36e Année. N° 7. 1er Avril 192

APR 25

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

Duc Pozzo di Borgo . . *Le Général Primo de Rivera* . . . . . .

Henry Bordeaux . . . . *De Locarno à d'Annunzio* . . . . . .

André Gide. . . . . *L'École des Femmes* (fin) . . . . . .

Étienne Dennery . . . . *Serviteurs et Mahatma* . . . . . .

Katherine Mansfield . . *Sur la Baie* . . . . . .

Marthe de Fels . . . . *Claude Monet.* — II. . . . . .

Paul Souday . . . . . *Le Mouvement dramatique* . . . . . .

Albert Flament. . . . . *Tableaux de Paris* . . . . . .

Henry Bidou . . . . . *Le Maréchal Foch* . . . . . .

Chronique bibliographique : J.-M. Bourget; M. Thiébaut.

Copyright 1929 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1929

a **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

Le Vrai Bonheur

par HENRI DE RÉGNIER
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Stephy

par JEAN GIRAUDOUX

Le Grand Homme

par PHILIPPE SOUPAULT

Des Lettres inédites
de
arcel Proust à Lucien Daudet

rançoise-Marguerite de Joncoux

par CÉCILE GAZIER

La Littérature italienne de l'après-Guerre

par G. PREZZOLINI

LE GÉNÉRAL PRIMO DE RIVERA

Dans la précédente livraison, le comte de Lizarraga, ancien ministre, a exposé au cours d'un article, dont on a apprécié la portée, la situation intérieure de l'Espagne. Il nous a semblé qu'il serait intéressant de donner quelques précisions sur la personne même et la carrière de l'homme d'État qui préside actuellement aux destinées du pays : le général Primo de Rivera.

Une sérieuse secousse politique vient d'ébranler l'Espagne; c'est une vérité que l'on peut bien proclamer, puisque les deux partis en présence, conspirateurs et gouvernementaux, sont d'accord pour convenir que l'alerte a été chaude.

Qu'on en juge; une conspiration ourdie dans un tel secret que la police espagnole, fort bien faite cependant, n'en a rien connu jusqu'à la dernière minute; une coalition de partis politiques allant depuis les conservateurs parlementaires jusqu'à la franc-maçonnerie dans ses éléments les plus avancés, dix-huit régiments gagnés d'avance en la personne d'une notable partie de leurs officiers, le concours obscur, mais certain, de toutes les forces séparatistes de la péninsule; des complicités partout, et même de très hautes; un grand chef militaire espagnol, le général Castro Girona, capitaine général de la province de Valence, compromis dans le mouvement — voilà les éléments réunis en vue de l'assaut qui vient d'être donné à la dictature, déjà vieille de près de six ans, du général Primo de Rivera.

Voyons maintenant les résultats obtenus par cette vaste conjuration de mécontents de toute origine, qui, en cas de

victoire, ne fussent pas restés d'accord un quart d'heure sur les conséquences à tirer de leur succès.

Ces résultats sont absolument négatifs. A Ciudad Real, les officiers du 1er régiment d'artillerie légère, croyant qu'au même instant le même geste était accompli par leurs camarades de dix-huit autres garnisons, ont fait occuper militairement la ville et ont proclamé la fin de la dictature. Quelques heures après, apprenant qu'ils étaient seuls à avoir obéi au mot d'ordre donné, ils faisaient rentrer les troupes dans leurs casernes et se constituaient eux-mêmes prisonniers. A Valence, un ancien président du Conseil conservateur, M. Sanchez Guerra, arrivant de France sur un vapeur frêté spécialement par les conjurés, trouvait toute la conspiration en désordre, les mutins de Ciudad Real déjà rentrés dans le devoir, et la garnison de Valence sourde à son appel, malgré le concours presque avoué du capitaine général de la province. Partout ailleurs, à Barcelone même, le silence et le calme, autant que le permet la bonne humeur espagnole... Jamais plus vaste mobilisation de forces insurrectionnelles n'aboutit à une impuissance plus complète.

Et qu'on ne dise pas que cette compression d'une révolte préparée dans ses moindres détails a été obtenue au moyen de mesures draconiennes et en versant des flots de sang. Le bruit ayant couru qu'il y avait des morts et des blessés à Ciudad Real et à Valence, le général Primo de Rivera, dont la caractéristique, encore plus que l'énergie, est l'ironie, se contenta de publier une note officielle par laquelle la dictature offrait mille livres sterling (124 000 francs), à quiconque, espagnol ou étranger, ferait la preuve qu'il y avait eu une goutte de sang versé, une contusion reçue, ou même un œil poché, au cours de cette tentative insurrectionnelle. Personne, soit en Espagne, soit à l'étranger, ne s'est offert pour gagner la prime.

Une telle disproportion entre l'effort fait par les conjurés, qui n'étaient pas les premiers venus, et le résultat obtenu par eux, ne peut s'expliquer que de deux manières : ou bien le général Primo de Rivera est un homme d'une habileté consommée et d'une rapidité de décision presque instantanée; ou bien, pour reprendre un vieux cliché poétique, il est

« aimé des dieux » et bénéficie d'une chance exceptionnelle.

Tous ceux qui le connaissent et qui ont étudié sa vie vous diront qu'il ne faut pas choisir entre ces deux propositions et que l'une et l'autre sont vraies; son habileté est incontestable et sa chance ne s'est jamais démentie au cours de sa carrière : il a cela de commun avec certaines grandes figures historiques. Il a pu conquérir le pouvoir, il y a bientôt six ans, sans verser une goutte de sang. Voilà pour le savoir-faire.

Quant à la chance, elle n'est pas douteuse. Le détail des derniers événements en fournit une preuve de plus.

Nous avons dit que tout était préparé d'avance, et avec une minutie admirable, pour que l'insurrection simultanée de dix-huit régiments mît le feu à la péninsule. Le lendemain de ce coup de bélier porté à la dictature, tous les mécontents inavoués eussent jeté le masque et les exilés, volontaires ou non, seraient accourus à la curée. Veut-on savoir sur quoi ce complot, qui offrait tant de probabilités de succès, a buté et s'est disloqué? Sur un incident matériel banal, où éclate l'heureuse influence de l'étoile du dictateur.

L'arrivée à Valence de M. Sanchez Guerra, qui devait prendre la tête de l'insurrection, était fixée au 27 janvier. Mais le navire qui l'amenait, presque au départ de Cette, eut une avarie de machine, qu'il fallut bien venir réparer au port. D'où deux jours de retard. Les conjurés de Valence, prévenus par télégramme conventionnel, retardèrent de deux jours la date de l'insurrection dans les diverses garnisons travaillées. Mais celle de Ciudad Real, on ne sait pas encore exactement pourquoi, ne reçut pas le contre-ordre et s'insurgea au jour convenu, donnant ainsi l'alarme à la dictature. Des mesures énergiques prises aussitôt dans toute la péninsule paralysèrent tout mouvement éventuel. Et quand M. Sanchez Guerra arriva enfin à Valence, ce fut pour être arrêté dès qu'il se fut fait connaître.

La chance, d'une part, une chance insolente de joueur qui fait sauter la banque, des qualités de décision et d'énergie déjà souvent mises à l'épreuve, d'autre part : et voici comment le général Primo de Rivera a triomphé, une fois de plus, contre toute attente. Ceux qui l'approchent, assurent qu'il n'est au bout ni de sa chance, ni de ses facultés.

***

Un bonheur constant dans les entreprises politiques et militaires peut fort bien être accompagné d'une humeur sombre et d'un aspect antipathique. Sylla, que ses contemporains appelèrent à juste titre « l'heureux, » était d'un abord peu agréable. Au contraire du dictateur antique, le général Primo de Rivera possède un charme très réel, qui ne diminue en rien l'autorité émanée de toute sa personne.

Je le vois encore dans son cabinet du ministère de la Guerre à Madrid, proche la Calle de Alcala, où il m'accueillit l'an dernier avec la cordialité franche du militaire unie aux manières affinées du gentilhomme. De haute stature, de carrure puissante sans être lourde, il a gardé, malgré la soixantaine proche, la vigueur alerte d'un jeune capitaine. Dès le premier instant, le visage surprend et retient l'attention. Le front est élevé, étonnamment large, d'un modelé puissant; le menton, accusé et volontaire, fait contraste avec la bouche rieuse; mais les yeux surtout sont exceptionnels. Le regard du général offre, en effet, cette particularité d'avoir presque simultanément une triple expression : tout d'abord l'observation aiguë de ceux qui ne se paient pas de mots et qui veulent voir le fond des choses; ensuite une méditation intense, où l'on sent l'amertume de certaines désillusions subies; enfin une gaieté ironique qui atteste que chez lui la solution trouvée suit de très près la difficulté rencontrée. Quand un sourire vient s'ajouter à l'éclat des yeux, l'expression d'ensemble est celle d'un joueur d'échecs, conscient de sa force, qui vient de réussir un joli coup.

Le 28 janvier dernier, quand le dictateur eut, en quelques heures, pris les mesures qui neutralisaient le péril insurrectionnel, il a dû avoir un de ces éclairs de bonne humeur narquoise que j'ai observés chez lui.

Observation aiguë, méditation réaliste des faits, décision hardie et joyeuse ne lui ont jamais fait défaut à aucun moment de sa carrière. Et la certitude qu'il possède au plus haut degré ces qualités précieuses a développé en Primo de Rivera une confiance en soi qui a été sa meilleure ressource dans

certains cas en apparence désespérés. Il excelle à déterminer la psychologie de l'adversaire, à en trouver le point faible et à exécuter le geste précis qui exploitera cette faiblesse.

Un exemple. Nous sommes au Maroc, en octobre 1893, et les tribus riffaines attaquent l'enclave espagnole de Melilla. Le général Margallo, voulant donner de l'air à ses troupes, fait établir deux pièces de campagne sur une position extérieure. Mais neuf mille montagnards, tous adroits tireurs, déciment les troupes espagnoles; le général Margallo est tué d'une balle au front; une des pièces perd la moitié de ses servants et est ramenée avec peine par les survivants; l'autre a tous ses servants tués et reste abandonnée à quelques pas des tirailleurs maures.

Le général Ortega, qui succède au général Margallo dans le commandement, prépare pour reprendre la pièce un retour offensif qui ne peut manquer de coûter fort cher. C'est alors que Miguel Primo de Rivera se présente. Il a vingt-trois ans, il est lieutenant porte-drapeau au régiment d'Estramadure; il s'offre à aller reprendre la pièce à condition de n'emmener que cinq hommes, volontaires comme lui. Sa proposition acceptée, il part avec sa petite troupe sans prendre la moindre précaution pour se dissimuler à la vue et au tir de l'ennemi.

Miracle! le jeune officier a bien observé et justement médité un point de la psychologie des Maures : leur curiosité. Ne redoutant rien de cette escouade et intrigué par sa sortie, l'ennemi suspend le feu pour se rendre compte de ce qu'elle va faire. La pièce abandonnée est atteinte et prise à la bretelle sans qu'un coup de feu ait salué la poignée de volontaires. Par exemple, aussitôt que l'on se rend compte de leur intention, la fusillade éclate; deux des volontaires sont tués, un troisième gravement blessé. Mais la pièce est déjà ébranlée et dévale vers la ville. La chance, compagne fidèle de Primo de Rivera, fait le reste et il ramène triomphalement dans les lignes espagnoles le canon perdu.

Autre exemple. Nous sommes aux Philippines pendant l'été de 1897. Une insurrection fomentée par l'or étranger a dévasté les îles pendant plusieurs années. Elle vient de succomber après une dure campagne où Miguel Primo de Rivera, lieutenant-colonel à vingt-sept ans, s'est signalé à maintes

reprises, au point que son nom est devenu légendaire parmi les insurgés philippins, comme l'était celui du roi Richard parmi les Sarrasins de Syrie. Les tribus vaincues ont accepté de déposer leurs armes; mais ces armes, il faut aller les chercher et ce désarmement s'annonce périlleux. Tous les Philippins ne sont pas résignés à la cessation des hostilités; le passage des troupes espagnoles chargées du désarmement risque, par conséquent, de produire des incidents dans les villages de l'intérieur. Or, une échauffourée entre soldats et indigènes peut tout compromettre et donner un nouvel aliment à l'insurrection. L'état-major espagnol est fort embarrassé.

Comme devant Melilla, Primo de Rivera se présente. Il a étudié le caractère philippin et en a déterminé les caractéristiques : point d'honneur exalté, assez voisin du *bushido* japonais, et amour de la vie joyeuse. Il demande à être chargé du désarmement et annonce qu'il partira seul et qu'il ne veut pas d'autre escorte que son ordonnance; ce sont les Philippins eux-mêmes sur lesquels il compte, non seulement pour livrer leurs fusils, mais encore pour en opérer le transport jusqu'à Manille.

Et cette folle témérité réussit. Très calme, jovial autant qu'imposant, paré aux yeux des insurgés de la célébrité militaire acquise à leurs dépens, le jeune lieutenant-colonel va, la main tendue, aux chefs de village, stupéfaits de voir cet ennemi se livrer à leur bonne foi sans l'ombre d'une précaution. On eût accueilli avec une méfiance menaçante une troupe armée : on invite à un banquet le chef espagnol isolé et confiant. Beau mangeur, beau buveur, sa gaieté et sa tranquillité achèvent de détendre les nerfs de ses hôtes; au dessert, il fait ressortir les avantages de la capitulation accordée aux rebelles, promet que les stipulations en seront observées fidèlement.

Comment ne pas faire confiance à un homme qui vient de se révéler comme la confiance même? Les armes sortent de leurs cachettes, les guerriers au visage sombre quittent les bois où ils se tenaient en observation et fournissent eux-mêmes les corvées nécessaires pour transporter fusils et munitions jusqu'aux lignes espagnoles. Quelques semaines plus tard, le désarmement était complètement effectué et Primo de

Rivera regagnait la capitale en affirmant que cette villégiature, où il avait risqué vingt fois sa vie, n'avait présenté pour lui que des agréments.

Le temps passe, les cheveux blanchissent, mais l'homme ne change pas. Nous sommes en 1924 et Primo de Rivera est dictateur depuis quelques mois. L'armée d'Espagne s'est rangée tout entière autour de lui, mais celle du Maroc est mécontente jusqu'à la menace. C'est que le dictateur ne compte pas seulement des ennemis personnels dans l'état-major des troupes d'Afrique, il y est aussi, généralement, accusé de trahison. Ne parle-t-il pas, au lieu d'un effort vigoureux destiné à venger le désastre d'Anoual, d'opérer un repli stratégique qui livrera temporairement aux Maures la plus grande partie du terrain gagné au prix de tant de sang? Protestations et menaces s'élèvent de Larache à Tétouan. Sans doute l'armée espagnole du Maroc ne peut pas répondre par un coup d'État à celui de Barcelone, accepté par toute l'Espagne; mais beaucoup de ses officiers grondent que, si le Dictateur met le pied sur le sol africain, il n'en sortira pas vivant.

Et cela lui dicte sa conduite. Brusquement, sans escorte, il s'embarque et surgit un soir, à Tétouan, à la table du mess des officiers. Il affecte de ne pas voir que certains de ceux-ci ont la main sur leur étui à revolver. Gai comme à son ordinaire, à la fois hautain et familier, il dîne de grand appétit, expose son plan à ceux qui l'entourent, écoute leurs répliques, réfute leurs objections. Le charme extraordinaire de l'homme et sa crânerie chevaleresque opèrent. Les quasi-mutins sont impressionnés, gagnés, et promettent d'obéir. Lui rembarque guilleret et narquois, ayant une fois de plus, par sa seule présence, gagné la partie.

Je choisis ces trois cas entre cent autres que je pourrais citer.

Simple lieutenant aviateur, je ne me permets pas de juger des hautes qualités stratégiques du chef de l'armée espagnole. Il n'est pas douteux, cependant, qu'elles sont de premier ordre. Ceux qui en douteraient n'ont qu'à se reporter aux heures les plus sombres de la guerre contre Abd-el-Krim, à l'instant où, malgré la coopération franco-espagnole, le front riffain

restait partout intact et même offensif. C'est Primo de Rivera qui conçut alors, et qui tint, suivant son habitude, à venir diriger lui-même le débarquement des troupes espagnoles à Alhucemas, qui prit à revers les Riffains, fit tomber la capitale d'Abd-el-Krim et démoralisa ses partisans. Dans la conception de cette opération, jugée par tous extrêmement difficile et périlleuse, on retrouve les qualités propres du dictateur : importance attachée à la psychologie de l'adversaire, qui sera cruellement atteint dans son prestige et son moral s'il perd sa capitale et ses magasins; décision hardie, formée sans tenir compte du péril, dès que la méditation a démontré que l'opération était possible; crânerie du chef, né pour commander, qui vient prendre lui-même la responsabilité totale de l'opération qu'il a conçue; enfin confiance en soi et en son étoile, allant jusqu'à la témérité dans l'exécution, qui fut menée tambour battant. Le succès de cette affaire fut complet.

***

J'en ai assez dit pour montrer que la personnalité militaire, politique et humaine du général Primo de Rivera le classe parmi les figures les plus originales et les plus attachantes de l'Histoire. Mais on se tromperait en se le représentant toujours bardé de fer, méditant de grands desseins et figé dans une attitude crispée par l'effort. L'homme est un bon vivant d'une jeunesse d'esprit extraordinaire, et sa cordialité n'est pas calculée : elle coule de source. Pour le définir, les Espagnols disent volontiers : *Es un caballero andaluz*, c'est-à-dire : « C'est un chevalier d'Andalousie. » Et ces mots évoquent toute une atmosphère de vie joyeuse, d'aventures sentimentales et de passe-temps chevaleresques. Aux solides qualités des vieux capitaines espagnols du XVIe siècle, à la pensée puissante de l'homme d'État moderne, Primo de Rivera joint une réputation privée, définitivement établie, qui l'apparente à don Juan Tenorio.

Par exemple, s'il reproduit beaucoup de traits de son compatriote andalou, le « burlador » de Séville, il n'en professe pas du tout l'impiété. Le dictateur espagnol a connu bien des aventures, mais il se fait gloire de n'avoir jamais cessé de

pratiquer sa religion et d'avoir gardé la médaille de la Vierge que sa mère lui mit au cou pour sa première campagne. Peu de temps après avoir, en prenant la dictature, assumé la charge des destins de l'Espagne, on le vit même accomplir un grand acte religieux. Tel un chevalier de l'époque de la reconquête sur les Maures, il prit le chemin de Saint Jacques de Compostelle et alla s'agenouiller devant l'autel de la grande basilique où repose l'apôtre cousin du Christ.

Pour accomplir cet autre acte de courage, il n'avait pas voulu venir seul, comme il l'eût fait s'il s'était agi d'une équipée chez les Maures, chez les insurgés philippins, ou chez les officiers mécontents. Au contraire, tout son état-major l'accompagnait et un nombreux public se pressait dans la basilique. Voici comment le journal madrilène *A. B. C.* rapporte le vœu qu'il prononça ce jour-là, agenouillé près du tombeau du patron de l'Espagne :

Saint apôtre, patron de l'Espagne, je me prosterne devant votre sépulcre, au nom de mon roi, du peuple et de l'armée, pour faire une fois de plus, profession de foi et d'espérance en votre pouvoir, glorieux patron de l'Espagne. La foi qui sauve est le levier de la grandeur de la patrie; c'est elle qui soutient son Église et ses armées de terre et de mer, qui lutte sans trêve, en Afrique, pour ouvrir de nouveaux chemins aux progrès de la civilisation. Je vous demande de donner la lumière aux aveugles qui considèrent nos glorieuses traditions comme incompatibles avec le progrès. Ouvrez aussi les yeux de ceux qui ne comprennent pas que le premier de tous les progrès est l'amélioration de l'être humain, sans laquelle les sciences et les arts seraient de diaboliques moyens mis au service du mal.

En me prosternant aujourd'hui devant vous, saint apôtre, j'ai la ferme conviction que vous m'aiderez à terminer l'œuvre dont j'ai pris la charge, mais qui sera encore plus importante et plus solide, si, sur cette terre qui garde votre glorieuse dépouille et dans l'Espagne entière qui la vénère, tous se prêtent à lutter pour la grandeur de la nation. Accueillez la fervente prière que je vous adresse en bénissant le peuple espagnol, la famille royale, l'armée et la marine. Et accordez-moi aussi le pardon de mes péchés.

Faut-il s'étonner si l'opinion catholique espagnole ne ratifie pas le mécontentement de certains parlementaires conservateurs et fait bloc derrière la Dictature du premier homme d'État de la péninsule qui ait osé, depuis cent ans, accomplir un tel acte de foi?

***

Maurice Barrès a dit excellemment : « Expliquer que tel caractère exceptionnel d'un personnage fut préparé par les habitudes de ses ancêtres et par les excitations du milieu où il réagit, c'est le pont-aux-ânes de la psychologie ». On ne saurait mieux dire et il est certain que l'individu est presque toujours un résumé, ou un total, des qualités et des défauts de ses ancêtres. J'ai donc été tenté de rechercher ce que furent ceux du dictateur espagnol et les résultats de mon enquête m'ont paru avoir quelque saveur. Je les donne ci-dessous, d'après les sources les plus authentiques et les plus contrôlables.

La mère du général Primo de Rivera fut Dona Inez Orbaneja y Perez de Grandellana. Les Orbaneja sont une des plus illustres familles d'Andalousie et leur origine se confond avec celle de la domination castillane dans cette province. Ils sont très anciennement possessionnés à Jerez de la Fontera, la ville natale du général.

En 1250, le roi de Castille, Ferdinand le Saint, avait conquis, sur les Maures, Jerez et quelques villes voisines, mais sans les en expulser et en se contentant d'un simple hommage. Mal lui en prit. Les musulmans de cette région, assurés d'être secourus par l'émir de Grenade, Mohamed Aben-el-Ahmar, se soulevèrent, une nuit de 1261, et massacrèrent tous les chrétiens qu'ils trouvèrent sur leur territoire. Alphonse XI le Sage occupait alors le trône de Ferdinand le Saint. Pour venger cette perfidie et reconquérir les villes perdues, il fit prêcher dans son royaume de Castille une véritable croisade à laquelle répondirent, dit la vieille chronique, « beaucoup de chevaliers castillans qui, quand ils demeuraient dans leurs terres, étaient de vrais ennemis de la paix publique; mais quand ils entraient en campagne pour faire cette sainte guerre, tout en eux se convertissait en bien. Ils se confessaient souvent, faisaient pénitence de leurs fautes, communiaient tous les dimanches et frappaient grandement fort sur les ennemis. Aussi n'était-ce pas merveille qu'un petit nombre d'entre eux suffît ordinairement pour l'emporter sur beaucoup de Maures. »

Parmi ces croisés, un des plus notables était don Gutierre de Orbaneja, qui se signala à la victoire d'Arcos, puis à la grande bataille livrée sous les murs de Jerez dans laquelle le chef musulman Abou-Melech, cousin de l'émir de Grenade, fut vaincu et tué. Cette fois, on chassa les Maures de la ville et on distribua leurs domaines aux croisés. C'est ainsi que don Gutierre de Orbaneja s'établit en Andalousie, où sa descendance n'a pas cessé depuis d'occuper un des premiers rangs.

Ce seraient des pages entières qu'il nous faudrait pour retracer l'histoire des ancêtres paternels du dictateur espagnol. Leur nom se trouve mêlé à beaucoup d'épisodes de la conquête du nouveau monde et revient à chaque instant, au XVIe siècle, dans les guerres que l'Espagne soutint pour écarter le péril turc et établir sa propre hégémonie sur l'Europe. Bornons-nous aux trois derniers siècles qui nous offrent déjà un champ d'exploration suffisant.

Le quatrième aïeul du dictateur était un certain don Enrique Primo de Rivera qui, le 16 novembre 1639, sous le règne du roi Philippe IV, entra au service à l'âge de dix-huit ans. Il partit pour les Flandres et fut versé, en qualité de volontaire noble, dans une compagnie de gardes wallonnes. A partir de ce moment, nous trouvons sa trace dans presque toutes les batailles qui se livrèrent à la frontière française.

C'était, en effet, l'époque de la guerre avec la France, et les maréchaux de Chaulnes, de la Meilleraye et de Chatillon travaillaient à s'ouvrir la route des Pays-Bas espagnols. Ils assiégeaient Arras. La tranchée était ouverte et l'élite de la noblesse française, le duc d'Enghien, qui devait être le grand Condé, les ducs de Nemours et de Luynes, les comtes de Coislin, de Guiche, et le futur maréchal de Gassion, escarmouchaient chaque jour avec la garnison castillane, composée de vieux soldats tenaces et intrépides. Une armée espagnole accourait, d'ailleurs, à leur secours, conduite par le cardinal-infant, Ferdinand d'Autriche, troisième fils du feu roi Philippe III d'Espagne. Sous lui servait le général wallon Lamboi, qui comptait au nombre de ses volontaires Enrique Primo de Rivera.

Étrange siège que celui d'Arras. Les trois maréchaux français enserraient de près la ville; ils avaient fait brèche dans

les murailles et ne voulaient pas lâcher prise. Pour les y contraindre, le cardinal-infant et le général Lamboi formèrent autour de l'armée française une ligne de circonvallation, en sorte que les assiégeants se trouvèrent assiégés à leur tour. Arras était chaque jour plus près de sa perte, mais ceux qui l'attaquaient, ne pouvant plus se nourrir sur les campagnes environnantes, étaient en proie à la famine.

Ce double siège, qui retint alors l'attention de toute l'Europe, dura plusieurs semaines pendant lesquelles on se battit chaque jour, tout en échangeant d'un camp à l'autre force compliments et courtoisies, ainsi qu'il convenait aux deux armées les plus chevaleresques de l'époque. C'était le temps où un commandant de place espagnol, apprenant que le roi de France était présent de sa personne dans l'armée qui l'assiégeait, envoyait au souverain un présent de fruits confits et de fleurs, et le faisait prier de désigner la partie du camp où se trouvait sa tente, afin qu'on s'abstînt de tirer de ce côté-là.

Edmond Rostand a évoqué le souvenir de ces gestes galants dans le quatrième acte de *Cyrano de Bergerac*, où il montre Roxane arrivant, en carrosse, dans les lignes françaises, après avoir traversé l'armée de secours espagnole :

DE GUICHE.

Comment avez-vous fait pour traverser leurs lignes?

LE BRET.

Ce dut être très difficile...

ROXANE.

Pas trop
J'ai simplement passé dans mon carrosse, au trot,
Si quelque hidalgo montrait sa mine altière,
Je mettais mon plus beau sourire à la portière,
Et ces messieurs étant, n'en déplaise aux Français.
Les plus galantes gens du monde — je passais!

CARBON.

Oui, c'est un passe-port, certes que ce sourire!
Mais on a fréquemment dû vous sommer de dire
Où vous alliez ainsi, madame?

ROXANE.

Fréquemment.
Alors je répondais : « Je vais voir mon amant. »

— Aussitôt l'Espagnol a l'air le plus féroce
Refermait gravement la porte du carrosse,
D'un geste de la main à faire envie au Roi
Relevait les mousquets déjà braqués sur moi,
Et superbe de grâce, à la fois, et de morgue,
L'ergot tendu sous la dentelle en tuyau d'orgue
Le feutre au vent pour que la plume palpitât,
S'inclinait en disant : « Passez, señorita! »

Arras finit par tomber et l'armée de secours se retira. Mais nous retrouvons un peu plus tard Enrique Primo de Rivera à Courtrai, où il dispute la ville aux Français, à Dixmude dont le nom évoque pour le souvenir les durs exploits de 1914, mais qui était alors une petite place forte, dont les « gueux de mer » hollandais tentèrent de s'emparer. Le 19 mai 1643, il est devant Rocroi dans les bandes wallonnes du comte de Fontaines, que les Espagnols appelaient Fuentes.

Ce vieux général, fils d'un berger luxembourgeois, avait gagné un à un tous ses grades et finalement un comté, au service de l'Espagne. Plus que septuagénaire, il commandait encore avec intelligence et vigueur, mais ses jambes, atteintes de la goutte, l'obligeaient à se faire porter au feu dans une chaise. Ayant fait toute sa carrière dans les gardes wallonnes au service de l'Espagne, il aimait à être entouré, au feu, par les compagnies wallonnes, dans l'une desquelles servait Enrique Primo de Rivera. Le vieux brave resta au milieu d'elles à Rocroi, jusqu'à l'instant où il expira dans sa chaise, frappé de onze balles.

Qu'advint-il, dans la défaite, de l'ancêtre du dictateur? Sans doute, l'escorte wallonne du comte de Fontaines resta-t-elle au milieu des vieux régiments d'infanterie espagnole qui, après la déroute de la cavalerie, se serrèrent en carré, pique basse, formant une véritable forteresse humaine. Après plusieurs charges infructueuses menées par la cavalerie française, dont une conduite par le grand Condé en personne, il fallut, pour contraindre ces vétérans à mettre bas les armes, concentrer sur eux le feu de l'artillerie, comme on l'eut fait contre une position fortifiée. Enrique Primo de Rivera devait être du nombre des sept mille prisonniers, pour la plupart blessés, que l'on fit ce jour-là, car, pendant deux années, on ne trouve plus trace de lui.

Il fut sans doute échangé, comme cela se faisait couramment à cette époque, car, en 1645, nous le trouvons *alferez* (enseigne), toujours dans les troupes wallonnes, et, à partir de ce moment, il est de toutes les batailles. Il reprend Courtrai sur les Français avec les troupes de l'archiduc Léopold II, défend Mardick contre l'armée du duc d'Orléans, puis Dunkerque contre celle du duc d'Enghien. Il est à la reprise d'Armentières, puis de Landrecies, en 1647, par les troupes de l'archiduc. Douze ans de guerre encore, qui durent faire bien des vides dans les cadres de ces vieilles bandes, et le voici capitaine de la compagnie des gardes wallonnes où il avait débuté comme simple volontaire.

Mais cette joie fut de courte durée. En 1659, la paix des Pyrénées transformait l'armée espagnole des Pays-Bas en troupes de garnison. Après avoir pendant quelques années rongé son frein et espéré une nouvelle guerre, Enrique Primo de Rivera, lassé de garder les remparts que personne n'attaquait plus, tourna ses yeux vers le nouveau monde; la guerre là-bas était incessante, car les flibustiers sur mer, et les Anglais sur terre, ne cessaient d'attaquer les riches colonies espagnoles. C'est là désormais que l'ancien soldat des Flandres portera son activité.

Après quelques semaines passées en Espagne, où il n'était pas revenu depuis vingt-cinq ans, Enrique Primo de Rivera passe au Mexique. Nous le trouvons, en 1668, à la défense de Saint Augustin de la Floride où il se signale une fois de plus par sa bravoure; la même année, il se bat à Cuba avec les flibustiers. Toute sa carrière se déroule dès lors dans les colonies du golfe du Mexique où il accomplit si bonne besogne de vigilance, qu'il est nommé, en 1695, chef de l'état-major en Floride. Il a à ce moment soixante-quatorze ans et ne paraît pas épuisé par plus d'un demi-siècle de travaux, de blessures et de combats.

Je n'ai pu trouver la date de la mort de l'héroïque vétéran, mais il vivait encore, octogénaire, le 20 juin 1702, époque où un décret royal lui accorde enfin sa retraite en lui maintenant, sa vie durant, la solde et les honneurs de l'activité, « en considération des bons et innombrables services qu'il a rendus à la couronne dans le cours de soixante-deux années

passées dans différents emplois politiques et militaires, à l'entière satisfaction du roi, et avec le regret que son grand âge et ses infirmités ne lui permettent plus d'être utile à la patrie. »

Le vieux héros s'était marié à La Havane et avait eu, le 31 mars 1680, un fils, don Pedro, qui, suivant la tradition de la famille, fut soldat à peine adolescent. Toute sa carrière militaire s'étant déroulée aux colonies, je n'ai pu trouver sur lui que peu d'informations, mais il semble avoir servi sur mer aussi bien que sur terre. Un décret royal du 26 mai 1735 lui donne, en effet, le commandement des dragons de Vera-Cruz (Mexique) « attendu qu'en la personne de don Pedro Primo de Rivera se trouvent toutes les qualités nécessaires pour bien les commander, étant donné qu'il a servi trente-trois ans, quatre mois et seize jours, comme soldat, capitaine, commandant de frégate et gouverneur de place, ayant constamment rendu les plus grands services de guerre. »

L'année qui précéda cette nomination, don Pedro Primo de Rivera avait eu un fils, Joaquin, né à La Vera-Cruz. Il semblait donc que la descendance du vieux soldat des Flandres fût définitivement fixée sur les bords du golfe du Mexique. Mais celui-ci n'était plus le perpétuel champ clos d'autrefois; les flibustiers de Saint-Domingue et de l'île de la Tortue n'existaient plus; les perpétuelles croisières et les débarquements anglais étaient remplacés par de longues périodes de paix. Bien résolu à être soldat comme ses ancêtres, Joaquin Primo de Rivera, dès qu'il eut vingt ans, revint chercher des batailles dans l'ancien monde. Nous le trouvons, en 1757, à Ceuta, où il fait ses premières armes contre les Maures, en qualité de « cadet », puis de lieutenant. Il participe ensuite à la défense des îles Canaries contre la flotte anglaise; et, les hostilités s'étendant à l'Amérique, il est chargé de la défense de Panama, puis devient lieutenant-colonel d'un régiment d'infanterie destiné à l'Amérique du Sud.

Le 20 octobre 1777, nous le trouvons commandant en second de l'expédition envoyée dans le golfe de Guinée pour prendre possession des îles cédées à l'Espagne; il succède au bout de quelques mois au chef de l'expédition emporté par la maladie et gouverne pendant cinq ans la nouvelle possession

espagnole. Rentré à Montevideo, le 11 février 1783, il y reçoit une lettre de Charles III le félicitant des hauts mérites dont il a fait preuve dans les établissements de la côte de Guinée et le nommant colonel. Le 10 juillet 1786, il est envoyé à Maracaïbo (Vénézuéla) comme gouverneur et nommé brigadier général le 26 février 1791. Il avait alors un fils de dix-neuf ans, don José, qui devait être le grand-père du dictateur actuel.

Don José Primo de Rivera entra dans la flotte en 1792, comme garde marine. On ne sait rien de précis sur sa participation à la bataille de Trafalgar (1805) où la flotte espagnole combattit contre Nelson côte à côte avec les vaisseaux français. Mais, trois ans plus tard, il a le grade de lieutenant de vaisseau, quand les armées de Napoléon envahissent l'Espagne. Ce douloureux conflit, provoqué avec nos alliés de la veille par l'ambition napoléonienne, avait mis la péninsule en feu; toutefois la flotte espagnole demeurait forcément inactive, aucun combat n'ayant lieu sur mer. Impatient de se battre, don José Primo de Rivera s'offre pour une mission périlleuse : il s'agissait de porter au général Palafox, assiégé dans Saragosse par les troupes du général Verdier, les instructions de la Junte de Cadix.

Il traversa l'Espagne tout entière sous un déguisement, parvint à pénétrer dans la ville assiégée, s'acquitta de sa mission et se mit aux ordres de Palafox, dont il fut un des principaux officiers pendant toute la durée du premier siège de Saragosse, si fertile en exploits héroïques. Quand le général Verdier, apprenant le désastre de la division Dupont à Baylen, eut levé le siège, José Primo de Rivera entra à Cadix et reçut une nouvelle mission : il s'agissait, cette fois, de gagner Buenos-Ayres, où des tendances séparatistes se manifestaient.

Embarqué pour Buenos-Ayres en novembre 1808, José Primo de Rivera se mit, dès son arrivée, à la disposition des autorités loyalistes. Tout en déployant une grande activité pour la cause de la couronne, il se maria, au début de 1809, avec la fille du marquis de Sobremonte, ancien vice-roi de la province. Quand la municipalité maçonnique de Buenos-Ayres eut proclamé l'Indépendance, le 25 mai 1810, il réunit une division navale et forma le blocus de la ville et du fleuve.

Pendant les cinq années suivantes, on le trouve mêlé à tous les épisodes de la lutte soutenue par les Espagnols fidèles à la mère patrie contre la révolution américaine, appuyée par la Franc-Maçonnerie internationale et les intrigues anglaises. En 1815, il est fait prisonnier avec toute la garnison de Montevideo. Mais il réussit à s'évader, et nous le retrouvons peu après capitaine de vaisseau commandant *l'Asie*, avec laquelle il fait plusieurs croisières importantes.

Déchirée par les convulsions politiques et les conspirations, l'Espagne ne put faire l'effort nécessaire pour conserver son magnifique empire colonial d'Amérique. Quand tout espoir de le recouvrer fut perdu, don José Primo de Rivera, ne se sentant pas de goût, comme tous ses ancêtres, pour la vie de garnison, quitta la flotte et se retira à Séville. Il y accepta même les fonctions de directeur du Collège San Telmo, qui préparait aux examens navals.

Mais la guerre carliste éclate et cause à l'Espagne de nouveaux déchirements. Comme tous les Andalous, José Primo de Rivera, prit parti pour le gouvernement de Madrid, représenté par la régente Marie-Christine et la reine Isabelle. Nommé commandant naval de la côte cantabrique, il dirigea sur mer les opérations contre les armées de don Carlos et l'on peut dire que son rôle fut décisif; en effet, par deux fois, les troupes du prétendant campèrent en vue de Madrid et il n'est pas douteux que, si elles avaient disposé de la mer libre, le résultat de la lutte eut pu être tout différent de ce qu'il a été. En récompense de ses services, don José Primo de Rivera fut, en 1838, nommé chef d'escadre (contre-amiral). Il devenait presque en même temps président de la junte de l'Amirauté et sénateur pour la province de Cadix.

Les plus hautes distinctions navales suivirent : en 1839, il est ministre de la Marine. L'année suivante, il devient président du Tribunal suprême de guerre et marine, qui est la plus haute juridiction pour l'ensemble des forces militaires espagnoles. En 1843, il est nommé lieutenant-général (général de division). Après avoir, en 1845, commandé en chef les forces de la marine à Cuba, il rentre en Espagne et atteint, en 1848, au grade suprême de la hiérarchie militaire espagnole : capitaine-général pour le département de Cadix. Quand il

mourut à Séville, ce digne rejeton d'une race exclusivement guerrière était titulaire d'innombrables décorations gagnées sur le champ de bataille, parmi lesquelles la croix de San Fernando et la grand'croix de Charles III.

De son mariage avec Dona Inez de Sobremonte, don José Primo de Rivera avait eu deux fils, Miguel et Fernando.

L'aîné, qui fut le père du dictateur actuel, avait d'abord été destiné à la marine, mais il entra dans l'arme de la cavalerie et fut breveté d'état-major. La plus grande partie de sa carrière se passa aux colonies où il se signala par différentes actions d'éclat qui lui valurent la croix de San Fernando. En 1859, il commanda les troupes espagnoles qui collaborèrent avec l'armée française pour l'expédition de Cochinchine. Arrivé de bonne heure au grade de général de brigade, il quitta l'armée et consacra la seconde partie de sa vie à l'éducation de ses enfants — il en avait onze — et à la mise en valeur de ses propriétés. Tous ceux qui l'ont connu ont gardé le souvenir d'un homme d'une grande austérité, d'un sentiment chrétien profond, vivant silencieux et retiré.

Son frère, don Fernando Primo de Rivera, oncle du dictateur, marqua d'une façon éclatante dans l'histoire d'Espagne, et sa biographie se confond en quelque sorte avec l'histoire de son pays.

Né à Séville, le 24 juillet 1831, il entra à treize ans au Collège général militaire et en sortit sous-lieutenant du génie en juillet 1847 à l'âge de seize ans. L'arme du génie prit une part importante à la répression des deux insurrections à tendance républicaine qui eurent lieu à Madrid le 26 mars 1848 et le 7 mai suivant; mais Fernando Primo de Rivera se signala entre tous. Les actes de bravoure et même de témérité qu'il accomplit le 26 mars lui valurent la croix de San Fernando, qui ne s'accorde que très exceptionnellement; s'étant de nouveau signalé le 7 mai, il fut nommé lieutenant sur le champ de bataille; il n'avait pas dix-sept ans.

Il était commandant et professeur à l'École d'infanterie lorsqu'une nouvelle insurrection éclata à Madrid le 22 juin 1866 Dans la nuit, les artilleurs de la caserne de San Gill avaient massacré leurs officiers et donné la main aux insurgés démocrates commandés par le général Pierrad. Accouru à la tête

du régiment de Burgos, Fernando Primo de Rivera se comporta avec sa bravoure habituelle et fut nommé lieutenant-colonel sur le front des troupes par le ministre de la guerre. L'année suivante, il est chargé de réprimer le brigandage dans la région de Gibraltar, puis en Andalousie et à Grenade. Son succès complet lui valut, en décembre 1868, le grade de colonel. En 1869, c'est encore lui qui réprime l'insurrection républicaine de Saragosse, ce qui lui vaut le grade de brigadier général. Il a à ce moment trente-sept ans.

Son succès constant toutes les fois qu'il est envoyé contre les rebelles amène naturellement à jeter les yeux sur lui lorsque recommence la guerre carliste. On l'oppose aux *cabecillas* du prétendant qui se sont momentanément rendus maîtres des provinces basques et il obtient contre eux des succès qui lui valent, en juillet 1872, le grade de maréchal de camp, puis le commandement d'une division de l'armée du Nord. Il se bat à Allo, Dicastillo, Caserio de Baïgorry, Lanaja et Oteiza. Le 7 novembre, il se distingue à la bataille de Montejurra et reçoit la grand'croix du Mérite militaire. En janvier 1874, il prend d'assaut la place de La Guardia.

Cependant, à Madrid, le besoin d'un gouvernement stable se faisait sentir et le général Pavia prononçait la dissolution des Cortès fédérales. Fernando Primo de Rivera adhéra avec enthousiasme au mouvement qui avait pour but de rétablir l'ordre moral et matériel en Espagne. Nommé le 29 janvier, à titre provisoire, capitaine-général de Burgos, il concourt à la levée du siège de Bilbao et garde son commandement à Somorrostro, malgré une blessure à l'épaule. Il est de nouveau blessé, gravement cette fois, d'une balle à la poitrine, à l'attaque de San Pedro Abanto et nommé lieutenant-général. Après sa convalescence, il devient capitaine général de la Nouvelle Castille, avec résidence à Madrid.

C'est pendant qu'il remplissait ces fonctions que la longue période d'anarchie que traversait l'Espagne prit fin : la garnison de Sagonte proclama Alphonse XII. Le capitaine général de la Nouvelle Castille notifia aussitôt au gouvernement que la garnison de Madrid et les autres troupes de son commandement approuvaient le coup d'État de Saragosse, déclaration qui eut une importance décisive sur la marche

des événements. Après la reconnaissance d'Alphonse XII dans tout le royaume, les provinces basques exceptées, Fernando Primo de Rivera fut nommé premier aide de camp et chef de la maison militaire du roi. Mais, peu soucieux de remplir des charges à la Cour, il demandait à être renvoyé au front, et, le 19 janvier 1875, il allait prendre le commandement du deuxième corps de l'armée du Nord et rétablissait la situation très compromise par les progrès des carlistes. Ministre de la guerre par intérim, pendant l'absence du général Jovellar, il ne tarde pas à revenir sur le front du Nord et dirige les opérations décisives qui aboutirent à la prise de Estella où furent capturés les magasins et l'artillerie carlistes. C'est cette victoire qui lui valut la grand'croix de San-Fernando et le titre de marquis d'Estella.

La guerre carliste finie, Fernando Primo de Rivera revint à la capitainerie générale de la Nouvelle Castille, où sa présence lui permettait de veiller efficacement sur la sécurité de la dynastie. Dans l'intervalle, il avait été élu député aux Cortès pour la ville de Ecija, et, en 1877, le gouvernement de Canovas l'avait nommé sénateur à vie.

La carrière militaire de l'oncle du dictateur n'était pas achevée. Le 2 mars 1880, il partait pour les Philippines ,où il allait remplir simultanément les fonctions de gouverneur général et de capitaine général des troupes. Sa présence y était nécessaire, car l'île de Luçon notamment était dévastée par des bandes d'indigènes insurgés qui en avaient fait disparaître toute sécurité. Il déploya contre les rebelles son énergie habituelle, tout en distribuant des terres dans le Sud et en fournissant des instruments de culture à tous ceux qui se soumettaient : cent-vingt mille Philippins furent ainsi transformés de dévastateurs en cultivateurs paisibles. Toute son administration fut ensuite orientée vers la mise en valeur de la colonie. Le 19 janvier 1893, estimant sa mission terminée, il donna sa démission, rentra à Madrid et fut nommé directeur général de l'infanterie, puis président de la première section du Comité consultatif de guerre.

La guerre éclate en Afrique avec les Maures : Fernando Primo de Rivera est aussitôt désigné comme commandant du 1er corps de l'armée d'opérations; mais les intrigues poli-

tiques du temps l'empêchèrent de donner aux succès qu'il obtint l'extension qu'ils comportaient. A son retour, en janvier 1895, il préside le Conseil suprême de guerre et marine et reprend les fonctions de capitaine général de la Nouvelle Castille. C'est à ce moment qu'il fut l'objet d'un attentat de la part du capitaine Clavijo qui tira sur lui deux coups de revolver et le blessa à la poitrine et au bras gauche.

Cependant la situation était de nouveau troublée aux îles Philippines, où le dernier gouverneur, le marquis de Polavieja, n'avait pas suivi sa politique de conciliation avec les indigènes. Envoyé en Extrême-Orient reprendre son œuvre interrompue, Fernando Primo de Rivera y arriva le 23 avril 1897, écrasa la rébellion armée, puis accorda une amnistie aux vaincus, et put finalement, au lieu de demander des renforts à la métropole, proposer le rapatriement d'une grande partie du corps d'occupation.

A la fin de 1897, grâce surtout à l'habileté du dictateur actuel, qui servait comme lieutenant-colonel dans les troupes de son oncle, le désarmement des insurgés était complet et les vingt-huit chefs de la rebellion étaient embarqués pour Hong-Kong, conformément à l'acte de capitulation. Ce succès valut au marquis d'Estella la grand'croix de San Fernando. Le 12 avril 1898, il rentrait en Espagne. Hélas! il n'arriva à Barcelone que pour apprendre la déclaration de guerre des États-Unis à l'Espagne, le désastre de l'escadre espagnole de Cavite, et la perte totale des Philippines, qui avaient été l'un des plus beaux joyaux de l'empire colonial espagnol.

Ce fut la fin de la carrière militaire de l'oncle du dictateur. Toutefois, quand les heures de deuil furent passées, nous le retrouvons, en 1907, ministre de la guerre, dans le cabinet Maura, qui eut à réprimer les troubles de Barcelone et qui fit exécuter le trop célèbre anarchiste Ferrer. C'est à lui que l'on fit encore appel, en 1917, comme ministre de la guerre dans le cabinet d'Eduardo Dato, au moment de la grève générale révolutionnaire qui tenta d'établir en Espagne un régime soviétique. L'année suivante, il était nommé président du Conseil suprême de guerre et marine, poste qu'il occupait encore à l'époque de sa mort, à Madrid, le 23 mai 1921, à l'âge de près de quatre-vingt-dix ans.

Il n'avait pas d'enfant et son titre de marquis d'Estella, avec la grandesse d'Espagne, est passé après lui au dictateur actuel, qui était l'aîné vivant de ses neveux.

***

Je me suis étendu un peu longuement sur le rôle militaire des ancêtres du dictateur. C'est qu'il m'était difficile de résister à la tentation de mettre en lumière les qualités d'audace, de combativité, de loyalisme tenace à la couronne espagnole, de cette lignée de soldats, parmi lesquels on ne rencontre pas un politicien et qui font penser à ce « vol de gerfauts » vers des rives lointaines dont parle un sonnet célèbre.

Véritables « conquistadors », les ancêtres du dictateur ne sont pas des officiers passant leur vie à l'exercice ou dans les loisirs de la vie de garnison. Tout au contraire, leur activité, de père en fils, est intéressante et on les voit courir d'un bout à l'autre du domaine espagnol, partout où l'on se bat. S'il n'y a rien en eux du traîneur de sabre morose et ennuyé, il y a beaucoup, par contre du chevalier errant du moyen âge, pour qui la vie, c'est l'aventure mise au service d'une noble cause. Descendant d'une telle lignée, le dictateur actuel, don Miguel Primo de Rivera y Orbaneja, ne pouvait manquer d'être fidèle au type de sa race. Les notes ci-après vont permettre d'apprécier qu'il a toujours été, avant tout, un soldat, et un soldat adorant le risque, la bataille, l'aventure osée d'où l'on ne sort qu'à force de bravoure et de présence d'esprit.

Le dictateur est né le 8 janvier 1870, dans une vieille maison à façade mauresque, portant le n° 13 de la rue San Cristobal, à Jerez de la Fontera. Il était le sixième enfant d'une famille qui devait compter cinq frères et six sœurs. Il a perdu, en 1898, son père, brigadier général, dont nous avons parlé plus haut, et sa mère en 1910. Un de ses frères cadets, don Fernando, lieutenant d'infanterie, à dix-huit ans, se distingua au Maroc au moment des pénibles événements qui suivirent le désastre d'Anoual : assiégé sur le mont Arrouit, il mourut le 5 août 1921 d'une blessure reçue pendant le siège; il était alors lieutenant-colonel du régiment d'Alcantara.

Arrivons au dictateur. Miguel Primo de Rivera était d'abord destiné par ses parents à une carrière privée, celle d'ingénieur civil. Mais l'atavisme militaire de la famille l'emporta et, en 1884 (à 14 ans et demi), il entrait à l'Académie générale militaire de Tolède. Il en sort quatre ans plus tard avec le grade d'*alferez* (enseigne) et est affecté, en mars 1889, au régiment d'Estramadure. Nous le trouvons, en octobre 1893, porte-drapeau de ce régiment pendant la campagne de Melilla, contre les Riffains. C'est alors qu'il accomplit l'action d'éclat que nous rapportons plus haut, par laquelle il sauva un canon sous le feu de toute une armée, ce qui lui valut le grade de capitaine et la croix de San Fernando de première classe. C'est ensuite, pendant dix-huit mois, la vie de garnison comme commandant d'une compagnie de chasseurs de Ciudad Rodrigo.

Mais l'on se bat à Cuba : les États-Unis ont, en effet, fomenté une insurrection parmi les métis et l'alimentent au moyen d'incessantes expéditions de flibustiers, que l'on recrute dans tout le pourtour du golfe du Mexique. Le maréchal Martinez Campos est envoyé avec un important corps expéditionnaire pour rétablir l'ordre dans la grande île. Il prend parmi ses aides de camp le capitaine Primo de Rivera.

Mais celui-ci se soucie fort peu de servir dans les bureaux d'un état-major. A peine a-t-il touché terre qu'il demande à aller au front. Plusieurs des forts espagnols qui jalonnent la forêt cubaine sont assiégés par les insurgés : il participe au débloquement du fort de Cristo, dans la province de Santiago, puis, envoyé au Nord, dégage et ramène un convoi fluvial à Cauto, au milieu de circonstances très difficiles. Au combat de Peralejo, il se signale de façon éclatante, il se bat à Zazatunicu, à la prise du campement de Sidra et au combat de Santa Maria de la Sabina, où il commande l'avant-garde. Sa brillante conduite dans cette dernière affaire le fait nommer chef de bataillon, en décembre 1895.

Cependant les intrigues politiques qui firent tant de mal à l'Espagne continuaient et le maréchal Martinez Campos fut rappelé. Le commandant Miguel Primo de Rivera, faisant partie de son état-major, dut rentrer en Espagne avec lui. Mais l'idée de rester inactif pendant que là-bas on continuait

à se battre, lui était insupportable : il n'eut de cesse qu'il n'eût obtenu de partir pour Cuba. On l'affecta au régiment de Zamora où il prit part, à la tête de son bataillon, à toute une série de combats et notamment à ceux de Loma del Cuzco, Banos de Soroa, Brazo Nogal, Brujito, Rio Hondo, Sabana et Mabo.

L'insurrection de Cuba se mourait, les bandes de métis nègres et de flibustiers venus de l'étranger ne tenaient plus que quelques points isolés de la grande île, qui serait aujourd'hui encore tout entière espagnole sans la volonté tenace des États-Unis d'en chasser les descendants des compagnons de Colomb. Par contre, une nouvelle insurrection venait d'éclater aux îles Philippines et un nouveau capitaine général était nommé pour la réprimer : c'était don Fernando Primo de Rivera, l'oncle de notre héros. Il réclama aussitôt son neveu, qui faisait campagne à Cuba et l'attacha à son état-major. Ce ne devait pas être pour longtemps. Arrivé à Manille, en avril 1897, le commandant Primo de Rivera demande aussitôt à aller au front et obtient le commandement du 3e bataillon de chasseurs. Il se bat à Balincupang, dégage San Miguel de Mayumo et joue un rôle décisif dans les deux combats du Pouraï, à la suite de quoi il est nommé lieutenant-colonel le 13 juillet 1897.

Nous avons dit plus haut comment il termina la campagne en facilitant la soumission et le désarmement des rebelles. Ajoutons que ce fut lui qui conduisit à Hong-Kong, en exil, Aguinaldo, Llanera, Natividad et les autres chefs de l'insurrection. Ce service d'ordre diplomatique valait au moins, comme résultat, les exploits militaires par lesquels s'était signalé le jeune lieutenant-colonel (il avait alors 27 ans). On le récompensa par la croix de Marie-Christine et il fut proposé pour le grade de colonel.

Ce grade devait se faire longtemps attendre. La guerre des États-Unis contre l'Espagne amena, en effet, la perte des plus belles colonies espagnoles et une désorganisation militaire si complète que, pendant douze ans, toute occasion de se signaler disparut et que l'armée espagnole ne fut plus que l'ombre de ce qu'elle avait été.

Le lieutenant-colonel était en mission à Paris lorsqu'il

apprit les tragiques combats des 23 et 27 juillet 1909, livrés au Maroc dans la chaîne du Gourougou : les Maures menaçaient une fois de plus les positions espagnoles en Afrique. Rentrant immédiatement à Madrid, il demanda à être envoyé au Maroc et y arriva le 2 août, cinq jours après avoir quitté Paris. La même nuit, il prend le commandement d'une colonne de quatre compagnies et entame une action vigoureuse qui se termine par le débloquement du fort de Velarde que les Riffains assiégeaient. Le mois suivant, il participe à toutes les opérations sous Lahedara et Mayenboudig et se signale au combat de Taxdir. Nommé colonel et mis à la tête du régiment de Melilla, il commande le centre espagnol à la prise des monts Gourougou et enlève les positions de Aït-Aïssa et le pic de Basbel. Passé au commandement du régiment de Wad-Ras, il se signale à Atlaten et fait toute la campagne jusqu'à la fin de juin 1910, époque où on le rappelle à l'état-major général pour lui confier la création du Comité consultatif d'infanterie.

Mais son séjour à l'état-major est de courte durée; en septembre 1911, il est de nouveau au front à la tête du régiment de San Fernando. Il bat les Riffains à Talousit, le 20 septembre, et fait un raid en territoire ennemi depuis Maroufen jusqu'à Ifratouata, sur la rive gauche de l'Oued Kert. Il s'empare d'Ifratouata après un combat acharné pendant lequel il est blessé au pied. Les résultats obtenus par ces brillantes opérations lui valent le titre de général de brigade.

Mis à la tête de la première brigade de chasseurs, nous le retrouvons à Ceuta, le 7 mai 1913, préparant une nouvelle offensive contre les Riffains. Le 12 juin, il secourt la position de Lahoucien et réussit après trois jours de dur combat à y introduire un convoi. Le 19 et le 22, il reconnaît les positions maures du Fondak et de Ben-Karrik qu'il enlève le 24, dispersant toute une « harka » marocaine. Puis ce sont les combats de Beni-Osman, de Beni-Ider, de Moho-Malalien, de Beni-Salem, etc. Constamment victorieux, il reçoit la grand' croix du Mérite militaire avec pension et est nommé général de division.

La défaite des Riffains condamnait de nouveau le général Primo de Rivera à un repos, d'ailleurs très relatif. Il était en

garnison à Barcelone lorsque se produisirent les troubles du 17 février 1902, dans lesquels il fit preuve, une fois de plus, de l'énergie, du jugement sain et du savoir-faire qui le caractérisent. Vint la grande guerre qui le trouva gouverneur militaire de Cadix. Le gouvernement espagnol lui confia alors la direction d'une mission militaire : répondant à une invitation anglaise, il alla visiter le front franco-allemand et fut reçu par le maréchal britannique sir Douglas Haig. Les péripéties de la lutte firent que cette mission assista à un raid dramatique au sud d'Arras. A côté du chef de la mission, nous trouvons le général de brigade don Severiano Martinez Anido, ami personnel du dictateur actuel et son collaborateur comme ministre de l'Intérieur. Le général Primo de Rivera a rendu compte de cette mission dans plusieurs articles publiés dans une revue spéciale : *La guerre et sa préparation*. Le 23 juillet 1923, un décret royal le nommait lieutenant-général.

Depuis cette époque, le général Primo de Rivera a eu successivement le commandement de plusieurs des régions militaires espagnoles. Nous le trouvons, en 1920, à la capitaitainerie générale de la 3e région (Valence). Le 9 juin 1921, il devient capitaine-général de la 1re région (Madrid). Il ne devait pas occuper longtemps ce dernier poste; en effet, appelé à prendre la parole au Sénat, il s'y exprima avec une franchise toute militaire, qui fit scandale dans les milieux parlementaires et provoqua sa mise en disponibilité. Le 16 mars 1922, toutefois, on le rappelait à l'activité et on le nommait capitaine général de la 4e région (Barcelone).

Mais le débat ouvert entre lui et les politiciens qui présidaient depuis tant d'années aux destinées de sa patrie, était loin d'être clos. Les désordres sociaux qui agitaient profondément l'Espagne, les assassinats perpétuels qui ensanglantaient ses grandes villes causaient un désordre profond que le gouvernement parlementaire était visiblement impuissant à arrêter. A plusieurs reprises, le capitaine-général de Barcelone avait manifesté énergiquement sa manière de voir à ce sujet, menaçant d'une intervention militaire, s'il n'était pas porté remède aux maux dont souffrait le pays. Le 13 juillet, il lançait une proclamation annonçant que les autorités militaires placées sous ses ordres se substituaient aux autorités

civiles impuissantes et invitant l'armée à agir de même dans toute l'Espagne.

La nouvelle de cette proclamation n'était pas plutôt arrivée à Madrid qu'une conversation téléphonique orageuse eut lieu entre le président du Conseil, M. Garcia Prieto, et le général Primo de Rivera. Invité à se soumettre et menacé de révocation, le capitaine général de Barcelone répondit au premier ministre en lui notifiant qu'il ne reconnaissait plus son autorité et en lui donnant deux heures, ainsi qu'à ses collègues, pour résigner leurs fonctions et évacuer les ministères. L'ascendant prodigieux de l'homme et la certitude qu'il serait appuyé par toute l'armée produisirent leur effet habituel : le ministre s'inclina et remit sa démission. Le coup d'État était fait, sans qu'une goutte de sang eût coulé, sans qu'une seule violence eût été commise.

Depuis cette époque, la vie du dictateur s'identifie avec celle de l'Espagne, qui lui est redevable d'un prodigieux relèvement matériel et moral. C'est à sa lucide intelligence et à ses qualités de travailleur acharné que l'Espagne a dû d'achever la conquête et d'opérer la pacification du Maroc espagnol, nouvelle colonie qui répare en partie la perte de son empire d'outre-mer et qui sera plus facile à défendre étant en quelque sorte le prolongement naturel du territoire national.

POZZO DI BORGO

DE LOCARNO A D'ANNUNZIO

L'ESPRIT DE LOCARNO

Octobre 1928.

Il y a tout de même, à Locarno, l'ancien château des Visconti, converti aujourd'hui en musée, qui demeure un solide et rude témoin des luttes entre les ducs de Milan, la France et la Confédération helvétique. Le Tessin ne s'est pas détaché tout seul du Milanais. On s'est battu sur ce coin de terre, sur ces montagnes, au bord de ce charmant lac Majeur. Mais comme s'oublie, en ces lieux enchantés, le passé sanglant! On respire ici un air balsamique, si pur et si doux, déjà tout chargé de la mollesse italienne. Mollesse italienne qui n'existe plus, depuis que Mussolini l'a exilée, qui, précisément, s'est réfugiée en Suisse, dans cette partie de la Suisse qui a franchi les Alpes afin de se mieux exposer au soleil. Et l'on comprend mieux, en ces trop belles journées d'octobre, toutes lumineuses, comment a été signé le pacte de sécurité et comment les diplomates ont pris le souffle délicat de l'automne doré pour un esprit nouveau.

L'envoûtement commence dès la descente du Simplon sur Domodossola. Les villages se colorent. Leur maisons peintes, ornées de balcons, portées sur des arcades, dégringolent en cascades le long des pentes. Les vignes, aux arceaux serrés qui forment voûte, composent un treillis d'or. Le petit chemin de fer qui s'en va par la montagne, en flânant, de Domodossola à Locarno franchit des torrents, traverse d'étroites vallées,

et tout ce paysage qui pourrait être sauvage et âpre n'est qu'un magnifique bouquet où s'opposent les différents ors des vignes, des buissons, des châtaigniers — des châtaigniers qui, déjà, sont l'ornement de mon pays de Savoie, mais qui se multiplient dans la haute Italie au point d'offrir aux populations paysannes une nourriture saine et savoureuse. L'automne, ici, est, comme en Chartreuse, la saison féerique. Il sera, lui aussi, tel un personnage influent de la Société des Nations, le complice du fameux pacte de Locarno.

Locarno : m'y voici, comme le soir tombe. Le lac Majeur, au pied de la ville, trace un large sillon lumineux entre les montagnes déjà noires. Il s'allonge et se perd, et laisse au delà de sa courbe la pointe de Pallanza et les Iles Borromées. Une petit fille en costume tessinois m'offre des fleurs. Je ne suis pourtant ni un ministre, ni un homme politique. Honorerait-on les écrivains sur ces bords délicieux? Vite, je monte en automobile, par des virages serrés, jusqu'à la Madonna della Sasso afin de cueillir du couvent la beauté du soir. Beauté fugitive que mes yeux contemplent avidement et retiennent en hâte. Les spectacles et les sensations, aujourd'hui, se précipitent si rapidement les uns sur les autres, mais nous sommes dressés à leur chasse et à leur conquête. Ce coucher de soleil poudroie quelques instants, enflamme le ciel et les eaux, puis s'atténue, se fond, se dissout dans l'air pur. Cependant il reste assez de jour pour favoriser ma visite au monastère des capucins qui domine Locarno et qui est bien un des plus jolis belvédères du monde avec son minaret, ses arcades, sa façade peinte à l'italienne, sa flore de toutes essences, ses escaliers dans les jardins, et cette vue sur le lac Majeur et son cirque. Des terrasses, je ne me lasse pas de regarder. Les étoiles, peu à peu, s'allument dans le ciel et s'allument aussi sur la terre, feux des petits villages le long des pentes ou dans les vallées. On me conte que les capucins, le soir du jour où s'ouvrit la conférence dite de la Paix, dessinèrent en lettres lumineuses le mot *Salve* et, le soir de la signature, ce fut le mot *Pax*. Cette double illumination fut très appréciée. Elle se détachait merveilleusement sur la sombre paroi boisée du mont.

Le lendemain, promenade dans la ville toute parée de cette

buée presque visible des jours de beau temps. Mais c'est que le souvenir du Pacte de Sécurité y est déjà fort exploité. Au Grand Hôtel, on vous montre les chambres occupées par M. Chamberlain, par M. Briand. Comme elles sont bien exposées au soleil! Toutes les délégations étaient logées au Grand Hôtel, sauf l'allemande, avec MM. Luther et Stresemann, installée à l'hôtel de l'Esplanade. Voici la villa de M. Farinelli, riche commerçant de Locarno, qui reçut M. Mussolini venu de Rome la veille de la signature, venu de Rome en ouragan : à Milan une automobile de course l'attendait qui le transporta à Stresa sur le lac Majeur; là, un canot automobile était préparé, un de ces canots qui fendent l'eau comme une lame, la proue dressée, la poupe immergée aux trois quarts.

Le Palais de Justice qui reçut la Conférence de la Paix est un beau monument moderne avec un corps central entre deux bâtiments uniformes. Il est entouré de palmiers et il jouit de la vue du lac. C'est l'ancienne salle des assises qui fut utilisée. Le jury venait d'y acquitter une femme coupable d'infanticide. L'inscription fut grattée en hâte et la salle promptement débaptisée. Aujourd'hui, c'est la salle de la Conférence de la Paix. On est admis à la visiter pour cinquante centimes (suisses). L'affluence est si grande que les pièces de cinquante centimes s'accumulent. L'an dernier, le chiffre n'a-t-il pas atteint vingt-cinq mille entrées? Vingt-cinq mille visiteurs ont voulu tout voir. Tout? Mais oui, la place où se sont assis Briand, Chamberlain, et Stresemann, et Luther, — Mussolini surtout, — sans compter les seigneurs de moindre importance, polonais, belges, tchécoslovaques. Le mobilier qui n'a pas été changé. L'horloge qui a été arrêtée à l'heure précise de la signature, le 16 octobre 1925 à sept heures trente-cinq minutes du soir. Une inscription fixe la date exacte de cet événement historique. Et tous les hommes d'État présents l'ont encadrée de leurs paraphes. Enfin voici la plaque de marbre destinée à fixer dans toutes les mémoires le grande acte mondial :

IN QVESTA BREVE AVLA
ERETTA DA VN PICCOLO POPOLO PACIFICO
I MINISTRI DELLE NAZIONI DA POCO VSCITE
DALLA PIV ATROCE GVERRA CHE RICORDI LA STORIA

CONVENVTI A SERENO CONGRESSO
DAL V AL XVI OTTOBRE MCMXXV
ALL'EVROPA ANCOR FREMENTE DI ODIO
DIEDERO PIV SICVRA PACE

Le pèlerinage ne serait pas complet sans une promenade en automobile au petit village voisin d'Ascona. Ascona pourrait se passer de toutes ces histoires pacifiques et se contenter d'être un des lieux les plus charmants de la terre, avec sa rive que tendrement caresse le lac, avec ses villas rouges dans les vignes dorées et les buissons roux qui descendent les pentes des collines. Mais songez donc que, le 7 octobre 1925, M. Briand et M. Luther y arrivèrent successivement et mystérieusement, se rejoignirent à l'Albergo Elvezia qui est séparée du lac Majeur par une double rangée de platanes, s'assirent à la terrasse de l'auberge sous une tonnelle de glycine, et causèrent là près de deux heures, inaperçus, tranquilles, paisibles. *Paisibles*, il faut l'espérer, car ils préparaient le fameux pacte de Sécurité! Cependant leurs chauffeurs parlèrent, eux aussi, et bientôt des ombres se glissèrent le long du mur pour les épier. L'alerte était donnée aux journalistes. Il ne leur restait plus qu'à s'en aller, ce qu'ils firent.

La légende, aussitôt, s'empara de la rencontre. L'hôtelier, mécontent, aurait dit : — En voilà des clients! Ça ne boit que de l'eau minérale, et ça ne s'en va plus... Un chat noir, présent à l'entretien, aurait été acheté par un Américain pour des sommes fabuleuses. En réalité, le chat est toujours là et il n'est pas noir. Quant à l'aubergiste, il ne s'est même pas occupé de cette piètre clientèle. Il s'est rattrapé depuis lors. Lui aussi, il a mis une plaque. Une plaque magnifique, un peu trop. Deux hommes se serrent la main avec confiance, avec amitié, avec allégresse sous une image symbolique de la Paix au visage de femme et aux ailes d'ange, et l'on peut lire au-dessous :

QUI IL 7 OTT. 1925
BRIAND E LUTHER
POSERO I FONDAMENTI
DELLA PACE DI LOCARNO

Comment ne pas être ému par toutes ces belles inscriptions, par tous ces motifs décoratifs? Et surtout comment ne pas

croire à la paix au bord du lac Majeur dont les vagues meurent si doucement à vos pieds, dans ce calme du soir qui vient, en écoutant s'égrener dans l'air doré, pour l'Angélus, les sonneries claires des villages éparpillés sur les flancs des rousses montagnes? Jolis villages allongés en forme de carènes dont un clocher pointu, en forme de minaret, semble être le mât. Là l'on n'a qu'une envie : se laisser vivre. L'esprit de Locarno souffle partout. On ne voit, sur les bancs, sur les bateaux, que gens qui s'embrassent. Mais ce pourrait bien être des amoureux.

Pacte de Sécurité du 16 octobre 1925, beau Pacte de Sécurité qui deviez changer la face du monde, ne seriez-vous par hasard qu'un trompe-l'œil? La fameuse entrevue sous la tonnelle d'Ascona ne serait-elle qu'une conversation semblable à toutes les conversations qui s'éparpillent sous toutes les tonnelles et autour de toutes les tables, qu'elles soient chargées d'eaux minérales ou de vins capiteux? J'ai lu les documents signés et paraphés à Locarno, et les six pièces relatives aux négociations préliminaires, et les neuf pièces relatives à la proposition faite le 9 février 1925 par le Gouvernement allemand et à la réponse du Gouvernement français. Tous ces hommes d'État ont fait un effort touchant pour obtenir un résultat authentique. Ils ont cru de bonne foi préserver l'univers de toute menace de guerre. Et ils ont abouti à cet article 4 par lequel les Puissances signataires s'engagent à prêter, en cas d'agression, immédiatement leur assistance à la Puissance contre laquelle l'acte incriminé aura été dirigé. Ah! que voilà un texte clair et bien rédigé! Comme tout cela est simple! L'agresseur voit immédiatement — retenons *immédiatement* — se dresser contre lui toutes les Puissances signataires. Quelles sont ces Puissances signataires? La France, l'Allemagne, la Grande-Bretagne, l'Italie, la Belgique. Supposez la France attaquée par l'Allemagne. *Immédiatement* la Belgique, l'Italie, la Grande-Bretagne entrent en ligne. C'est parfait. Et n'est-ce pas en effet la sécurité? Oui, mais il y a un troisième paragraphe de cet article 4 qui, subrepticement, vient l'annihiler. Oh! subrepticement et sans douleur. Il y est dit, en effet, que dans ce cas d'agression « chacune des autres Puissances contractantes s'engage, dès à présent, à prêter immédiatement

(toujours *immédiatement*, ô ironie!) son assistance à la Partie contre laquelle une telle violation ou contravention aura été dirigée, dès que la dite Puissance aura pu se rendre compte que cette violation constitue un acte non provoqué d'agression et qu'en raison, soit du franchissement de la frontière, soit de l'ouverture des hostilités ou du rassemblement des forces armées dans la zone démilitarisée, une action immédiate est nécessaire. Néanmoins, le Conseil de la Société des Nations, saisi de la question, conformément au premier paragraphe du présent article, fera connaître le résultat de ses constatations. Les Hautes Parties contractantes s'engagent, en pareil cas, à agir en conformité avec les recommandations du Conseil qui auraient recueilli l'unanimité des voix à l'exclusion des voix de représentants des Parties engagées dans les hostilités. » Nul mot ne revient plus souvent sous ces plumes officielles que ce mot *immédiatement* que j'ai souligné. On devine qu'il est l'objet de toutes les préoccupations. Un agresseur a donc violé toutes les promesses solennelles faites au nom de la paix. Il a franchi la frontière, ouvert les hostilités, ou tout au moins rassemblé les forces armées prêtes à entrer en ligne. L'heure passe, il faut des décisions immédiates. Que vont attendre les Puissances signataires pour agir? Outre qu'elles ont le droit — et donc le temps — de se rendre compte de choses si simples et si apparentes, elles doivent en référer au Conseil de la Société des Nations qui doit être lui-même saisi de la question, faire connaître le résultat de ses constatations et recueillir l'unanimité des voix. L'unanimité! Voilà ce qu'on appelle le secours immédiat. La bataille de la Marne aura été livrée pendant ces négociations, à supposer qu'elles rencontrent jamais l'unanimité!

Pauvre cher pacte de Locarno inscrit en si belles lettres d'or sur fond de marbre noir dans la salle des assises où l'on acquittait les infanticides! Faut-il donc en sourire, comme d'un tour de passe-passe joué à grand orchestre par les diplomates? Mais non. Car il reste l'esprit de Locarno. L'Europe se perdrait elle-même, se détruirait elle-même, si jamais elle recommençait une guerre semblable à celle de 1914-1918. Elle anéantirait la civilisation gréco-latine en même temps que le perfectionnement de vingt siècles. Elle livrerait l'avenir

du monde à l'Amérique et nous pouvons juger ce que perdrait le monde à l'américanisme. Telle devrait être la base de toute politique dans toute nation européenne. La Paix est une nécessité absolue. Ces ébauches de la Société des Nations, mal venues encore, ces traités d'arbitrage dépourvus de sanction véritable, servent tout de même à rapprocher des pays qui se comprennent mal, à leur imposer des vérités essentielles. Chaque peuple doit s'efforcer de comprendre ses voisins. L'Italie, par exemple, est devenue une grande puissance méditerranéenne, avec un surcroît de population qui mérite qu'on y prenne garde. L'Allemagne doit renoncer à une hégémonie militaire qu'elle a perdue et dont elle a le tort de ne pas vouloir se consoler : les générations nouvelles qu'elle élève ne doivent pas être éduquées dans un sens de lutte et de revanche. Pas plus que nos générations à nous ne doivent être élevées par des instituteurs communistes. L'air de Locarno est donc salubre à respirer.

Avant de quitter la ville de la Paix, je vais errer dans ce fouillis des cent vallées (Centovalli), où se croisent entre les montagnes et s'enchevêtrent les vallons étroits creusés par les torrents. La végétation passe des vignes aux châtaigniers. Je découvre de petits villages pauvres et pittoresques, dont les maisons se serrent les unes contre les autres, comme des moutons sous la menace de l'orage, autour d'un haut clocher pareil à un pâtre. Le plus haut, c'est celui d'Intragna qui se dresse avec une certaine arrogance, mais une arrogance italienne, c'est-à-dire gentille et familière. Çà et là je m'arrête devant une petite chapelle à demi cachée dans une châtaigneraie. Les sanctuaires fleurissent en abondance. En voici un tout couvert de feuilles dorées qu'ont laissé pleuvoir les arbres voisins.

J'ai emporté des livres tessinois, *Legende del Ticino* de Giuseppe Joppi, et ces *Racconti puerili* de Francesco Chiesa, qui ont été traduits en français[1]. Giuseppe Joppi a puisé avec art dans le fond populaire, mais Francesco Chiesa est un poète délicieux. Dans ces poèmes des *Viali d'oro* et des *Istorie e parole*, il nous fait respirer son cher pays ensoleillé.

1. *Contes tessinois* de Francesco Chiesa, traduits par H. de Ziegler (Lausanne, édition la Concorde, 1924).

Sa prose a la flexibilité et la musique des vers et je ne sais rien de plus exquis que l'un ou l'autre de ces *Racconti puerili* où il nous conte ses impressions d'enfance un peu à la manière d'Anatole France dans le *Livre de mon ami*. On y voit comment un petit homme s'initie aux forces obscures qui tourmentent les hommes, entrevoit la méchanceté, soupçonne le désir et l'amour, se heurte à la mort. Grimpé sur un cerisier, il n'ose en descendre parce que deux amoureux se sont assis au pied de l'arbre et il écoute, sans la bien comprendre, mais non sans en être gêné, leur conversation. Le désespoir du paysan Théodore qui bat sa sœur et essaie en vain de la retenir le met en face de la malfaisance de la chair qui domine cette pauvre fille perdue. Cependant, il ressent pour les choses une étrange amitié, plus forte que celle que les gens lui inspirent. « J'avais en ce temps, écrit-il, une curieuse disposition à m'attendrir sur ce qui me paraissait injustement vilipendé, sur ce qu'on laissait négligemment à l'écart. J'éprouvais une profonde satisfaction quand, dans les fêtes, le curé donnait de l'encensoir vers les flancs obscurs de l'autel, et non toujours sur sa face lumineuse. Les hommes et les bêtes m'importaient moins, mais les choses m'attendrissaient. »

La perle du recueil, c'est encore la première histoire, *L'Autel en étain*. On faisait alors cadeau — c'était l'usage — aux garçons de six à dix ans d'un petit autel en étain. Son oncle qui est curé se charge de lui offrir les précieuses étrennes. Et le voici qui s'adonne avec une ardeur extrême aux beaux jeux sacerdotaux. « On eut tôt fait de préparer de l'eau bénite, avec un peu de sel et des paroles mystérieuses que je faisais semblant de lire dans un petit volume français relié en cuir à la façon d'un bréviaire. Je crois que c'était le tome VIII des œuvres de Rousseau, lequel, justement, manque à ma collection. Toute la maison fut aspergée d'eau bénite, non sans beaucoup de contrariété et de protestations de la part de qui trouvait ensuite le bois des lits et des commodes marqué de tenaces petites macules blanches. Toutes les poupées de la maison et des alentours furent baptisées et confirmées, avec des rites un peu plus fantaisistes que dans la réalité. A chacune de ces créatures nous portâmes le viatique et administrâmes l'extrême-onction. L'une d'elles voulut prendre le voile, et

nous nous divertîmes à lui couper ses beaux frisons de laine blonde. Cortèges funèbres, processions de la Fête-Dieu défilaient à travers la maison et le jardin, avec de longs accompagnements de luminaires et de litanies, dans des nuages d'encens. (De l'encens, nous en cueillions des larmes en grande quantité sur le tronc vétuste des pins) ». Une petite voisine, Mathilde, vient à mourir. Il comprend mal ce que c'est que la mort, mais ce doit être sérieux, puisque tout le monde en parle avec gravité. « Il nous semblait, dit-il, que quelque chose d'étrange et de grand fût arrivé à notre petite amie. Et nous en recevions nous-mêmes, par reflet, je ne savais quel accroissement... » Après les funérailles, comme il rentre à la maison, il aperçoit son autel en étain et l'idée lui vient de célébrer une messe de sépulture pour la pauvre petite. Le lendemain matin, il s'évade avec un panier où il a mis tout ce qui est nécessaire à son projet et il dispose l'autel dans le tronc creux d'un vieux châtaignier. Là il récite ce qu'il sait de l'office des morts. A mesure qu'il parle ou qu'il chante, il s'exalte, il s'émeut, comme si les oiseaux, et toute la forêt, l'accompagnaient. Ses camarades le surprennent dans cette posture et se moquent de lui, naturellement. Furieux, il leur lance à la tête les ornements sacrés, les chandeliers, l'encensoir, et jusqu'à l'autel en étain. Quelques années plus tard, les jeux ont changé. La petite bande s'amuse à la guerre avec des pistolets et des poires à poudre. Il découvre au galetas une caisse où des pieds de candélabres, l'ostensoir, etc. sont pieusement couchés, restes des jeux précédents. Et ces reliques, par le moyen d'une vieille louche qui sert de creuset, il les transforme en balles irrégulières et s'en va avec ses camarades sur la colline tirer contre la cloche de l'oratoire.

Voilà ce que j'ai lu dans un creux de terrain de Centovalli, sous un châtaignier doré. Pourvu que le beau pacte de Locarno, pareil à l'ostensoir, ne serve pas un jour ou l'autre à fournir des instruments de combat! Mais non, l'air est si doux, en cette vallée molle et sauvage ensemble, qu'on ne peut que rêver à la fraternité universelle...

LA VILLA D'ESTE

— Hâtez-vous! hâtez-vous de visiter les jardins, — me conseille avec un sourire charmant l'aimable propriétaire de la villa d'Este à Cernobbio sur le lac de Côme. — Qui sait si vous le pourrez demain?

L'automobile qui m'amène de Lugano vient de me déposer, après avoir passé sous la voûte dorée des platanes dont l'allée, déjà, est célèbre. C'est un soir parfumé et doux, comme l'automne sait en distribuer en Lombardie. Mais, précisément, il fait trop doux, il y a trop de rose sur les eaux et dans le ciel. Tant de beauté ne peut durer. On la pressent fragile et menacée. Et je comprend l'avertissement.

La villa d'Este qui est à Tivoli, près de Rome, l'ancienne — celle-ci n'est que la nouvelle — offre, de son portique, une vue ineffable sur la campagne romaine, et ses terrasses symétriques sont ornées de fontaines, de statues, de cyprès. J'aime surtout ses allées et leur marche entre les ifs en fer de lance. Celle du lac de Côme est aujourd'hui un hôtel avec tout le confort et le luxe modernes, mais on la prendrait pour un vaste palais aux amples proportions, avec des salons destinés à recevoir une nombreuse et brillante compagnie. Le lac de Côme baigne sa terrasse en bordure, ou plutôt le premier bassin du lac de Côme, fermé par le cap Torno, et ce premier bassin semble dépendre de la villa, lui appartenir, ne servir qu'à réjouir sa vue et doubler son agrément.

Certes, je connais bien le lac de Côme, mais surtout la pointe de Bellagio et les marbres blancs et les fleurs éclatantes de la villa Carlotta. Je descendais alors de l'Engadine où, de Pontresina, j'avais foulé quelques hauts sommets et je me trouvais même fort dépaysé, avec ma lourde tenue d'alpiniste, parmi ces merveilles et dans ces jardins. Cependant je ne m'étais jamais arrêté à Cernobbio. Me voici donc visitant le beau parc où les jardiniers cultivent les derniers massifs de cannas rouges et ramassent les premières feuilles mortes qui sont tombées des arbres encore chargés. Parc à l'italienne avec toutes sortes d'ornements, un petit temple rond porté par des colonnes, des chutes d'eau, des ponts, des

allées à demi perdues, des tours, des restes de forteresse en miniature, et partout des perspectives ouvertes sur le lac et sur les montagnes qui le bordent. Parc dressé contre la pente, franchissant la grand'route où passent les automobiles, entourant de ses méandres un palais rose qui rappelle Venise, et, se recueillant pour faire place à la parure de ces lieux, la grande avenue montante qui part d'un hémicycle de mosaïques dont les pelouses intérieures sont entourées de bassins inclinés qui se transmettent l'eau courante, et d'une rangée de hauts cyprès, et qui aboutit à un groupe antique. On souhaiterait quelque déesse, et l'on découvre un Hercule ou un Caïn. A vrai dire, on est un peu déçu. L'ascension est si belle qu'elle devrait conduire à quelque autre palais enchanté, ou tout au moins à quelque temple de Vénus ou d'Adonis. Je me retourne : au bas, le lac vient mourir en petites vagues. Un détail délicat, plus que ce motif d'architecture forestière, me retient. Des rosiers ont fleuri tout le long des fontaines. Sur leurs tiges flexibles, des dernières fleurs se haussent pour rappeler les printemps disparus. Elles font de petites taches claires sur l'ombre qui tombe des longs arbres noirs. Mais voici que l'ombre commence d'envahir tout le parc. Seul, le lac garde un ton de violette passée. Il est temps de rentrer à l'hôtel.

De rentrer, pour ressortir un peu plus tard, après le dîner, et contempler la nuit. L'air est presque tiède et il suffit d'une cape pour se préserver de la fraîcheur. Les femmes se sont contentées d'un châle sur leurs épaules nues. Ces beaux châles blancs, orangés ou noirs avec des fleurs dessinées, font aussi des taches claires sur la sombre terrasse comme les roses de la grande allée tout à l'heure. Tout le contour du lac est un ruban de feu : les villages et les villes semblent se toucher. Côme est un rectangle lumineux. Cà et là des lumières piquent la montagne. Et là-haut ce sont les étoiles, plus pâles, plus pudiques, mais vivantes et mouvantes. Quelle douceur, quelle volupté dans toute cette nuit pure! Il n'y a plus d'orchestre : les musiciens sont partis, la saison étant trop avancée. Ce silence est une chance heureuse. Car on peut le percevoir, le sentir. Aucune parole ne le trouble. Chacun a compris le rendez-vous muet des choses recueillies. Seul, un tout léger

clapotis des eaux vient baiser les franges de la terrasse. Et tout à coup une voix a murmuré, lugubre comme celle d'un prophète d'Israel :

— Il pleuvra demain.

Comme si nous n'avions pas tous deviné qu'une telle réussite des lieux et du temps ne pouvait aboutir qu'à la destruction rapide! Mais n'y a-t-il pas des instants de la vie qui excluent la durée et se cristallisent dans le souvenir?

Le lendemain, ce ne fut pas la pluie annoncée, mais une tempête. Elle dura deux jours, pétrissant le lac comme une pâte, arrachant les feuillages, les beaux feuillages d'or, avec des mains cruelles et meurtrières, précipitant les eaux des plus inoffensifs ruisselets pour en faire des torrents, roulant un vacarme d'ouragan sur les rivages, menaçant d'inondation les rues de Côme. De ma fenêtre j'assistai à ce spectacle véhément et grandiose. Mais n'était-il pas composé et orchestré d'avance? L'Italie ne veut pas qu'on la prenne seulement pour une terre d'art et de félicité. Elle tient à rappeler au visiteur qu'elle est aussi une terre dure qui réclame le travail, le sérieux, la foi d'une race opiniâtre et robuste. Tant de fois j'en ai relevé les traces dans ses monuments pareils à des forteresses, à Milan, à Venise, à Florence, à Rome. Et pour que le touriste salue, s'il l'oublie, le vent lui enlève son chapeau.

Ainsi ai-je eu le loisir de connaître le passé de la Villa d'Este à Cernobbio. Ne pouvant sortir de mon appartement dont le mobilier Empire avait déjà excité ma curiosité, j'ai appelé des fantômes pour me tenir compagnie. Et voici ce qu'ils m'ont raconté, par le canal des auteurs locaux, des mémoires de madame de Boigne, du grand et beau livre de M. Elie Halévy, *Histoire du peuple anglais au XIXe siècle*, et d'un petit volume récemment paru, *La Reine scandaleuse* de M. Maurice Soulié. La reine scandaleuse, ce fut Caroline de Brunswick. Scandaleuse? son procès à Londres fut le vrai scandale.

L'hôtel actuel de la Villa d'Este est bâti sur de très anciennes fondations : il fut tour à tour le cloître San Andrea, la maison de campagne de l'illustre cardinal Tolomeo Gallio, le palais du marquis Caldera dont la veuve épousa le général Pino, la

résidence de la princesse Caroline de Brunswick, future reine d'Angleterre. Il abrita donc tour à tour des religieuses, des assemblées littéraires et scientifiques, — le cardinal Gallio en avait fait un centre intellectuel, — des militaires — la générale Pino avait construit dans le parc de petits fortins pour rappeler à son mari ses conquêtes et l'on s'amusait à les prendre,— enfin les réceptions un peu mêlées de Caroline qui avait monté un théâtre. Ce fut elle qui débaptisa la villa du Garrovo — nom du ruisseau qui court dans le parc — pour l'appeler la nouvelle villa d'Este. Elle construisit aussi la route qui n'existait pas et qui lui valut la gratitude de Cernobbio. Avant elle, on ne venait à la ville que par la voie d'eau, comme aux palais de Venise, et l'on imagine avec plaisir l'arrivée des barques les soirs de fête, avec leurs passagères masquées, en robes de satin et manteaux de velours. Mais qui donc était cette princesse dont le souvenir hante encore cette rive enchantée? Une pauvre femme, faible et malheureuse, victime d'une tempête d'automne pareille à celle-ci que, de ma fenêtre, je vois déchaînée, et assassinée par le protocole.

Caroline était la fille de ce duc de Brunswick qui, formé à l'école de Frédéric II, fut un des meilleurs généraux de l'Allemagne. La défaite de Valmy ne prouve pas grand'chose et il tint tête à Hoche à Kaiserslautern. La Cour de Brunswick n'était pas gaie : le duc, vieilli et amer, éprouvait un amour tardif pour la première dame d'honneur de la duchesse, mademoiselle de Hartzfeldt; la duchesse, sœur de Georges III, roi d'Angleterre, était d'une faiblesse extrême; ses trois fils et ses deux filles faisaient ce qu'ils voulaient. L'aînée des filles, Louise, mariée au prince de Wurtemberg et abandonnée par celui-ci, s'était éprise d'un officier de l'Impératrice Catherine de Russie qui l'avait pour amant et qui supprima la concurrence en enfermant la princesse dans un château de Finlande. La seconde, Caroline, avait de l'esprit, de la gaîté, mais n'avait jamais pu se soumettre à aucune étiquette. Elle fut demandée en mariage par son cousin, le prince de Galles, le futur Georges IV. Lord Malmesbury, chargé de l'ambassade, la peint ainsi dans ses Mémoires : « ... Assez embarrassée, jolie, figure sans expression, de beaux yeux, jolies mains, des

dents passables mais qui commencent à se gâter, jolis cheveux, buste agréable bien qu'un peu court avec ce que les Français appellent les épaules impertinentes. » Les renseignements que recueille l'ambassadeur sont assez mêlés. Le duc l'assure que sa fille n'est pas bête, mais n'a pas de jugement. Mademoiselle de Hartzfeldt la déclare sans tact et capable de commettre de grosses bévues : « Elle a été, ajoute l'aimable dame d'honneur, élevée très sévèrement par son père qu'elle n'aime pas, et trop gâtée par sa mère qu'elle ne respecte pas ». Le lendemain nouvelle antienne de mademoiselle de Hartzfeldt qui paraît, dans cette histoire, prendre la place maternelle avec une humeur de belle-mère : « Je vous en conjure, faites que le prince en commençant fasse mener une vie retirée à la princesse. Elle a toujours été tenue très sévèrement, et il le fallait ainsi; si elle se trouve tout à coup lâchée dans le monde sans restriction, elle fera bêtise sur bêtise. Elle n'a pas mauvais cœur; mais la parole chez elle devance toujours la pensée. Elle se livre à cœur ouvert aux personnes qu'elle ne connaît pas, leur parle sans réserve et c'est ainsi qu'on lui prête des intentions qu'elle n'a jamais eues. Que sera-ce en Angleterre où elle sera entourée, m'a-t-on dit, de femmes très intrigantes?... »

Tout cela n'est pas sympathique, mais est assez juste. Les intrigues des femmes commencent déjà, car la maîtresse du prince de Galles, lady Jersey, faisait partie de l'ambassade de Lord Malmesbury. Mais si la princesse Caroline n'était pas sans défauts, et sans défauts très apparents, quel portrait tracer du prince de Galles? Le roi régnant, Georges III, après la lutte contre l'Amérique, s'était engagé dans la lutte contre la France. Quelques années plus tard, il allait entrer en démence, mais dans ses éclaircies il montrera quelque bonté, quelque amour de son peuple, quelque jugement. Un jour il faillit étrangler son fils dans un de ses accès, et il est presque regrettable pour l'Angleterre qu'il n'ait pas achevé son geste. Avec la suite de ces Georges, l'Angleterre eût recommencé l'ère tragique des Henri VI et des Richard III de Shakespeare, sans la série des grands ministres, les Pitt, les Castlereagh. Cependant le prince de Galles jouissait déjà, au moment de son mariage, de la plus complète impopularité. A dix-huit ans,

il avait été un Prince Charmant, épris de Mary Robinson, la grande actrice. Mais, dès ses premières amours, il s'était révélé avare et prodigue ensemble, et cruel par surcroît. Lady Fitz-Herbert, qu'il épousa secrètement et qui lui fut si parfaitement dévouée, — les pires égoïstes rencontrent ainsi de ces dévouements de femmes, — ne put le retenir longtemps. Ce fut le tour de Lady Jersey. Ses besoins d'argent — il eut bientôt cinq ou six cent mille livres de dettes — le poussèrent à des tricheries aux courses, en sorte qu'il tomba dans le mépris public. Tel était le mari qu'on offrait comme le plus beau parti du monde à la fantasque princesse Caroline.

La première entrevue ne fut pas exaltante. Il ne dit rien à sa fiancée qui le trouva « bien gros et pas du tout aussi beau que son portrait ». Il commençait en effet de devenir énorme et de porter toutes sortes de signes de dégradation. La nuit de noces fut affreuse. La pauvre princesse profondément blessée écrit à sa mère avec mélancolie : « Peu de maris aiment leur femme et il suffit qu'une femme soit épousée pour la rendre odieuse. Cependant, si j'étais venue ici en visite avec mon père, comme M. Pitt le lui conseillait, et si le prince m'avait vue avant de me demander en mariage, peut-être que les choses auraient tourné autrement. » Elle voudrait, la pauvre femme, plaire tout de même à son mari, l'attirer à elle, organiser avec lui un *modus vivendi* convenable. Mais avec un tel misérable tout échoue. Une petite fille, la princesse Charlotte, naît pourtant un an plus tard (1796) de cette triste union. Un essai de réconciliation est tenté. Lady Jersey qui a eu la perfidie de se faire nommer dame d'honneur de Caroline est renvoyée, mais lady Fitz Herbert revient, puis c'est le tour de la marquise de Hartford. Caroline s'en va vivre dans la retraite, à Blackead, près de Londres. Son mari ne reviendra jamais plus. Et la sachant imprudente, il la fait lâchement épier afin de réclamer contre elle le divorce.

Georges III étant devenu fou, la régence est confiée au Prince de Galles. La présence de Caroline est à peine tolérée à la Cour. « Ah! franchement, écrit-elle à une confidente, comme je voudrais être une femme du peuple de Londres et n'avoir rien de commun avec toute cette famille royale!... Il faut se fermer la bouche et se cuirasser le cœur. C'est la

seule façon de pouvoir vivre parmi ces méchantes gens. » Une femme du peuple de Londres, voilà ce que voudrait être une princesse royale, une future reine. Et l'envie démocratique s'exerce sur tous ceux qui occupent de hauts rangs, tant l'incompréhension humaine est une tare générale. Que savons-nous de la vie des autres, quand nous souhaitons constamment un impossible et dérisoire échange? Elle se décide enfin à quitter l'Angleterre (1814) pour devenir une de ces princesses errantes qui, plus tard, composeront la trame des *Rois en exil.* Elle ne reverra plus sa fille Charlotte qui épousera le prince Léopold de Saxe-Cobourg, le futur roi des Belges, et qui mourra en couches après un court et heureux roman d'amour conjugal pour lequel sa mère se serait bien contentée de la brièveté de la vie. La voici en Italie, à Naples, où elle est fêtée par Murat, à Parme, où elle rend visite à l'ex-impératrice Marie-Louise qui, déjà, y vit publiquement avec le comte Neipperg, à Milan, à Gênes, où la comtesse de Boigne la voit et la pique aussitôt, comme un papillon flétri, dans ses Mémoires : « ... Nous vîmes, écrit-elle, dans les rues de Gênes un spectacle que je n'oublierai jamais. Dans une sorte de phaéton fait en forme de conque marine, doré, nacré, enluminé, doublé en velours bleu, garni de crépine d'argent, mené par un enfant vêtu en amour d'opéra avec des paillettes sur un tricot couleur de chair, s'étalait une femme courte, ronde et haute en couleurs. Elle portait un chapeau rose avec sept ou huit plumes roses flottant au vent, un corsage rose fort décolleté, une courte jupe blanche qui ne dépassait guère le genou et laissait apercevoir une grosse jambe couverte de brodequins roses. Une écharpe, qu'elle était constamment occupée à draper sur ses épaules nues, complétait le costume. La voiture était précédée par un grand bel homme monté sur un petit cheval pie pareil à l'attelage, vêtu précisément comme le roi Murat auquel il cherchait à ressembler de gestes et d'attitude, et suivie par deux palefreniers à la livrée d'Angleterre sur des chevaux de la même espèce... »

Cette peste de madame de Boigne, la plus méchante langue de son temps, doit en ajouter. Elle fait le portrait de Pergami à Gênes, quand la princesse Caroline ne l'avait pas encore rencontré. La caricature est donc arrangée à plaisir. La malheu-

reuse princesse de Galles n'était point si ridicule. En 1817 elle achète de la générale Pino la villa du Garrovo dont elle fait la villa d'Este. C'est alors seulement que le fameux Pergami lui est amené et recommandé par le général Pino. L'automne est aussi dangereux aux femmes qu'aux feuillages menacés. La fin de la jeunesse leur est plus cruelle et peut les entraîner aux pires aventures. Plus encore qu'aux hommes le *démon de midi* peut leur être funeste. Quel rôle ce Pergami, d'une bonne famille déchue, tour à tour garçon de cave, lieutenant, factotum apte à tous les services, a-t-il réellement joué dans la vie déclinante de Caroline de Brunswick? Ce qui est certain, c'est qu'elle ne pouvait guère se passer de lui. Il organisait à la villa d'Este les bals, les mascarades, les fêtes, et les représentations sur le petit théâtre qu'elle avait fait construire. Il jouait Arlequin tandis qu'elle jouait Colombine. Elle l'emmena dans son voyage en Orient. Elle le nomma chevalier de Malte, chevalier du Saint-Sépulcre, sans compter les ordres qu'elle fonda pour lui. Elle dut subir par surcroît toute une tribu de Pergami accourue à la curée. En sa faveur, il est vrai qu'on peut invoquer son caractère fantasque, son mépris de l'étiquette, son horreur du protocole. Sans doute, d'une telle humeur, a-t-elle pu se compromettre à plaisir sans rien commettre de décisif. Par surcroît, si elle est coupable, a-t-elle bien des excuses à invoquer : l'indigne conduite et l'abandon de son mari qui lui avait même rendu sa liberté et qui, lâchement, la guettait; l'absence de ces cadres sociaux qui maintiennent la dignité, la bienséance, la surveillance de soi-même; le vide d'une existence sans parents, sans amitiés, sans but; une suite ininterrompue de malheurs, l'ennui, et encore le peu de retenue d'une époque qui, ayant traversé les pires catastrophes, attachait peu d'importance à la question des mœurs. Tout de même, ce fut pour elle une triste rencontre que celle de ce bellâtre immédiatement décidé à se servir d'elle pour sa fortune.

Les événements se précipitent, et le destin de la pauvre femme est dès lors marqué. Le roi George III meurt et le prince de Galles monte sur le trône sous le nom de George IV. Voici Caroline reine. Que va-t-elle faire? Elle change du jour au lendemain. Elle revendiquera son titre, et pour commencer

elle licencie sa maison. Elle quitte la villa d'Este où elle ne reviendra jamais, court à Rome pour se faire reconnaître par le pape et par les ambassades et, devant leurs tergiversations, se décide à gagner l'Angleterre. Cependant le Roi l'a fait rayer des prières liturgiques. La guerre est déclarée entre les deux époux. George IV entend la répudier par le moyen du divorce. Elle veut se faire couronner reine à Westminster. C'est un duel qui sera un duel à mort, car la reine en mourra. A Saint-Omer elle a dit adieu à Pergami, comme à la villa d'Este précédemment, et pour toujours. Adieu, la belle aventure d'Italie, Caroline est devenue reine, ou plutôt le veut devenir.

Elle passe le détroit, et subitement elle connaît la plus extraordinaire popularité. Il faut lire dans l'*Histoire du peuple anglais* de M. Élie Halévy le récit du procès, et tout d'abord le récit de l'arrivée à Douvres. M. Maurice Soulié dans la *Reine scandaleuse* a publié de nombreux documents dont je me suis servi. Dans le procès il citera, non sans audace, des témoignages ignobles et scabreux qui montrent jusqu'où peut aller la curiosité puritaine de ces lords penchés sur une alcôve et en reniflant l'odeur. Mais M. Halévy, informé de toute l'évolution anglaise, dénonce le vrai scandale qui fut de lancer un tel procès. « Quand la reine mit pied à terre, écrit-il sur le débarquement à Douvres, les canons de la forteresse tonnèrent en son honneur, les cris de joie de toute la population l'accueillirent. On dételа les chevaux de sa voiture : on la traîna en triomphe jusqu'à l'auberge où elle devait descendre, précédée par des drapeaux et une fanfare. Le lendemain matin, départ triomphal, et le soir réception triomphale à Canterbury. Puis, jusqu'à Londres, ce fut partout le même accueil : jeunes gens à cheval escortant la voiture, cloches des églises sonnant à toute volée. A Canterbury, des officiers du régiment de cavalerie vinrent la saluer en uniforme. A Chatham, elle fut reçue par des *clergymen* en surplis. Quand elle entra dans les faubourgs de la capitale, le temps, jusqu'alors pluvieux, devint beau. La voiture fut ouverte, et la reine, accompagnée de l'alderman Wood, fit son entrée, saluant la foule innombrable. Lorsqu'elle eut passé la Tamise et se fut engagé dans Westminster, le peuple

s'ébranla, faisant à la reine un immense cortège. La procession passa devant Carlton House, et la sentinelle présenta les armes à la reine. Elle s'arrêta dans Mayfair, à la porte de la maison dont l'alderman Wood était propriétaire et qu'il avait mise à la disposition de la Reine. Sous les fenêtres, la foule resta assemblée, bousculant et couvrant de boue les passants qui refusaient de saluer. Des affiches collées sur tous les murs de la ville enjoignirent aux habitants d'illuminer en l'honneur de la reine; et la populace, parcourant les rues du West End, brisa les fenêtres des maisons non illuminées, la maison de lord Sidmouth, celle du marquis de Hertford, et bien d'autres. »

Crise de folie collective? Non, c'est plutôt l'occasion, pour un peuple libre, de manifester indirectement et sans trahison contre un roi sans dignité, sans scrupule, sans pudeur. Je préfère cette foule anglaise qui acclame une femme malheureuse à la foule qui vit passer sans une protestation Marie-Antoinette allant à l'échafaud. Et je découvre dans ces acclamations ce respect de la femme, qui est l'honneur d'un pays et qui nous vient de l'admirable chevalerie d'autrefois. La Grande-Bretagne a su honorer les femmes. Et la foule de Douvres et de Londres sera récompensée de sa fidélité dans l'infortune par le long règne populaire et prospère de la Reine Victoria.

En vain le cabinet des ministres essaie-t-il de détourner le roi d'engager le procès contre Caroline. En vain Canning, dégoûté, se retirera-t-il. George IV ne connaît que sa haine. Et le procès commence devant la Chambre des Lords à Westminster. Procès ignoble, abominable, monstrueux, où l'on invoque le témoignage de tous les valets et de toutes les femmes de chambre, où l'on pose des questions obscènes, qui empoisonne par sa publicité toute une population accoutumée au respect royal, et au cours duquel les manifestations en faveur de la reine ne cesseront de se multiplier. Procès sans issue : le bill est adopté en troisième lecture par la Chambre des Lords avec une majorité de neuf voix seulement : 108 contre 99. « Alors, lord Liverpool se leva, constata, la majorité étant si faible, qu'il était impossible de soumettre le bill à l'approbation de la Chambre des Communes et demanda le renvoi de

la discussion à six mois : c'était dire, en langage parlementaire, que l'affaire était enterrée.... La reine, en quittant Westminster, fut acclamée non seulement par la foule, mais par les soldats qui déposèrent leurs armes pour battre des mains. Trois nuits de suite, Londres fut illuminée : on brûla en effigie les témoins indignes... » C'était presque une clameur de Révolution; dans un pays moins formé à la liberté, la révolution eût été menaçante.

Mais la foule est inconstante et oublieuse. Les cérémonies grandioses du couronnement du Roi suffirent à la distraire. Et George IV obstiné fit devant la Reine fermer les grilles de Westminster. Elle ne put y pénétrer. Elle était chassée. Le protocole dont elle s'était toujours moqué triomphait d'elle, et peu de jours après elle en mourut. L'Empereur venait de succomber à Sainte-Hélène et Lord Byron les rapprocha dans cette apostrophe à l'Angleterre : « Albion, l'ignominie couvre ton front. Tu as méconnu les droits les plus sacrés en violant les saintes lois de l'hospitalité. Tu as repoussé le grand Homme qui croyait à ta générosité et tu l'as laissé enchaîné jusqu'à sa mort sur un rocher, au milieu des mers. Tu n'as pas repoussé ta reine, mais tu l'as laissée mourir accablée d'outrages, d'humiliations et de dégoûts. »

Peut-être n'appartenait-il pas à lord Byron de lancer un tel anathème sur sa patrie. La dynastie des Hanovre, après George IV, allait finir avec Guillaume IV. Elle avait été soutenue par de grands ministres. L'Angleterre allait connaître la grandeur victorienne.

Telles sont les ombres qui visitent la villa d'Este au bord du lac de Côme, pendant les tempêtes d'automne. Une tempête d'automne avait déposé sur le rivage, aux pieds de Caroline de Brunswick, le fâcheux Pergami. Voici que le vent se calme : quels dégâts dans le parc et les jardins, et quelle tâche pour les jardiniers que cette chute des feuilles mortes! Il y en a qui ont été emportées jusque sur les eaux et qui s'en vont à la dérive comme de petites barques abandonnées. Les malheureux platanes dorés ont été dépouillés, et je fais sous leur voûte et sur les terrasses une mélancolique promenade. Mais avec quelle rapidité ce pays enchanté se remet de la bourrasque! Il com-

mence déjà à lustrer ses plumes comme un oiseau prêt à s'envoler.

Demain je partirai pour le lac de Garde. Ce télégramme de Gabriele d'Annunzio m'est remis :

« *Je reçois votre dépêche avec beaucoup de retard. Je serai heureux de vous accueillir demain dimanche ou bien dans les jours suivants. Je n'ai pas oublié votre gracieuse amitié de mes lointaines années parisiennes.*

» *GABRIELE D'ANNUNZIO* »

GABRIELE D'ANNUNZIO

Je vais revoir Gabriele d'Annunzio. Que de fois, dans la guerre, je l'ai rapproché des deux autres grands écrivains de la virilité nationale, ses pairs, Barrès et Kipling! Je ne l'aborderai pas à nouveau sans une méditation préliminaire.

Un voyage dans la nouvelle Italie serait-il achevé dans sa réalisation sans une visite à son plus grand écrivain? Je me souviens de l'éclat jeté sur mes heures de jeunesse par ses premiers livres, l'*Intrus*, l'*Enfant de Volupté*, *le Triomphe de la mort*, *le Feu*. Son art éblouissant était si différent du nôtre! Nos romantiques eux-mêmes gardent une certaine mesure. Leurs outrances ont des limites. L'esprit et l'ironie les guettent. Ils ne peuvent se livrer tout à fait à leurs exagérations. Tandis que cet éclatant nouveau venu, d'un geste audacieux, étalait, pour les offrir, tous les trésors de la Renaissance, toutes les audaces du Verbe, tous les chatoiements, les clinquants, les somptuosités de ces étoffes ramenées jadis de Byzance par les galères de Venise. La richesse de son vocabulaire était incomparable, comme la virtuosité de son style, comme les phosphorescences de son imagination. C'était un feu d'artifice continuel, ou la montée d'un jet d'eau lumineux qui ne consentait plus à redescendre. La pure beauté classique est plus dépouillée. Elle garde sans doute ma préférence, mais comment oublier le tableau de Rome sous la neige dans l'*Enfant de volupté*, celui de la descente de l'automne sur Venise dans le *Feu*, la veillée funèbre de Paoli Tarsis auprès de la dépouille de Giulio Cambasio l'aviateur vaincu, et toutes ces

femmes trop belles qui se meuvent, souples comme des Botticelli, parées comme des Veronèse, expressives comme des Titien, la peau chaude et dorée comme des Palma le Vieux, les longues mains effilées comme des Raphaël, le sourire ambigu comme des Vinci!

J'avais rencontré d'Annunzio à Paris, il y a plus de vingt ans, en des circonstances exceptionnelles. D'impitoyables créanciers l'avaient contraint à vendre ses livres, ses tableaux, sa maison. Un Mussolini au pouvoir ne l'eût pas permis. Le poète les avait fuis avec dégoût et il était venu se réfugier en France, tantôt à Paris, avenue Kléber, parmi ses admirateurs, et tantôt à Arcachon, parmi les bois de pins et dans le voisinage de la mer. Cet exilé continuait de styliser la vie, d'en composer une œuvre d'art accordée avec ses livres.

— Voulez-vous, — m'avait dit une aimable femme éprise de musique et élève de Vierne, l'organiste aveugle, — assister à un spectacle unique?

— Je crois bien, et dites-moi vite lequel?

Elle mit un doigt sur la bouche pour me recommander le mystère et prononça :

— Eh bien, venez ce soir à six heures aux orgues de Notre-Dame.

A six heures — au mois de mai les jours démesurément s'allongent — j'entrai dans la vieille cathédrale amie. C'était l'heure que l'auteur du *Feu* a appelée l'heure du Titien. Triomphant sur le tard des nuages, le soleil pénétra dans la nef centrale à travers la grande rosace. Son or, au passage, s'atténua, revêtit cette teinte un peu vieillie et fanée qu'on voit aux anciens missels, mais ne consentit à cette diminution que pour mieux enluminer la verrière et achever ainsi une œuvre humaine. Cependant il ne réussit pas à conquérir l'immense vaisseau : l'ombre occupait déjà des parties entières du transept et de l'abside; elle errait sous les arceaux, inquiète de ce retour du jour après un après-midi brumeux; craintive, elle allait et venait, perdant et reprenant son domaine. Un instant, éperdue, elle s'enfuit. Mais elle reparut comme une armée, de tous les côtés à la fois.

Ce que le soleil n'avait pu réaliser, les orgues l'accomplirent. Elles remplirent toute la cathédrale. La puissance de Bach,

la fierté de César Franck y descendirent. L'art y prit la place de l'assemblée des fidèles et y pria. Les trois nefs cessèrent d'être vides. Insensibles au combat de la lumière et des ténèbres, elles paraissaient écouter. Et leurs pierres renvoyaient ces sonorités qui semblaient les élargir.

Tel était l'oratorio auquel j'avais été convoqué. Gabriele d'Annunzio avait imaginé de se faire ouvrir les orgues de Notre-Dame pour y entendre des fugues de Bach pendant que le soleil couchant traversait la grande rosace. Il avait combiné cet accord des voûtes, de la lumière et des sons.

Nous étions quelques privilégiés priés à cet exceptionnel concert. Gabriele d'Annunzio, pour mieux laisser au royal instrument l'espace que réclame son pouvoir, s'était éloigné sous les arceaux de la galerie. Sans doute cherchait-il la solitude pour donner tout son prix à ce spectacle, unique en effet et qu'il ne désirait point de partager. Mais son cortège de belles dames le suivit. Quand il se vit près d'être rejoint, il se retourna. Il redressa sa petite taille un peu voûtée, et son visage droit, aigu, allongé par une barbe courte et réservée au menton, son visage aux petits yeux bridés, au sourire félin et méphistophélique, aux lèvres minces et volontaires, me parut se crisper dans la désapprobation et l'énervement. Néanmoins, avec une grâce courtoise, la plus affable politesse et un charme caressant, il se contenta de dire :

— Avez-vous déjà entendu les orgues à cette heure-ci? Le soir, c'est l'heure des orgues.

En écoutant sa voix, un passage du *Feu* me revenait à la mémoire : « Sentez-vous l'automne, Perdita? — Oui, en moi.

— Vous ne l'avez pas vu hier lorsqu'il est descendu sur la ville?... »

Comme Louis II de Bavière exigeant pour lui seul une audition de *Tristan* ou de *Parsifal*, d'Annunzio mobilisait pour son plaisir la cathédrale, les orgues et le soleil couchant.

Cependant, quand je lui fus présenté, je tournai une phrase qui tant bien que mal exprimait mon admiration pour le romancier. Il m'écouta, puis il sourit pour m'arrêter :

— Oui, peut-être, mais je suis un bien plus grand poète....

Sa rectification était parfaitement exacte. L'auteur des *Laudi* et des *Nocturne* est un des plus grands poètes de tous

les temps. Poète aussi l'artiste qui savait assembler, grouper, orchestrer pour accompagner le chant de sa vie les formes de la nature et de l'art. Nous qui dégustons la louange en silence avec une fausse modestie, nous avons perdu ces audaces qui situent les meneurs du jeu.

Un incident de la vie littéraire me devait lier à lui davantage. Le comte Robert de Montesquiou avait publié un roman sous ce titre *La Petite Mademoiselle* qui, déjà, m'appartenait. Quand il s'en aperçut, comme il était trop tard, il m'adressa de son Palais rose au Vésinet une lettre parfaitement courtoise où il me disait : « Je vous écris avec *confusion* et avec *confiance*. Vous devinez pourquoi. Je vous écris à cause de la fâcheuse ignorance qui m'a fait intituler mon volume d'un titre que vous aviez déjà choisi. Ma confusion vient de là. Pour la confiance, elle vient de plus haut. La signature qui se joint à la mienne n'est-elle pas un tout-puissant talisman pour ceux que la Beauté régit? Je veux espérer que ce talisman obtiendra de vous, Monsieur, ce qu'un tel ami se plaît à souhaiter et désire vous demander pour moi. » Ce talisman, tout-puissant en effet, bien qu'inutile en la circonstance, était une lettre de Gabriele d'Annunzio. Comment aurais-je résisté à une demande ainsi formulée? J'eus l'occasion alors de revoir quelquefois l'auteur du *Feu*, puis il se réfugia dans sa solitude d'Arcachon, afin d'échapper au monde auquel on le croit mêlé quand il plane bien au-dessus.

La guerre éclata. On sait le rôle multiple qu'il y a joué. Ses discours de Gênes et de Rome où il versait au peuple italien des torrents de flamme, ont sans nul doute contribué à faire sortir l'Italie de la neutralité pour se ranger aux côtés des Alliés. Il devint alors le commandant d'Annunzio et choisit pour arme cette aviation qu'il avait déjà pratiquée et qu'il avait célébrée aussi dans *Forse che si forse che no*, le plus beau roman consacré aux ailes. Il survola Pola et Vienne, il bombarda de nuit les bouches de Cattaro, il fit devant Venise une chute qui aurait pu être fatale et qui, l'atteignant à la tête, le priva de l'usage d'un œil et, quelque temps douloureux et angoissant, le menaça de cécité. L'homme de la pleine lumière faillit être condamné aux ténèbres et se refusa la moindre plainte dans le danger de la patrie. N'a-t-il point pensé à sa

propre oraison funèbre quand il écrivit l'adieu au commandant Baracca, le Guynemer italien tué, comme le nôtre, dans les airs : « ... Il ne veut ni pleurs, ni regrets, le rapide tueur et destructeur qui fut parmi les fils les plus virils de l'Italie. Il ne veut pas être pieusement pleuré, mais vengé puissamment. Ainsi, dépouillé de son corps, à l'heure sainte où les destins s'allaient accomplir, il vola sur le front de toutes nos armées, il traversa la bataille entière, profond comme le frisson et splendide comme la foudre. »

Après l'armistice qui le laissa mécontent, ce fut le coup d'État de Fiume où il apparut à bord d'un avion habilement soustrait à un aérodrome militaire de la *Riviera ligure*, et qu'il occupa le 12 septembre 1919 avec ses arditi, à la suite des troubles qui avaient éclaté et des menaces d'occupation franco-anglaise. Un an plus tard, il proclamait, pour le jour anniversaire, l'indépendance de la Régence italienne du Carnaro et lui donnait une constitution. Le voilà donc chef de gouvernement, et de gouvernement insurgé contre toute l'Europe. Il vécut alors des heures extraordinaires. Tout reposait sur lui. Il avait créé un fanatisme dannunzien. Mon ami Marcel Boulenger qui l'alla voir à Fiume et qui a raconté ses visites dans un charmant petit ouvrage, *Chez Gabriele d'Annunzio*, le peint ainsi distribuant, avec sa parole, la force : « Il ne fait pas un seul geste. Sa main gantée à la taille, il est là, tout droit, face au public, et paraît arracher du sol sa voix extraordinairement nette, presque effrayante d'énergie. A moins que parfois un mouvement de colère ou d'enthousiasme ne le saisisse, il s'exprime avec une extrême lenteur, mot après mot, la période martelée et trempée comme l'acier suivant la période : autant dire éclair sur éclair, balle sur balle, image sur image, la poésie jaillissant ainsi qu'une cascade infatigable, et la foi, lave bouillante, torrent d'or en fusion, la foi irrésistible emportant tout! » La foi, car aucun scepticisme n'a desséché cet art souverain : foi en lui-même, certes, mais foi surtout dans les destinées dominatrices de l'Italie. Nous aurions besoin en France de pareils croyants. Barrès avait pareillement soumis son art à la résistance et à la durée du pays. Mesurons aujourd'hui à quel point il nous manque.

Veut-on un autre portrait de l'orateur? Je le cueille dans

le même précieux ouvrage : « Ainsi qu'au théâtre de la Fenice, ainsi que sur la place Dante et partout, il improvisa. Et l'orateur incomparable, de nouveau, s'est surpassé. Jamais la poésie ne coula plus irrésistible de ses lèvres, ni la foi ne s'en éleva plus chaude. Il remercia les Fiumains, leur dit qu'il se sentait non pas seulement leur compatriote, mais leur frère, qu'il avait vu et touché de ses mains, tout à l'heure, l'une des plus vénérables pierres de leur ville; il décrivit cette pierre, la fit vivre à sa voix, poursuivit le symbole, s'éleva... On entendit, coup sur coup, le chant du poète, l'appel du soldat, la catilinaire du citoyen, le jeu du linguiste étonnant, les belles sentences du fondateur d'État, les caresses de l'Italien parmi son peuple, la loi du prophète entouré de ses disciples — enfin Gabriele d'Annunzio parla, que dire de plus?... *Fu bello come un Dio*!... »

Ce fut une chance pour Marcel Boulenger de l'avoir surpris en action, exerçant son incroyable magnétisme, vivant son œuvre et chantant son propre poème.

Puis vinrent les jours noirs. Fiume ne pouvait pas demeurer une principauté dannunzienne. L'Italie elle-même allait-elle assiéger le poète? « J'ai toujours été, écrit-il alors à son ami, l'antagoniste de l'Italie souillée par les vieillards. Vous le savez. Mais jamais la lutte n'a atteint cette cruauté tragique. Me voilà seul avec de sublimes enfants qui ne demandent qu'à mourir sous mes yeux. » Il fallut bien que Fiume rentrât dans l'ordre. Du moins l'Italie y est-elle, en partie, demeurée!

Qu'allait devenir d'Annunzio déçu dans son rêve d'impérialisme? Il se retira sous sa tente. Il vit aujourd'hui au-dessus du lac de Garde dans son ermitage de Cargnacco, qui avait appartenu avant la guerre à un critique d'art allemand, Henri Thode, qui avait été séquestré, et que le poète a repris et complètement métamorphosé. Il en a fait une sorte de musée d'art et de souvenirs de guerre et il l'a débaptisé pour l'appeler « il Vittoriale ». Après lui, il le laissera à l'État italien. Le gouvernement de Mussolini l'a nommé prince de Monte-Nevoso et publie une édition nationale de ses œuvres en soixante-dix volumes dont il a fixé lui-même le caractère et le papier avec ce goût parfait et luxueux qui est dans sa manière. Mussolini lui-même est venu passer quelques jours chez lui. Les photo-

graphes ont pris l'image du Duce et du Poète à bord du même canot automobile sur le lac de Garde. Cependant le Poète se réserve.

Il se réserve, donc il compose. Sa *Contemplation de la mort* vient d'être traduite en français par cet André Doderet qui a pris sans déchéance la place du maître traducteur Hérelle. L'amant joyeux de la Vie y anime la Mort elle-même. Il y mêle dans ses commentaires le poète Jean Pascoli qu'il aimait et qu'il a perdu, et un vieillard admirable et saint qui était son voisin dans la forêt de pins au bord de la mer, près d'Arcachon : « Je n'avais jamais vu, écrit-il de ce dernier dans un émouvant chant funèbre orchestré comme une symphonie de Beethoven, la mort revêtue de cette divine pudeur, sinon sur certaines stèles funéraires dans Athènes, sinon sur certaines pierres sépulcrales de cette même terre de France, dans laquelle le statuaire semble prévenir le travail de l'Artisan éternel qui, au jour neuf, sculptera de nouveau tous les visages selon la beauté parfaite... Toute offense de la vie paraissait effacée. Non seulement l'âme, non seulement l'âme de sacrifice et de prière, mais la chair de douleur et de péché avait obtenu la rémission. Une chair misérable, vase de dissolution, peut donc devenir belle à ce point dans les premières heures de la mort?...» Et il évoque la fin paisible de Saint François d'Assise qui fut accompagnée dans le ciel du soir par un chœur miraculeux d'alouettes. Voici que le même concert spirituel se fait entendre autour du vieillard de la Lande : « Soudain, dans la Lande immense, une mélodie monta et se dispersa, une mélodie qui peut-être emplissait déjà toute l'ombre des arbres blessés, mais que je n'entendis qu'à cet instant. De dune en dune, de forêt en forêt, de maquis en maquis, la Lande se fit toute mélodieuse jusqu'à l'Océan. C'était un cantique d'ailes, un hymne de plumes et de pennes... c'était la symphonie vespérale de tout le printemps ailé... » Et c'est aussi toute la virtuosité dannunzienne mise au service de la beauté de la Mort dans la paix de Dieu.

Ainsi ai-je veillé avec *lui* dans la Villa d'Este au bord du lac de Côme avant ma visite.

IL VITTORIALE

C'était un dimanche et le jour anniversaire de la marche des colonnes sur Rome. Quand mon automobile traversa Milan, arrivant par cette voie spéciale qui, de Côme à Milan, est réservée aux voitures de course, la ville était occupée par les revues fascistes : jusqu'à des enfants, pareils à nos petits scouts, qui, en chemises noires, graves et militaires, s'alignaient. La pluie ne m'abandonna qu'à Decenzano, au bord du lac de Garde, où je déjeunai. Les nuages, alors, commencèrent de s'élever au-dessus de la terre et des eaux. Je me hâtai de m'élancer sur la route de Gardone Riviera, la petite ville d'eau au-dessus de laquelle se cache dans les arbres l'ermitage du Poète. Plus que les feuillages dorés, déjà clairsemés et si fragiles, je remarquai une allée de cyprès qui, dans le golfe de Salo, conduit à un cimetière au bord du lac. Ces longs arbres en fer de lance, ces tombes, ces lumières voilées du jour sur les eaux, tout cet ensemble me rappelait ces cimetières d'Orient si évocateurs aux abords de Constantinople ou de Damas.

Gardone est une station aimable dont le climat est souvent comparé pour sa douceur à celui de notre Côte d'Azur. Elle est indifférente à la fête et n'a pas daigné pavoiser. Mais il faut monter au-dessus, jusqu'à la hauteur de l'église dont le campanile semble se mesurer avec les vieux ifs voisins et sourire de leur effort en les dépassant. Elle domine le lac aux rives découpées et les Alpes du Trentin qui ont enfin consenti à se montrer.

Le Vittoriale est de l'autre côté du chemin. Un poste de carabiniers en garde l'accès. Il faut montrer patte blanche pour pénéter à l'intérieur du mur d'enceinte. Mon nom était inscrit, et les soldats me livrèrent passage. Je traversai tout d'abord une sorte de chantier de construction avec des arcades, des murs sortant de terre, mais au bout d'une avenue voici la villa avec sa porte Renaissance aux allégories michelangesques. Au fronton est inscrite une invitation latine au silence comme il est d'usage sur les portes des monastères. Une vieille servante m'introduit dans une antichambre qui est déjà un

musée. Au plafond l'hélice de l'avion du commandant de Pinedo qui traversa l'Océan est fixée et des rayons de soleil symboliques s'enlacent avec les palettes. Une voix m'accueille, des bras me serrent : le maître est entré je ne sais comment, et sa soudaine présence tient de la magie. Aucune porte ne s'est ouverte. Une draperie, peut-être, s'est soulevée. Je ne l'ai pas vu, ai-je calculé, depuis dix-huit ans. N'avait-on pas cherché d'avance à m'apitoyer sur sa santé, sur son âge, sur son désenchantement? Comme tout cela est faux! Mais c'est qu'il n'a pas vieilli le moins du monde! Il s'est enrichi de toute la patine des œuvres et des années fécondes, comme le métal se bronze au plein air et se durcit. Cependant il a beaucoup maigri, et l'œil droit, qui est à peu près perdu, livre un regard d'une impressionnante fixité. Mais l'allure est toujours aussi jeune, la voix toujours aussi caressante, le geste aussi prompt. Complètement rasé maintenant, il offre la calvitie la plus achevée. Le nez un peu tombant, les traits sans régularité, sans la belle effigie romaine qui lui fut refusée, qu'importe? La vie absorbe, conquiert, illumine tous les traits et répand sur le visiteur cette chaleur et ces effluves comparables à ceux qui émanent du radium. N'est-ce pas ce phénomène d'irradiation par quoi s'expliquent la puissance et le prestige de certains hommes qui fascinent, qui envoûtent, qui magnétisent, un don Juan d'ardentes victimes, un Napoléon des armées, et, plus près de nous, un médecin ses malades, un professeur ses élèves, un écrivain des âmes et des esprits à distance? Ce pouvoir, ce prestige de Gabriele d'Annunzio lui vient-il de ses yeux dorés, de la souplesse féline de ses mouvements, des inflexions chantantes de sa voix, de l'extraordinaire flot d'images et d'idées que roule sa parole toujours merveilleusement burinée, ciselée, stylisée au point qu'elle paraît, à nos cerveaux refroidis et trop calmes, artificielle, surchargée et presque emphatique?

Je lui rappelle notre première rencontre aux orgues de Notre-Dame de Paris. Il évoque alors ses belles années d'exil et surtout sa retraite ardente dans les Landes mélancoliques et salutaires où les pins blessés par la main des hommes pour que soit recueillie dans des vases leur résine qui coule comme du sang et des larmes prennent, de leurs blessures mêmes,

un accent plus émouvant et semblent souffrir d'une souffrance humaine. Et comme le nom de Maurice Barrès passe dans notre conversation, il se rappelle tout à coup sa rencontre avec lui à la fin du mois d'août 1914, à Paris. C'était avant la victoire de la Marne qui sauva la France de l'invasion, et pendant la douloureuse retraite qui suivit la défaite de Charleroi. — J'ai lu, me dit-il, sur le visage crispé de Barrès toute l'angoisse de la patrie. Cette expression qui dépassait infiniment toute inquiétude personnelle, où l'homme tout entier se perdait ou se révélait dans le sort du pays, est demeurée dans mes yeux, inoubliable...

Plus tard, au cours de la guerre, Barrès lui rendit visite à Venise, où il gisait à l'hôpital après sa chute d'avion. Comme on craignait pour ses yeux, il était étendu sur un lit dans une chambre obscure où fut introduit Barrès. Dans une pièce voisine, une amie lui jouait des sonates de Beethoven. C'est alors que Barrès s'engagea à lui dédier le roman, le poème qu'il devait appeler *La musique de perdition.* — Je suis, achève d'Annunzio, le seul, ou l'un des seuls à avoir connu la douceur barrésienne. Chez ceux de ma race, comme de la sienne, la douceur n'existe guère. Elle n'en a que plus de prix. Il est beau d'avoir vu dans la guerre et dans la vie deux hommes taillés pour être des rivaux se comprendre ainsi et s'aimer....

Sur ces paroles Gabriele d'Annunzio se lève pour me faire les honneurs de sa maison. — Vous connaissez déjà, me dit-il avec un sourire supérieur, mélange d'orgueil presque ingénu et d'ironie spirituelle, le prodigieux poète, le prestigieux romancier, le héros de la guerre, mais vous ignorez encore le tapissier qui les dépasse tous.... Je ne puis tout à fait lui donner raison comme à Notre-Dame. Qu'il me permette de garder pieusement mes préférences. Le tapissier est pourtant extraordinaire en effet. Il a réussi des aménagements, des combinaisons d'étoffes et d'éclairages, des tentures de murailles et des oppositions ou des accords d'objets d'art qui font songer à ces palais enchantés de Venise ou de Florence où s'accumulaient les trésors apportés de l'Orient, où rivalisaient les peintres, les sculpteurs, les orfèvres et tous les artistes décorateurs. Dans la bibliothèque sont rangés, avec l'ordre des siècles, les milliers de volumes qu'il léguera à l'Italie et dont les reliures de cuir

et d'or sont en harmonie avec la beauté des caractères et des papiers. D'Annunzio a toujours eu le goût des beaux livres. Un jour que le célèbre libraire du quai Malaquais, Champion, ayant découvert un ouvrage qu'il recherchait, lui en indiquait par correspondance le prix royal, il rédigea aussitôt ce télégramme : « Achetez. Je suis toujours prêt à me ruiner. » Le voici qui, de ses mains fines, manie tour à tour un Montaigne et un Rabelais. — J'adore, me dit-il, ce XVIe siècle français d'une substance si pleine de moelle, d'un vocabulaire si varié et si riche. Depuis lors, votre langue française s'est appauvrie. Il ne faut pas la laisser s'appauvrir. Des savants allemands qui sont bons pour la statistique ont dressé la liste des mots dont je me suis servi. Ils atteignent le chiffre de 40 000. Dante n'en utilisa que 17 000. Et votre monsieur France 4 000....

Nous pénétrons dans la salle de musique noir et or. Il m'y montre le piano de Liszt. — L'éloquence, lui dis-je, est aussi une musique... Et je lui rappelle ses discours de Gênes et de Rome. Mais il leur préfère ses harangues journalières de Fiume où il soutenait le courage de ses légionnaires, parce que la phrase y était, me dit-il, collée aux événements. Leur recueil, ajoute-t-il négligemment, exigerait plus de dix volumes.

Cependant je tombe en arrêt devant une statue d'un souple bronze mordoré qui représente une femme nue, effilée, svelte et vigoureuse ensemble, avec un arc dont ses mains tendent la corde pour tirer. En face d'elle, comme destinée à recevoir le trait, une autre femme paisible chevauche une antilope et doit être une merveilleuse œuvre d'art venue d'Extrême-Orient. Le Poète sourit : — Ah! oui, dit-il, j'aime de temps à autre à m'amuser. Diane, dont j'ai donné le modèle, vise la Sagesse venue d'Asie. Car il faut tuer la Sagesse....

Il m'ouvre la salle dite du Lion, parce que sur la muraille est suspendu le lion de marbre que lui offrit la ville de Gênes. C'est aussi la salle des dieux antiques, des dieux hindous. Et c'est aussi la salle des méditations. — Une angoisse métaphysique, reprend d'Annunzio, me hante depuis le début de la guerre, quand je me suis trouvé en présence de tant de charniers humains. Cette hécatombe, me suis-je demandé, est-elle simplement destinée à engraisser la terre, ou à augmenter dans

le monde le sens de la spiritualité? Cette spiritualité même, comment la cultiver en chacun de nous? Les sages de l'Inde y sont parvenus en s'accoutumant au jeûne. A leur exemple, je me suis abstenu. Je puis passer vingt heures à ma table de travail. Ces carabiniers qui par ferveur croient veiller la nuit sur mon repos ne voient pas ma lampe s'éteindre. Les Pères du désert, qui vivaient de trois dattes et d'une sauterelle pour un jour, avaient des visions prophétiques. L'esprit doit ainsi prendre le pas sur la chair. Ce qu'on a pris dans mon œuvre pour de la sensualité était la fleur de cette chair prête à se muer en pensée sous le feu des passions. On ne m'a pas toujours compris. Et cependant j'ai été traduit dans toutes les langues... Puis il ajoute en riant : — Sauf, toutefois, en italien....

Cette salle nouvelle, c'est la salle dédiée à la mort. Un catafalque y est dressé. Mais le corps du poète de l'Italie n'y reposera pas. Il le croit destiné à l'anéantissement soit dans une guerre future, soit dans la mer ou dans l'air. La mort, pour lui, ne peut être que violente. Il souhaiterait pourtant que son oreille, qui perçut l'harmonie et pesa les sons avec une perfection sans égale, fût épargnée et fût retrouvée intacte. Pour elle, il consentirait à la perte sanglante de tout le reste de son corps.

Quant à la vieillesse, il l'ignore.— Un des plus grands chagrins de ma vie, me confie-t-il, ce fut la lecture des souvenirs de cette Occitanienne qui rencontra Chateaubriand aux eaux de Cauterets. C'était une jeune fille. Ce ne pouvait être qu'une jeune fille pour se montrer aussi cruelle. Andromaque est plus humaine qu'Hermione. Vous rappelez-vous? Elle parle de Chateaubriand comme d'un beau vieillard couronné de cheveux blancs pareils à des lauriers. Or Chateaubriand avait alors soixante ans. C'était précisément mon âge au moment de cette lecture. Aussitôt j'adressai un faire-part à toutes mes amies : « Aujourd'hui, à dix heures et demie, je suis devenu un vieillard. »

— Elles ne vous ont pas cru, — lui dis-je.

Il sourit de ses yeux dorés. Et il y a en lui une telle jeunesse en effet que les années n'y pourront rien. La mort elle-même devra recourir aux moyens brutaux. Comment Barrès ne lui a-t-il pas résisté? Il s'en étonne, il s'en irrite. Tant de domi-

nation était encore en lui, et tant de puissance créatrice! — Peut-être, explique-t-il, a-t-il eu quelques instants d'inadvertance...

N'est-ce pas la paraphrase du mot de Goethe : nous ne mourons que par l'infirmité de notre volonté? Mais Barrès n'a pas eu de défaillance. Nous ne sommes pas les maîtres du destin, et pas même ce magnifique exemplaire humain que j'ai, là, devant moi et dont le mécanisme semble assuré de sa résistance au temps!

Nous rentrons dans la bibliothèque et il disparaît pour me signer des photographies et des livres avec sa générosité, avec sa somptuosité familières. Cette *Contemplation de la Mort* est pour Paul Bourget « *qui vit dans les profondeurs*; » cette autre pour Philippe Barrès, « *au fils de mon grand Maurice bien-aimé et au jeune frère d'armes.* » Il m'offre à moi-même les deux volumes de *La Favilla del Maglio* qui n'ont pas encore été traduits en français : le premier, IL VENTURIERO SENZA VENTURA *e altri studii del vivere inimitabile* porte cette trop flatteuse dédicace : « *son émule en travail acharné* » et le second, IL COMPAGNO DALLI OCCHI SENZA CIEGLI *e altri studii del vivere inimitabile* ajoute : « *ces mémoires d'un adolescent qui n'est pas encore éteint, hélas!* » Les deux sont dédiés à Éleonora Duse, le premier avec ce commentaire :

A ELEONORA DUSE

Figlia ultimogenita di San Marco
Apparizione melodiosa
Del patimento creatore
E della sovrana bonta

et le second avec celui-ci :

A ELEONORA DUSE

Che del suo genio e del suo amore
In tutta la sua vita di esilii
Fege a se stessa alterne
Una luce di lampada
Una luce di rogo

Le fantôme d'Eleonora Duse habite-t-il donc le Vittoriale?

Cependant Gabriele d'Annunzio a fait apporter deux cocktails fabriqués selon sa formule. — J'ai retrouvé, m'assure-t-il, la recette du breuvage donné par Hermès à Ulysse pour le préserver des enchantements de Circé.... Elle est, je dois le dire, excellente, vivifiante, salubre, tonique et distributrice de joie. J'objecte qu'il est peut-être une recette plus sûre encore pour la préservation d'Ulysse.

— Laquelle? — me réclame-t-il, mécontent.

— L'âge.

— L'âge n'existe pas.

Puisse-t-il avoir raison!

Flairant un connaisseur, il me remplit les mains de petits flacons aux verreries charmantes et qui contiennent des liqueurs dont il a fixé lui-même la composition. Ce sont des pierres précieuses en bouteille. Le vert de l'émeraude et les feux des rubis et des topazes se sont liquéfiés. — Je les ai offertes, me dit-il, à M. Poincaré pour aider la France à acquitter sa dette à l'Amérique. M. Poincaré est venu deux fois en Italie me décorer. Je lui devais bien cet appui....

Comme je lui demande son plus grand souvenir de guerre et lui rappelle son vol audacieux au-dessus de Vienne, il me répond :

— Non, le raid sur Vienne n'était qu'un exploit chevaleresque. C'est peut-être la nuit où je partis pour bombarder les bouches de Cattaro sur un avion terrestre au-dessus de la mer. J'ai vécu cette nuit-là dans l'exaltation de la mort acceptée pour la patrie. Ce sont des heures lumineuses. Mais vous, parlez-moi de Guynemer. A distance, je me suis attaché à lui.

Quand je sors de cette villa pareille à un conte des Mille et une Nuits, laissant le magicien à l'œil pétillant de jeunesse, de malice, d'intelligence et d'ardeur, je suis comme ébloui. Pour comble, je découvre un cuirassé dans son jardin. L'Italie lui a fait cette surprise : démonter pièce par pièce le croiseur qui l'a porté dans la guerre et le remonter sur le sommet de la colline. Il est là, avec son acier luisant, frotté, astiqué, ses vergues, sa dunette, comme échoué dans la terre, parmi les cyprès. Évidemment, de telles aventures ne se peuvent passer qu'en Italie.

Voici qu'un immense arc-en-ciel, pareil à un arc de triomphe aux sept couleurs, se dresse au-dessus de Gardone pour s'achever dans le lac de Garde. Le soleil apparaît sous l'arche. Les Dolomites prennent une teinte rouge comme les montagnes de l'Estérel sur la Côte d'Azur, ou, mieux, comme le Liban au soir couchant. Il me semble qu'après les réalisateurs, la race royale d'Italie et Mussolini, je viens de vivre au cœur de la Renaissance, en compagnie d'un Benvenuto Cellini ou d'un Tintoret, en compagnie des grands Florentins ou des grands Vénitiens.

Ainsi, par un détour, ai-je été ramené, sous la conduite du plus prodigieux poète de ce temps, de l'Italie nouvelle à l'Italie de la Beauté et de l'Art. Ou plutôt ai-je ainsi compris qu'il n'y a qu'une seule Italie, toujours vivante, la Claire Italie...

HENRY BORDEAUX,
de l'Académie française.

L'ÉCOLE DES FEMMES[1]

DEUXIÈME PARTIE

VINGT ANS APRÈS

Arcachon, 2 juillet 1914.

J'ai pris avec moi ce cahier comme on emporte un ouvrage de broderie, pour occuper le désœuvrement d'une cure. Mais, si je recommence à y écrire, ce n'est hélas plus pour Robert. Il croit désormais connaître tout ce que je peux sentir ou penser. J'écrirai afin de m'aider à mettre un peu d'ordre dans ma pensée, afin de tâcher d'y voir clair en moi-même, considérant, comme l'Émilie de Corneille

Et ce que je hasarde et ce que je poursuis.

Quand j'étais jeune, je ne savais voir dans ces vers que de la redondance; ils me paraissaient ridicules, comme souvent ce que l'on ne comprend pas bien; comme ils paraissent ridicules et redondants aujourd'hui à mon fils et à ma fille, à qui je les ai fait apprendre. Sans doute faut-il avoir un peu vécu pour comprendre que tout ce que l'on *poursuit* dans la vie, l'on ne peut espérer l'atteindre qu'en *hasardant* précisément ce qui parfois vous tient à cœur. Ce que je poursuis aujourd'hui, c'est ma délivrance; ce que je hasarde, c'est l'estime du monde et celle de mes deux enfants. L'estime du monde, je m'efforce de me persuader que je n'y tiens guère. L'estime de mes enfants me tient à cœur plus

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars.

que tout; en écrivant ceci, je le sens mieux que jamais. Au point que j'en viens à me demander si ce n'est pas surtout pour eux que j'écris ces lignes. Je voudrais que, plus tard, s'il leur arrive de les lire, ils y trouvent une justification, ou du moins une explication, de ma conduite, que sans doute on leur apprendra à juger d'un œil sévère, à condamner.

Oui, je sais, et je me répète sans cesse, qu'en quittant Robert je vais me donner en apparence tous les torts. Sans connaître rien aux lois, je puis craindre que mon refus de continuer à vivre sous le même toit que lui n'entraîne la déchéance de mes droits maternels. L'avocat que je veux consulter dès mon retour à Paris m'indiquera les moyens d'éviter cela, qui me serait intolérable. Je ne puis consentir à ne plus avoir mes enfants. Mais je ne puis davantage consentir à vivre plus longtemps avec Robert. Le seul moyen pour moi de ne pas en venir à le haïr c'est de ne plus le voir. Oh! de ne plus l'entendre surtout... En écrivant ceci je sens bien que je le déteste déjà; et, si odieuses que me paraissent à moi-même ces paroles, il me semble que c'est par besoin de les écrire que j'ai rouvert ce cahier. Car ceci je ne puis le dire à personne. Je me souviens du temps où Yvonne n'osait point me parler, par crainte d'assombrir mon bonheur. A présent c'est à moi de me taire. Au reste, me comprendrait-elle?... Son mari plutôt, lui qui d'abord m'avait paru si égoïste, si vulgaire, et que je sais à présent plein de cœur. J'ai parfois surpris, chez cet homme vraiment supérieur, un indéfinissable ton de mépris en face de Robert; comme, par exemple, lorsque Robert, rapportant un dialogue où naturellement il se donnait le beau rôle, après avoir cité complaisamment ses propres paroles, a ajouté :

— C'est ce que j'ai cru devoir lui dire.

— Et lui, qu'a-t-il cru devoir te répondre? — a demandé le docteur Marchant.

Robert, un instant, a paru quelque peu désarçonné. Il sent que Marchant le juge, et cela lui est très désagréable. Je crois que c'est par égard pour moi que Marchant retient sa moquerie, car je l'ai vu parfois prodigieusement mordant à l'égard de certaines suffisances qu'il ne pouvait se retenir

de dégonfler. Il n'est certainement pas dupe des phrases sonores de Robert. Il m'est même arrivé de penser que, sans son affection pour moi, il aurait depuis longtemps cessé de le fréquenter. Et ce soir-là j'ai été comme soulagée de comprendre que je n'étais pas seule à être exaspérée par cette habitude qu'a prise Robert de toujours dire ce qu'il a « cru devoir faire », tout ce que, simplement, il a fait parce qu'il en avait envie, ou bien, plus souvent encore, parce qu'il lui paraissait opportun d'agir ainsi. Ces derniers temps, il perfectionne; il dit : « J'ai cru de mon devoir de... » comme s'il n'agissait plus que mû par de hautes considérations morales. Il a une façon de parler du devoir, qui me ferait prendre tout « devoir » en horreur; de se servir de la religion, qui rendrait toute religion suspecte, et de jouer des beaux sentiments, à vous en dégoûter à jamais.

3 juillet.

J'ai dû m'interrompre pour mener Gustave au docteur. Dieu soit loué! Je suis sortie de la consultation très rassurée. Marchant nous avait alarmés, de sorte qu'heureusement nous avons pris le mal à temps. Le docteur d'ici, qui suit Gustave de très près, affirme même que, bientôt, nous n'aurons à craindre aucune rechute. Il estime que, sitôt après les vacances, Gustave pourra rentrer au lycée, de sorte que cette alerte ne causera pas de retard dans ses études.

Je reste peu satisfaite de ce que j'écrivais hier. J'ai laissé courir ma plume, il me semble, par un besoin de récrimination qui peut paraître bien vain tant que je ne me serai pas mieux expliquée. Chacun de nous a des défauts, et je sais que l'harmonie ne peut être maintenue dans un ménage sans indulgence et sans menues concessions mutuelles. D'où vient que les défauts de Robert me sont devenus à ce point insupportables? Est-ce donc parce que cela même qui m'exaspère aujourd'hui était ce à quoi précisément je me laissais prendre? qui me charmait, me paraissait le plus louable?... Oh! je suis bien forcée de le reconnaître : ce n'est pas lui qui a changé; c'est moi. C'est le jugement que je porte. De sorte que même mes souvenirs les plus heureux s'y abîment. Ah! de quel ciel je suis tombée! Pour m'expliquer ce changement, j'ai relu

ce que j'écrivais dans ce même cahier, il y a vingt ans. Que j'ai de mal à me reconnaître dans la candide, confiante et un peu niaise enfant que j'étais! Les phrases de Robert que je citais, qui m'emplissaient de joie et d'amoureux orgueil, je les entends encore, mais les interprète différemment. Cette défiance dont je souffre aujourd'hui, je cherche à m'en retracer l'histoire. Je crois bien qu'elle a commencé de naître certain jour, peu après notre mariage, où j'entendis Robert, lorsque mon père s'extasiait sur le système de classement de ses fiches, et lui demandait : — Et c'est vous qui avez trouvé cela? — répondre, et de quel ton indéfinissable, à la fois supérieur et modeste, profond et dégagé :

— Oui... en cherchant, j'ai trouvé.

Oh! ce n'était là presque rien, et à ce moment je n'y ai pas attaché d'importance. Mais, comme je venais d'apprendre, en allant régler une facture chez un papetier de la rue du Bac, que ce classeur perfectionné sortait de son magasin, j'ai trouvé peut-être inutile cet air inspiré, presque douloureux, cet air d'inventeur, que Robert prenait, qu'il « croyait devoir prendre », pour proférer ces mots : « J'ai trouvé. » — Oui, oui; c'est entendu, mon ami : tu as trouvé ce classeur rue du Bac; pourquoi dire : « En cherchant? » Ou alors, il faudrait ajouter : « En cherchant les enveloppes que j'avais commandées... » Il me parut, dans un éclair, qu'un savant, après une vraie découverte, ne s'aviserait jamais de dire : « En cherchant, j'ai trouvé, » car alors il irait de soi; et que ces mots, dans la bouche de Robert, ne servaient qu'à dissimuler qu'il n'avait rien inventé lui-même. Mon cher papa n'y a vu que du feu, et moi-même, tout ce que j'en écris aujourd'hui ne m'est apparu nettement que plus tard. J'ai simplement senti, instinctivement, qu'il y avait là quelque chose d'indéfinissable, qui sonnait faux. Du reste Robert ne disait pas ces mots dans l'intention de tromper papa. Cette petite phrase lui avait échappé, tout inconsciemment; mais c'est bien pour cela qu'elle était si révélatrice. Ce n'était point papa qu'il dupait, c'était lui-même.

Car Robert n'est pas un hypocrite. Les sentiments qu'il exprime, il s'imagine réellement les avoir. Et même je crois qu'en fin de compte il les éprouve, et qu'ils répondent à son

appel, les plus beaux, les plus généreux, les plus nobles, toujours exactement ceux qu'il convient d'avoir, ceux qu'il est avantageux d'avoir.

Je doute que beaucoup de gens s'y puissent laisser prendre; mais ils font tout comme. Une sorte de convention s'établit, et l'on n'est peut-être pas tant dupe que l'on ne fait semblant de l'être, pour plus de commodité. Papa qui d'abord semblait y voir clair alors que j'étais le plus éblouie, et dont l'opinion sur Robert m'attristait tant durant mes fiançailles, papa semble complètement retourné. Dans chacune de mes discussions avec Robert, c'est toujours à moi qu'il donne tort. Il est si bon et si faible; Robert si habile... Quant à maman... Certains jours je me sens affreusement seule; je ne puis dire ce que je pense qu'à ce carnet, et me prends à l'aimer comme un ami discret, docile, à qui pouvoir enfin confier ma plus secrète et plus douloureuse pensée.

Robert croit me connaître à fond; il ne soupçonne pas que je puisse avoir, en dehors de lui, de vie propre. Il ne me considère plus que comme une dépendance de lui. Je fais partie de son confort. Je suis sa femme.

5 juillet.

Devant tout nouveau venu, je sens, je sais, que son premier souci est de chercher par où le tenir, par où le prendre. Même dans ses actes les plus généreux en apparence et par où il se montre le plus obligeant envers autrui, je sens l'arrière-pensée de faire d'autrui son obligé. Et avec quelle naïveté il agit, quel naturel!... Les premiers temps, alors qu'il n'avait pas appris à se défier de moi, il lui échappait de ces phrases révélatrices : « Je suis bien mal récompensé de ma sympathie; » comme si la sympathie devait attendre d'autrui sa récompense! et je frémissais lorsque je l'entendais dire : « ... Un tel... après ce que j'ai fait pour lui, il n'a rien à me refuser. »

C'est toute la raison d'être de cette revue, que Robert a dirigée durant quatre ans et dont il n'a cessé de s'occuper que l'an dernier, après que son ruban rouge se fut changé en rosette. Sous des dehors d'impartialité, ce n'était qu'une sorte d'agence d'entre-aide, de complaisances réciproques. Chaque article

de louange était considéré par Robert comme une lettre de crédit. Le plus fort, c'est son art, en se servant des gens, de paraître leur rendre service. Qu'eussent été les quelques articles qu'il a donnés à cette revue, sans ce jeune secrétaire qui les a mis sur pied, qui les a récrits, repensés... Mais quand il parle de ce charmant garçon, si remarquablement doué, si discret et de manières si exquises, il lui arrive de s'écrier : « Ah! qu'est-ce qu'il serait sans moi, celui-là! »

A entendre Robert, cette revue n'avait pour but que d'aider les artistes méconnus, que de se dévouer à les faire connaître, à « les imposer au public », comme il disait; mais, du même coup, elle l'aidait à se pousser lui-même. Oui, sans doute, Robert a beaucoup fait pour mettre en valeur l'extraordinaire talent de Bourgweilsdorf, à la fois si fier et d'une si exquise modestie, ou du moins si sincèrement dédaigneux de la faveur du grand public; mais l'extraordinaire plus-value que ses tableaux ont due à la campagne savamment organisée par la revue après la mort de Bourgweilsdorf a permis à Robert de vendre deux toiles de ce qu'il appelle sa « galerie » beaucoup plus cher qu'il n'avait payé toutes les autres. Sorties des armoires où elles étaient restées enfermées si longtemps, elles paradent aujourd'hui sur les panneaux et permettent à Robert de dire sentencieusement à son fils : « Il est bien rare que Dieu ne nous récompense pas, en fin de compte. »

Ah! que j'aimerais le voir, ne fût-ce qu'une fois, défendre une cause où vraiment il aurait à se compromettre, éprouver des sentiments dont il ne pourrait tirer avantage, avoir des convictions qui ne lui rapporteraient rien...

Quand il a invité papa et nos cousins de Berre, et même ce brave Bourgweilsdorf encore si peu fortuné, à mettre de l'argent dans cette affaire d'imprimerie, qui du reste a échoué si piteusement, il semblait que ce fût une grande faveur : les actions étaient très demandées; il ne pouvait disposer que d'un certain nombre dont, par une faveur particulière, il consentait à faire profiter des amis... Tout cela était si habilement présenté que j'en venais moi-même à penser : — Comme Robert est gentil!... Car je ne comprenais pas alors que tous ces titres qu'il faisait prendre lui assuraient la majorité et gonflaient démesurément son importance.

Et après la déconfiture, quelles belles phrases il trouvait, pour s'excuser à ses propres yeux des grosses pertes que leur avait fait subir son imprudence :

— Ces pauvres chers amis... Ils sont bien mal récompensés de la confiance qu'ils ont mise en moi. Ah! je suis bien puni d'avoir voulu aider les autres. C'est à vous dégoûter de chercher à rendre service, etc.

Quand il eût été si simple de rembourser tout bêtement, à Bourgweilsdorf tout au moins, l'argent qu'il n'avait risqué dans cette affaire que sur l'insistance et sur les garanties de Robert, qui, lui, a trouvé moyen de s'en tirer à très bon compte, ayant « liquidé sa situation » au bon moment, comme il me l'a avoué plus tard; et quand il m'a vu prête à m'indigner qu'il n'eût pas d'abord songé à protéger l'argent de ses amis, il m'a confusément expliqué qu'il ne pouvait vendre leurs actions sans une procuration qu'il n'avait pas eu le temps de leur demander et qu'au surplus la vente brusque d'un trop grand nombre de titres risquait de donner l'alarme et de faire aussitôt baisser les prix. Je crois que je ne l'ai jamais si bien méprisé que ce jour-là; mais je me suis bien gardé de le lui laisser voir, et il ne pouvait s'en rendre compte, tant ce qu'il me racontait lui paraissait naturel, de sorte qu'il ne doutait point que, dans les mêmes circonstances, je n'eusse agi tout comme lui.

6 juillet.

Que Gustave ressemble à son père, je crois que c'est Marchant qui me l'a fait comprendre d'abord. Toutes les illusions que j'ai si longtemps nourries pour Robert, j'ai continué de les avoir pour Gustave jusqu'à ces mois derniers, tant il est difficile de juger vraiment un être qu'on aime. Et tandis que je me déprenais de Robert et me croyais devenue très perspicace, reportant mes regards et mes espérances vers Gustave je pensais d'abord : lui, du moins... C'est aussi que les défauts de Robert ne reparaissent chez Gustave que comme remaniés, pour ainsi dire, et se manifestent différemment. Mais je les reconnais à présent. Sous des aspects nouveaux ce sont les mêmes, je ne puis plus m'y tromper... Et même, certains traits du caractère de Robert, c'est son fils, à présent,

qui me les explique. Je n'aime pas le voir négliger, dans son programme, toutes les matières sur lesquelles il ne craint pas qu'on l'interroge. Il n'apprend rien par simple désir de s'instruire, et savoir lui importe moins que de donner à croire qu'il sait. J'ai eu beaucoup de mal à lui faire perdre cette habitude, qu'il avait déjà tout petit, de demander à propos de tout : « A quoi ça sert? » — où, d'abord, je ne savais voir qu'une curiosité charmante. A présent il ne le dit plus; mais je préférerais encore qu'il le dise, car il le pense tout de même par devers lui et fait fi de tout ce qui ne *sert* pas.

Et dire que d'abord je le félicitais sur le choix de ses camarades! Quelle naïveté de ma part! Gustave ne consent à se lier qu'avec les meilleurs, disais-je à Yvonne; et cela faisait sourire Marchant. L'an dernier, dans cette petite fête enfantine que j'ai donnée à la demande de Gustave et sur les conseils de Robert, nous avions un fils de ministre, un neveu de sénateur, un jeune comte, enfin pas un enfant qui n'eût des parents extraordinairement fortunés, puissants ou célèbres, Robert lui-même n'aurait pas mieux choisi. Gustave a bien encore un autre ami. C'est un boursier. Ses parents sont dans l'enseignement; ils sont pauvres. Gustave m'a fait comprendre qu'il n'était pas séant de l'inviter avec les autres. J'ai d'abord voulu voir là de la délicatesse de sa part. Je crois aujourd'hui que Gustave craignait tout simplement que cet ami ne lui fît honte. Il le voit volontiers; mais c'est pour l'éblouir, le dominer. Quant à moi, je le préfère à tous les autres; c'est le seul qui me paraisse avoir une vraie valeur personnelle. Ce garçon plein de cœur adore Gustave et, quand je le vois tomber en admiration devant ce que dit ou fait son ami, il me prend des envies de l'avertir, de lui dire :

— Mon pauvre petit, ne t'y trompe pas; c'est ta dévotion qu'aime mon fils; ce n'est pas toi.

— Mais maman, ça lui fait tant de plaisir de me rendre service! — riposte Gustave, lorsque je lui reproche de recourir au dévouement de son ami pour quelque besogne qu'il aurait fort bien pu faire lui-même. — Ça l'amuse et moi ça m'ennuie.

De sorte que c'est l'autre qui lui dit : Merci.

9 juillet.

L'amusement que je trouve à couvrir les pages blanches de ce cahier me paraît bien vain, mais il est indéniable. Pourtant je laisse moins qu'autrefois courir ma plume; je n'ai pas précisément le souci de bien écrire; mais, réfléchissant davantage, il me semble que j'écris mieux. Rien ne m'a plus instruite que de chercher à instruire Gustave et Geneviève. Pour leur faire mieux comprendre les auteurs de leur programme, j'ai d'abord cherché à les mieux comprendre moi-même, ce qui est cause que mes goûts ont beaucoup changé et que bien des livres modernes où naguère je prenais intérêt, aujourd'hui me paraissent insipides et vides, tandis que d'autres s'animent et s'éclairent, que je ne lisais d'abord que par devoir et où je ne trouvais que de l'ennui. Je sais à présent découvrir dans les grands auteurs du passé, à travers ce qui ne me paraissait que pompe froide et beau langage, beaucoup de confidence, au point que de certains d'entre eux j'ai fait des conseillers secrets, des amis, et souvent c'est près d'eux que j'ai cherché refuge, que j'ai trouvé le réconfort et la consolation dont j'ai parfois si grand besoin, car je me sens terriblement seule.

11 juillet.

Le vieil abbé Bredel, qu'un deuil de famille appelait à Bordeaux, est venu passer avec moi la fin du jour d'hier. Il me connaît si bien; naguère je m'entendais si bien avec lui... Je me suis confiée à lui, ce que je n'avais plus fait depuis longtemps, car depuis longtemps j'ai beaucoup négligé mes devoirs religieux. Les pratiques que Robert étale ont comme désaffecté mon cœur; les manifestations de sa piété m'ont fait douter de l'authenticité de la mienne. Ses génuflexions ostentatoires arrêtent la prière en mon cœur... Mais hier, par faiblesse, par angoisse de solitude et par besoin de sympathie, je n'ai pu me tenir de parler à l'abbé, qui veut que je le considère plus encore comme un ami que comme un prêtre. Hélas! Je suis sortie de cet entretien diminuée, désorientée, découragée, sans plus de confiance en moi qu'en Robert.

L'abbé a commencé par me dire que ce n'est pas toujours « de l'abondance du cœur que sortent les paroles », et de même que souvent, dans la prière, le geste précédait l'élan sincère,

je devais accepter que, chez Robert, l'expression d'un sentiment ne fût pas aussitôt accompagnée du sentiment réel, mais espérer que le sentiment, un peu plus tard, finirait par la rejoindre. L'important, selon l'abbé, n'est pas tant de dire ce que l'on pense (car l'on pense souvent fort mal) que ce que l'on devrait penser; car tout naturellement, et presque malgré soi, on en vient à penser ce que l'on a dit. Bref, il a pris violemment la défense de Robert, m'a dénié tout droit de mettre en doute sa sincérité, et n'a consenti à voir dans ma plainte, et dans ce qu'il appelait mes « revendications », qu'une manifestation de l'orgueil le plus déplorable, orgueil que ma négligence à accomplir mes devoirs religieux avait laissé croître et se développer en moi. Et bientôt, tant est grand l'empire que l'abbé a su prendre sur moi, j'ai cessé de voir nettement ce dont je me plaignais, de comprendre ce que je reprochais à Robert; je n'étais plus qu'une enfant qui regimbe et qui récrimine. Et comme, en sanglotant, je protestais que, là où il voulait voir de la révolte, il n'y avait qu'un grand besoin de servir et de me dévouer, mais de me dévouer à quelque chose de réel, et que, chez Robert, à l'abri de spécieux dehors, ne se cachait rien qu'un grand vide :

— Eh bien, — m'a-t-il dit gravement, et d'une voix brusquement attendrie, — dans ce cas, mon enfant, votre devoir est de l'aider à cacher ce vide... aux regards de tous, — a-t-il ajouté plus gravement encore, — et particulièrement de vos enfants. Il importe qu'ils puissent continuer à respecter, à honorer leur père. C'est à vous d'y aider en couvrant, cachant et palliant ses insuffisances. Oui, c'est là votre devoir d'épouse chrétienne et de mère; un devoir auquel vous ne pouvez chercher à vous dérober sans impiété.

A demi prosternée devant lui, je cachais dans mes mains mes sanglots, ma confusion, ma rougeur. Quand j'ai relevé le front, j'ai vu des larmes dans ses yeux et senti dans son cœur une pitié sincère et profonde qui m'a soudain plus émue que n'avaient fait d'abord ses paroles. Je n'ai rien dit, rien pu trouver à dire; mais il a bien compris que je me soumettais.

Peu s'en faut que je ne déchire aujourd'hui tout ce que j'écrivais ces jours derniers; mais non, je veux pouvoir le relire, quand ce ne serait que pour en prendre honte...

12 juillet.

Ainsi donc, tout ce qui me reste à faire, c'est de me mettre au service d'un être pour qui je n'ai plus d'amour, plus d'estime; d'un être qui ne me saura aucun gré d'un sacrifice qu'il est incapable de comprendre et dont il ne s'apercevra même pas; d'un être dont j'ai reconnu trop tard la médiocrité; d'un pantin dont je suis la femme. C'est là mon lot, ma raison d'être, mon but; et je n'ai plus d'autre horizon sur terre.

En vain l'abbé fait-il valoir la beauté du renoncement. « Aux yeux de Dieu, » dit-il. Et tout aussitôt, dans ma détresse, j'ai pris conscience de ceci : c'est que j'ai cessé de croire à Dieu en même temps que j'ai cessé de croire en Robert. La seule idée de le retrouver par delà le tombeau, en triste récompense à ma fidélité, me fait horreur... au point que mon âme se refuse à la vie éternelle. Et si je ne suis pas plus effrayée de la survie, c'est que je n'y crois pas, que je n'y crois plus, je le sens. J'écrivais hier le mot « soumission »; mais ce n'est pas vrai; je ne sens en moi que désespoir, que révolte, qu'indignation. « Orgueil, » dit l'abbé... Eh bien, oui; je crois que je vaux mieux que Robert; et c'est précisément quand je me serai le plus humiliée devant Robert que je prendrai le mieux conscience de ce que je vaux et me sentirai le plus orgueilleuse. L'abbé, qui me met en garde contre le péché d'orgueil, ne comprend-il pas qu'il m'y précipite au contraire et que l'unique ressort auquel il puisse faire appel pour obtenir de moi l'humilité, c'est l'orgueil?

Orgueil. Humilité... Je me répète ces mots sans plus les comprendre et comme si cette conversation avec l'abbé venait de les vider de tout sens. Et la pensée que je repousse en vain, qui depuis hier me torture, qui discrédite en mon esprit aussi bien l'abbé que tout ce dont il tâchait de me convaincre : c'est que, au fond, l'Église et lui ne se soucient que des dehors. L'abbé s'accommode bien plus volontiers d'un simulacre qui le sert que de ma sincérité qui le gêne et le désoblige. Robert a su se l'acquérir, comme il sait empaumer (ah! le mot affreux!) tout le monde. A lui la louange, à moi la réprobation. Peu importe qu'il y ait quelque chose ou non sous le geste. Le geste suffit à l'abbé. Le geste leur suffit à tous; et c'est moi qui suis vaine de ne point con-

sentir à m'en contenter. Ce que je cherche par delà n'a aucune importance, aucune existence, aucune réalité.

Allons! Puisqu'il paraît qu'il faut se satisfaire de l'apparence, je prendrai donc celle de l'humilité, sans aucun sentiment d'humilité réelle en mon cœur.

Mais ce soir, dans ma détresse, je voudrais croire à Dieu pour lui demander si c'est bien là vraiment ce qu'il désire.

13 juillet.

Une consternante dépêche de mon père me rappelle brusquement à Paris. Robert vient d'être victime d'un accident d'auto; « *sans gravité* », dit la dépêche, qui pourtant me demande de revenir. Si l'état de Robert était très grave, mon père rappellerait également Gustave. C'est ce que je me dis pour me rassurer...

J'ai des remords affreux de ce que j'écrivais ici ces jours derniers. Heureusement Gustave va assez bien pour que je puisse sans crainte le laisser seul quelques jours. Le patron de la pension me promet de veiller sur lui, et le docteur, qui précisément était là lorsque j'ai reçu la dépêche, s'engage à m'envoyer un bulletin de santé quotidien. Je rentre donc par le premier train.

Paris, le 14 juillet.

Dieu merci, Robert est vivant. Le docteur Marchant et le chirurgien m'affirment qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Mais comment ne pas voir dans cet accident un avertissement du Ciel, ainsi que me l'a dit aussitôt l'abbé Bredel que j'ai retrouvé au chevet du lit de Robert. La roue de l'auto qui l'a culbuté et qui aurait pu l'écraser, n'a, par miracle, passé que sur le bras gauche, en travers, occasionnant une double fracture de l'humérus très facile à réduire, affirme Marchant.

Ce qui m'a le plus effrayée lorsque j'ai revu Robert, c'est un bandeau qui lui cachait une partie du visage. Mais il n'a là que des ecchymoses insignifiantes, dit Marchant. Robert pourtant ressent d'assez violentes douleurs de tête, qu'il supporte avec un courage et une résignation vraiment admirables. Après tout ce que j'ai déjà écrit ici, je dois

ajouter que je me tourmentais de ce qu'il allait me dire; ou plus exactement de l'agacement que je craignais d'en éprouver. Mais, dès ses premiers mots, j'ai senti que je n'avais pas cessé de l'aimer.

— Je te demande pardon pour tout l'ennui que je vous cause, — m'a-t-il dit simplement.

Et comme je me penchais vers lui :

— Non, ne m'embrasse pas, je suis trop laid, — a-t-il ajouté en souriant malgré ses souffrances.

Je me suis jetée à genoux au pied de son lit en pleurant et, silencieusement, j'ai remercié Dieu d'être resté sourd à ma plainte impie, de m'avoir conservé Robert, de m'avoir refusé cette liberté criminelle que je prends honte d'avoir souhaitée, ce dont je demande pardon à Dieu de tout mon cœur.

Que Dieu mette ainsi ma constance à l'épreuve, c'est ce que je sentirais mieux encore, si l'abbé ne cherchait pas à m'en convaincre. C'est contre ce qu'il me dit à présent que je regimbe, au moment même où d'autre part je me soumets; comme si l'esprit de révolte, que j'accueillais imprudemment et que je repousse à présent, se rabattait sur cette maigre prise. Je lui laisse cet os à ronger. Mais je comprends aujourd'hui combien l'abbé était en droit d'accuser mon orgueil dans ma révolte d'hier; combien entre en effet d'orgueil dans cette mesquine irritation qui me prend à l'entendre à présent me prêcher un devoir que j'accepte et que plus n'est besoin qu'il m'enseigne. De cela aussi, mon Dieu, je m'accuse, et je saurai m'humilier jusqu'à prendre exemple de Robert dont je méconnaissais les mérites.

Maman s'offre à me remplacer près de Gustave et part ce soir pour Arcachon.

16 juillet.

Robert continue à se plaindre de vives douleurs de tête, mais la radiographie, à laquelle on l'a soumis hier, a pleinement rassuré Marchant, qui d'abord craignait une fracture du crâne. Quant au bras, c'est simplement une affaire de patience, affirme-t-il; dans un mois, Robert en aura recouvré l'usage. Je me rassure aussi, mais, hélas, l'inquiétude était-

elle nécessaire pour m'incliner et me rapprocher de Robert, ou pour obtenir de lui des accents qui trouvent écho dans mon cœur? Je crois qu'il a eu peur de mourir, et sans doute est-ce cette crainte qui, pour la première fois de sa vie, lui fit rendre un son véritable. Mais cette appréhension de la mort, c'est depuis qu'il ne l'a plus vraiment, qu'il la joue et qu'il invente des *novissima verba* sublimes. Et c'est depuis que je ne suis plus inquiète pour lui que j'observe froidement tout cela.

Il s'émeut au son de sa propre voix jusqu'aux larmes et nous en ferait verser à tous, si nous ne le savions parfaitement hors de danger. Cependant il est bien trop fin pour ne pas comprendre qu'avec certains il en serait pour ses frais, aussi proportionne-t-il ses effets au crédit dont il sent qu'il dispose. Avec Marchant, il ne se risque guère, mais fait l'esprit fort et plaisante; il réserve le pathétique pour l'abbé qui le trouve « édifiant », pour papa qui le trouve « antique » et sort de la chambre en étouffant de gros sanglots. Je crois qu'en face de moi il ne se sent pas bien à son aise et craint de donner prise, car il s'efforce d'être simple, ce qui, pour lui, est on ne peut moins naturel. Mais je suis toute surprise de voir qu'il y a une personne devant laquelle il s'observe encore davantage: c'est Geneviève. Hier, à certaines paroles de son père, pas trop pompeuses pourtant, j'ai vu se dessiner sur ses lèvres une sorte de sourire, un pli narquois, et son regard a cherché le mien, qu'aussitôt j'ai chargé du plus de sévérité que j'ai pu. Nous ne pouvons empêcher nos enfants de nous juger, mais il m'est intolérable que Geneviève puisse espérer trouver en moi un assentiment à sa malice.

17 juillet.

Marchant ne s'explique pas bien l'état de Robert qui continue à se plaindre de douleurs de tête; ou du moins, car j'ai tort de dire qu'il se plaint, en silence il crispe par instant ses traits, serre les dents, comme quelqu'un qui maîtrise une violente douleur, et, si alors on lui demande s'il souffre, fait signe que oui, non pas même par un hochement de tête, mais, ce qu'il estime sans doute plus éloquent, par un simple clignement de paupières sur un regard agonisant. Marchant soutient qu'il n'a rien et reste assez sceptique, je crois, sur

l'authenticité de ces affres, perplexe tout au moins et dans l'expectative. Il a appelé en consultation un confrère, qui n'y voit rien de plus que lui et m'affirme que j'aurais tort de m'effrayer. Mais je sens bien qu'il ne plaît pas à Robert d'être rassuré, ou plutôt qu'il lui déplaît qu'on nous rassure.

— La science des hommes est chose bien précaire, — a-t-il formulé sentencieusement, après que les docteurs sont partis; ajoutant, pour plus de solennité : — Et je parle des plus savants.

Mais, hier, il n'a consenti à prendre aucune nourriture, a condamné sa porte qu'assiégeaient un trop grand nombre d'importuns, et, ce matin il a demandé qu'on fasse revenir d'Arcachon ma mère et Gustave. Une dépêche les annonce pour ce soir.

L'écueil, pour lui, ce sont les phrases trop connues, les dernières paroles célèbres, les « clichés »; il le sent et j'admire avec quel art il les évite. Du reste il parle peu. On n'a pas toujours du sublime inédit à son service. Mais une de ses plus récentes inventions, c'est de se déprécier à plaisir; cela prend à merveille sur l'abbé, qui n'y voit qu'humilité chrétienne et contrition. Quand Robert le sait près de son lit :

— Voici le moment, — murmure-t-il en fermant les yeux, — de comparer le peu de bien qu'on a fait à tout le bien que l'on aurait pu faire.

Puis, comme chacun de nous se tait, il reprend :

— Je me suis beaucoup agité pour pas grand'chose; — et, tournant les yeux vers l'abbé : — Espérons que Dieu ne mesure pas l'effort de l'homme au peu de résultat qu'il obtient.

Une potion calmante que je lui verse fait entr'acte; après quoi, le voici qui reprend :

— L'eau courante n'est pas un bon miroir, mais, quand l'eau se repose, l'homme peut y contempler son visage.

Alors il reprend souffle, se tourne du côté du mur, comme pour détourner son regard d'une vision trop abjecte, et, plus haut, sur un ton de reproche, de chagrin, de dégoût, de mépris et d'intime désolation :

— Je n'y vois que niaiserie, méchanceté, suffisance...

L'abbé l'interrompit :

— Allons, allons, mon ami; Dieu qui lit dans le secret des cœurs saura bien y distinguer autre chose encore.

Hélas, pour moi je ne peux plus y voir que comédie.

18 juillet.

Maman est rentrée hier soir avec Gustave. Avant de recevoir son fils, Robert a voulu faire un peu de toilette; mais il a tenu à conserver l'inutile bandeau qui lui couvre la moitié du front. Sous prétexte que la lampe lui fatiguait les yeux, il l'a fait poser de manière que son visage restât dans la pénombre. Papa était allé rejoindre ma mère et Gustave dans le salon et leur donnait les très rassurantes nouvelles; Geneviève restait avec moi dans la chambre, ainsi que Charlotte qui achevait de ranger les affaires de toilette. Nous avions l'air de préparer un tableau vivant. Quand tout fut prêt, Geneviève fit entrer.

Il eût été bien naturel que Gustave accourût embrasser son père; mais celui-ci ne l'entendait pas ainsi. Il tenait à ce moment les yeux fermés et son visage avait pris une expression si majestueuse, que Gustave s'arrêta tout interdit. Papa et maman restaient un peu en arrière. On entendit Robert :

— Et maintenant, approchez-vous,... car je me sens très faible.

Il rouvrit un œil, pour voir Charlotte qui faisait mine de se retirer discrètement.

— Restez, restez, ma bonne Charlotte; vous n'êtes pas de trop.

Après toutes les phrases finales de ces jours derniers j'étais assez curieuse de ce qu'il allait encore inventer; mais le sentiment paternel pouvait fournir de nouveaux thèmes. S'adressant donc particulièrement à Geneviève et à Gustave qui s'étaient rapprochés du lit, comme des acteurs bien stylés :

— Mes enfants, c'est à vous à présent de prendre le flambeau que...

Mais il ne put achever sa phrase. Comme n'y tenant plus, Geneviève lui coupa tout à coup la parole et, d'une voix claire et presque enjouée :

— Mais, papa, tu nous parles comme si tu te disposais à nous quitter. Nous savons tous que tu es presque guéri et que tu pourras te lever dans quelques jours. Tu vois que tu ne fais pleurer que Charlotte. Quelqu'un qui entrerait croirait qu'elle est seule à avoir du cœur.

— Monsieur Gustave voit bien que son papa pleure aussi, — s'écria Charlotte (et en effet, Robert, en parlant, versait de grosses larmes), puis, s'étant rapprochée un peu du lit et encouragée par notre silence : — Si Monsieur se sent faible, c'est peut-être seulement qu'il a besoin de prendre. Je m'en vais lui chercher du bouillon.

Après quoi il ne resta plus à Robert qu'à demander si maman avait fait bon voyage et si Gustave s'était plu à Arcachon.

19 juillet.

Geneviève n'aime pas son père. Comment ai-je mis si longtemps à m'en apercevoir? C'est aussi que je me suis depuis longtemps fort peu souciée d'elle. Toute mon attention se portait sur Gustave dont la santé délicate exigeait mes soins; je reconnais aussi que je m'intéressais à lui davantage; tout comme son père, il sait plaire, et je retrouve en lui tout ce qui, chez Robert, m'avait naguère tant charmée avant de me tant décevoir. Quant à Geneviève, je la croyais absorbée par ses études, indifférente à tout le reste. A présent j'en viens à douter si j'eus raison de l'encourager tant à s'instruire. Je viens d'avoir avec elle une conversation terrible, où tout à la fois j'ai compris que c'est avec elle que je pourrais le mieux m'entendre, compris également pourquoi je ne veux pas m'entendre avec elle : c'est que je crains de retrouver en elle ma propre pensée, plus hardie, si hardie qu'elle m'épouvante. Toutes les inquiétudes, tous les doutes, qui purent m'effleurer parfois, sont devenus chez elle autant de négations effrontées. Non, non, je ne veux pas consentir à les reconnaître. Je ne puis accepter qu'elle parle de son père avec tant d'irrespect; mais, comme je tentais de lui faire honte : « Avec ça que toi tu le prends au sérieux, » m'a-t-elle jeté à la face, si brutalement que je me suis sentie rougir et n'ai su rien lui répondre, ni lui cacher ma confusion. Elle m'a déclaré sitôt ensuite qu'elle ne pouvait admettre le mariage s'il devait conférer

au mari des prérogatives; que, pour sa part, elle n'accepterait jamais de s'y soumettre, qu'elle était bien résolue à faire, de celui dont elle s'éprendrait son associé, son camarade, et que le plus prudent était encore de ne l'épouser point. Mon exemple l'avertissait, la mettait en garde et, d'autre part, elle ne saurait trop me remercier de l'avoir, par l'instruction que je lui avais donnée, mise à même de nous juger, de vivre d'une vie personnelle et de ne point lier son sort à quelqu'un qui peut-être ne la vaudrait point.

Tandis qu'elle marchait à grands pas dans la pièce, je restais assise, accablée par le cynisme de ses propos. Je l'ai priée de baisser la voix, craignant que son père pût l'entendre, mais elle alors :

— Eh bien! quand il nous entendrait... Tout ce que je te dis, je suis prête à le lui redire; tu peux le lui redire toi-même. Redis-le-lui. Oui; c'est ça, redis-le lui.

Il me parut qu'elle ne se possédait plus; je la quittai. Tout ceci se passait il y a quelques heures à peine...

20 juillet.

Oui, ceci se passait hier, avant le dîner. Et sans doute Geneviève a-t-elle été sensible à la tristesse que, durant le repas, je ne parvenais pas à cacher. Elle est venue me retrouver dans la soirée. Elle s'est jetée dans mes bras comme une enfant, elle me caressait le visage et m'embrassait comme elle faisait jadis, et si tendrement que je n'ai pu retenir mes larmes.

— Ma petite maman, je t'ai fait du chagrin, — m'a-t-elle dit. — Il ne faut pas trop m'en vouloir; mais, vois-tu, avec toi, je ne puis pas, je ne veux pas mentir. Je sais que tu peux me comprendre, et moi je te comprends beaucoup mieux que tu ne voudrais. Il faut que je te parle davantage. Il y a des choses, vois-tu, que tu m'as appris à penser et que tu n'oses pas penser toi-même; des choses auxquelles tu crois que tu crois encore et auxquelles, moi, je sais que je ne crois plus du tout.

Je me taisais, n'osant lui demander quelles étaient ces choses; et, brusquement, elle m'a demandé si c'était à cause d'elle et de Gustave que j'étais restée fidèle à leur père; « car je n'ai jamais douté que tu ne lui sois restée fidèle », a-t-elle

ajouté en me considérant fixement, comme on regarde un enfant qu'on chapitre. Si monstrueux que me parût ce retournement de nos rôles, j'ai protesté que l'idée de tromper mon mari n'avait jamais effleuré ma pensée; elle me dit alors qu'elle savait très bien que j'avais aimé Bourgweilsdorf.

— Il se peut, mais je n'en ai moi-même rien su, — ai-je riposté sèchement.

Mais elle :

— Tu pouvais ne pas te l'avouer, mais lui s'en doutait bien, j'en suis sûre.

Je m'étais levée pour m'écarter d'elle, prête à quitter la pièce si elle continuait de me parler ainsi, en tout cas décidée à ne plus lui répondre. Il y eut un assez bref silence et je me suis assise, ou plutôt laissée tomber dans un autre fauteuil, car je me sentais à bout de forces. Aussitôt elle s'est précipitée de nouveau dans mes bras, s'est assise sur mes genoux, et, plus caressante que jamais :

— Mais, maman, comprends bien que je ne te blâme pas.

Et comme je sursautais à ces mots, elle m'a pris les deux bras pour m'immobiliser, en riant comme pour atténuer par un ton de gaminerie l'intolérable inconvenance de ses paroles.

— Je voudrais seulement savoir s'il y a eu de ta part un sacrifice?

Elle était redevenue très sérieuse; quant à moi je faisais effort pour garder un visage impassible; elle a compris que je ne répondrais point et a repris :

— Quel beau roman je pourrais écrire sous ta dictée! Ça s'appellerait : *Les devoirs d'une mère ou le sacrifice inutile.*

Et comme je ne disais toujours rien, elle a commencé à remuer la tête de droite et de gauche en manière de lente dénégation :

— Ce n'est pas parce que tu t'es faite l'esclave de ton devoir... — puis elle s'est reprise : — d'un devoir imaginaire... Non, non, tu sens bien que je ne puis pas t'en être reconnaissante. Non, ne proteste pas. Je crois que je ne pourrais plus t'aimer si je me sentais ton obligée, si je sentais que tu me crois ton obligée. Ta vertu est à toi; je ne supporte pas de me sentir engagée par elle.

Puis changeant de ton brusquement :

— Maintenant dis-moi vite n'importe quoi, pour que tout à l'heure, quand je serai seule dans ma chambre, je ne sois pas furieuse de t'avoir dit tout cela.

Je me sentais mortellement triste et n'ai pu que l'embrasser sur le front.

Je n'ai pas dormi cette nuit. Les phrases de Geneviève retentissent dans le vide affreux de mon cœur. Ah! je n'aurais pas dû la laisser parler. Car à présent je ne sais plus si c'est elle qui parle, ou moi-même. Cette voix que j'ai laissée s'élever, voudra-t-elle jamais plus se taire? Si je ne suis pas plus effrayée, c'est que ma lâcheté me rassure. Ma pensée se révolte en vain; malgré moi je reste soumise. Je cherche en vain ce que j'aurais pu faire de plus, ce que j'aurais pu faire d'autre dans la vie; malgré moi je reste attachée à Robert, à mes enfants qui sont les enfants de Robert. Je cherche où fuir, mais je sais bien que cette liberté que je souhaite, si je l'avais, je ne saurais qu'en faire. Et j'entends comme un glas ces mots que Geneviève me disait un jour en riant :

— Tu auras beau faire, ma pauvre maman, tu ne seras jamais qu'une honnête femme.

22 juillet.

J'écrirai mes pensées sans suite...

Le respect de mes enfants me retenait, et j'aimais à m'appuyer contre; ce soutien, Geneviève me l'enlève. Je n'ai même plus cela pour m'aider. C'est contre moi seule à présent que je me débats; ce n'est que de ma propre vertu que je me sens irrémédiablement prisonnière.

Et si encore Robert me fournissait quelques griefs! mais non; ces défauts dont je souffre et que j'ai pris en haine, ce n'est pas contre moi qu'il les tourne et je ne puis lui reprocher que son être; du reste aucun autre amour ne m'entraîne, et je ne songe pas à le trahir, du moins pas autrement qu'en m'en allant. Ah! je voudrais seulement le quitter...

Si encore il était infirme! S'il ne pouvait se passer de moi!

Ce n'est pas avant quarante ans que je puis renoncer à vivre. Dieu ne m'accordera-t-il point d'autres devoirs que ce mortel effacement et une résignation misérable?

Quel conseil espérer? et de qui? Mes parents sont dans

l'admiration de Robert et me croient parfaitement heureuse. Pourquoi les détromper? Qu'espérer d'eux, sinon de la pitié peut-être, dont je n'ai que faire?

L'abbé Bredel est trop âgé pour me comprendre. Et que me dirait-il de plus que ce qu'il me disait à Arcachon, qui ne fit qu'augmenter ma détresse : m'ingénier à cacher aux enfants la médiocrité de leur père. Comme si... Mais je ne veux point lui parler de la conversation que je viens d'avoir avec Geneviève; ceci ne ferait que l'enfoncer dans l'opinion qu'il a d'elle, qui n'est pas bonne; et je sais bien qu'aux premiers mots qu'il m'en dirait, je prendrais le parti de Geneviève. Quant à elle, jamais elle n'a pu supporter l'abbé et tout ce que je puis obtenir c'est qu'elle ne lui dise pas d'insolences.

Marchant?... Avec lui, certes oui, je pourrais m'entendre. Je ne m'entendrais que trop bien. C'est pour cela que je me tais. Et puis je ne me pardonnerais pas de troubler le bonheur d'Yvonne. Je suis trop son amie pour ne pas tout lui cacher.

Mais tandis que j'écris ceci, une idée surgit soudain en moi. Elle est peut-être absurde, mais je la sens impérieuse : la personne à qui je dois parler de Robert, c'est Robert lui-même. Ma résolution en est prise : je lui parlerai dès ce soir.

23 juillet.

Hier soir je m'apprêtais à passer dans la chambre de Robert pour cette explication que je m'étais promise d'avoir avec lui, lorsque papa s'est fait annoncer. Il lui est si peu habituel de venir à cette heure tardive que je me suis d'abord écriée :

— Maman n'est pas souffrante?

— Ta maman va parfaitement.

Et, tandis qu'il me pressait dans ses bras :

— C'est toi, mon petit, qui ne vas pas. Ta, ta, ta, ne proteste pas. Voilà déjà longtemps que je sens qu'il y a quelque chose qui cloche... Ma petite Éveline, je ne peux pas supporter de te sentir malheureuse.

J'ai commencé par dire :

— Mais, papa, tout va très bien. Qu'est-ce qui te fait croire....?

J'ai dû m'interrompre, car il m'avait posé ses deux mains

sur les épaules et me regardait si fixement que j'ai senti que je me décontenançais.

— Ces pauvres yeux battus en disent long. Voyons, ma petite fille... ma petite Éveline, pourquoi te caches-tu de moi? Robert te trompe?

Cette question était si inattendue que je m'écriai bêtement, comme malgré moi :

— Ah! plût au ciel!...

— Mais... alors c'est sérieux. Voyons, parle : qu'est-ce qu'il y a?

Il était si pressant que je n'ai plus pu me retenir.

— Non, Robert ne me trompe pas, — lui ai-je dit. — Je n'ai rien à lui reprocher; et c'est précisément ce qui me désespère.

Et comme je voyais qu'il ne comprenait pas :

— Tu te souviens, quand, dans les premiers temps, tu t'opposais à mon mariage, je te demandais alors ce que tu reprochais à Robert, et je m'indignais quand tu ne trouvais rien à me dire. Pourquoi ne me répondais-tu pas?

— Mais, ma petite enfant, je ne sais plus. Il y a si longtemps... Oui, j'ai d'abord méjugé Robert. Ses façons ne me plaisaient pas. Heureusement j'ai assez vite compris que je me trompais...

— Hélas! papa, c'est alors que tu le jugeais bien. Ensuite tu as cru que tu te trompais parce que j'étais heureuse avec lui. Mais cela n'a pas duré. J'ai compris à mon tour... Non, tu ne te trompais pas. J'aurais dû t'écouter alors, comme je faisais quand j'étais une petite fille bien sage.

Il est resté longtemps, hochant la tête, comme accablé. Il murmurait :

— Mon pauvre petit... Mon pauvre petit — si tendrement que je me désolais de lui causer tant de peine. Mais il fallait aller jusqu'au bout. J'ai fait appel à tout mon courage et j'ai dit :

— Je veux le quitter.

Il a eu un sursaut de tout le corps et a fait : « Hé là! Hé là! » sur un ton tellement bizarre que j'aurais ri si j'en avais eu le cœur. Puis il m'a prise près de lui, sur le canapé où il était assis et, tout en me caressant les cheveux :

— C'est ton abbé qui en ferait une drôle de tête, si tu faisais cette bêtise-là. Tu lui as parlé de tout ça?

Je fis signe que oui, puis dus lui avouer que je ne m'entendais plus avec l'abbé aussi bien que par le passé, ce qui le fit sourire et me regarder d'un petit air gouailleur. L'idée de cette victoire indirecte sur quelqu'un qu'il avait toujours eu en grippe semblait l'amuser beaucoup.

— Tiens! tiens... Mais changeant de ton : — Ma chère enfant, parlons sérieusement, c'est-à-dire pratiquement.

Alors il m'expliqua que, si je quittais le foyer conjugal, je mettrais de mon côté tous les torts.

— On ne comprend d'ordinaire le prix d'une bonne réputation qu'après qu'on l'a perdue. Ma petite Éveline a toujours été un peu chimérique. Où irais-tu? Que ferais-tu? Non, non; c'est avec Robert que tu dois continuer à vivre. Somme toute ce n'est pas un méchant garçon. Si tu tâchais de t'expliquer avec lui, il comprendrait peut-être...

— Il ne comprendra pas; mais je lui parlerai tout de même; et cela ne fera que resserrer le nœud coulant.

Alors il a repris, disant qu'il ne fallait pas chercher à s'en échapper mais « à établir un *modus vivendi* » et à « chercher un tempérament ». Il use volontiers des mots qui lui en imposent un peu, comme pour se prouver à lui-même qu'ils ne lui font pas peur. (Je m'aperçois que c'est très méchant ce que j'écris là). Puis, sans doute dans l'espoir de me consoler, il s'est mis à me parler de ma mère et à me raconter comment lui non plus n'avait pas trouvé dans le mariage tout ce qu'il en avait attendu. Il ne s'en était encore jamais ouvert à personne, m'a-t-il dit, aussi paraissait-il extraordinairement soulagé de pouvoir enfin y aller et s'en donnait-il à cœur joie. Je ne me sentais point le courage de l'interrompre, mais j'étais indiciblement gênée par ses confidences, aussi gênée que dans mon atroce conversation avec Geneviève. Je pense que d'une génération à l'autre il n'est pas trop bon que ces communications s'établissent, qui violentent chez l'un des deux une pudeur qu'il vaut sans doute mieux respecter.

Il y avait encore une autre raison à ma gêne, dont il m'est désagréable de parler car j'aime trop papa pour ne pas souffrir d'avoir à le juger et je voudrais ne jamais le trouver en

faute, une raison sur laquelle je me tairais si je ne me devais ici d'être sincère. Lorsque papa en vint à me raconter ses ambitions de jeunesse et tout ce qu'il estimait qu'il eût pu faire s'il se fût senti mieux compris et plus secondé par maman, je ne pouvais me retenir de penser qu'il n'eût tenu qu'à lui d'obtenir de lui davantage et que, s'il n'avait pas su tirer meilleur parti de son intelligence et de ses dons, il ne lui déplaisait pas d'en croire maman responsable. Je ne doute pas qu'il n'ait souffert de l'esprit uniquement pratique et borné de maman, mais je crois qu'il aime assez pouvoir dire : « Ta mère ne veut pas... Ta mère n'est pas d'avis que... » et se reposer là-dessus.

Il m'a dit ensuite qu'il ne connaissait pas de ménage dont l'union fût si parfaite que l'un des deux époux n'ait pu souhaiter parfois ne s'être jamais engagé. Je n'ai pas protesté car papa n'aime pas beaucoup qu'on le contredise, mais je ne puis admettre cela qui me fait l'effet d'un blasphème.

Notre conversation s'est prolongée fort avant dans la nuit. Papa en a été, je crois, très réconforté et n'a pas compris qu'il me laissait plus désespérée que jamais.

24 juillet.

Un nœud coulant... Et tout effort pour m'en dégager le resserre... La grande explication avec Robert a eu lieu. J'ai joué ma dernière carte et perdu la partie. Ah! j'aurais dû fuir sans rien dire, ni à papa, ni à personne. Je ne peux plus. Je suis vaincue.

J'ai trouvé Robert étendu sur sa chaise longue, car il commence à quitter son lit depuis quelques jours.

— Je venais voir si tu n'as besoin de rien, — lui ai-je dit, cherchant quelque entrée en matière.

De sa voix la plus angélique :

— Non, merci, chère amie. Ce soir je me sens vraiment mieux et commence à croire que la mort ne veut pas encore de moi.

Puis, comme il ne manque pas une occasion de marquer sa générosité, sa délicatesse et sa grandeur d'âme :

— Je t'ai donné bien du souci. Je voudrais être sûr que je mérite tous les soins qu'on m'a prodigués.

Je m'efforçais de le regarder avec indifférence :

— Robert, je voudrais avoir avec toi une conversation sérieuse.

— Tu sais, mon amie, que je ne me refuse jamais à parler sérieusement. Quand on a vu la mort d'aussi près que je l'ai vue ces derniers jours, on est tout naturellement porté aux pensées graves.

Mais brusquement je cessai de comprendre de quoi je me plaignais et ce que j'étais venue dire. Ou plus exactement : ce dont j'avais à me plaindre me parut tout à coup parfaitement informulable. Surtout je ne savais comment, par quelle phrase, par quelle question commencer; pourtant j'étais fermement résolue à engager la lutte et me redisais, jusqu'à l'affolement : « Tu ne le feras jamais, si tu ne le fais pas maintenant ». De sorte qu'il me parut qu'il n'importait peut-être pas beaucoup par quelle phrase ouvrir l'attaque et que le mieux était de se fier à une sorte d'inspiration qui ne manquerait pas de me secourir sitôt ensuite. Alors, comme un plongeur qui se lance les yeux fermés dans le gouffre :

— Je voudrais, Robert, que tu me dises, si tu t'en souviens bien encore, pour quelles raisons tu m'as épousée.

Certainement il s'attendait si peu à une question de ce genre qu'il en parut un instant tout étonné. Un instant seulement, car Robert, en quelque situation que les événements le mettent, est toujours extraordinairement prompt et habile à se ressaisir. Il me rappelle ces marionnettes à tête légère qui d'elles-mêmes se redressent toujours sur leurs pieds. Tout en me regardant pour tâcher de comprendre quelle intention cachaient mes paroles et pour doser sans doute sa défensive :

— Comment peux-tu parler ici de raisons, quand il s'agit de sentiments?

Robert sait s'y prendre de manière à dominer toujours un adversaire. Quoi qu'on fasse, le point de vue où il se place semble aussitôt le plus élevé. Je sentis que j'allais, comme aux échecs, perdre l'avantage de l'attaque. Mieux valait l'amener de nouveau à se défendre :

— Je t'en prie, tâche de me parler simplement.

Il protesta tout aussitôt :

— On ne peut parler plus simplement que je fais.

C'était vrai, et je sentis aussitôt l'imprudence de ma phrase. Elle contenait un vieux reproche qui certes avait eu le temps de grossir dans mon cœur; mais, pour une fois, ce reproche était immotivé.

— Oui, ceci, tu me le dis simplement. Mais le plus souvent ta grandiloquence m'accable, et tu te réfugies dans des régions sublimes où tu sais que je ne pourrai pas te suivre.

— Il me semble, chère amie, — dit-il en souriant affablement et de son ton le plus suave, — que, pour l'instant, c'est toi qui ne parles pas simplement. Voyons, dis-moi tout net : tu as quelque chose à me reprocher. Je t'écoute.

Mais le mode de Robert, cette façon de s'exprimer qui m'était devenue à ce point insupportable, c'est moi qui la prenais à présent, tout comme il m'arrivait quand j'étais plus jeune, par sympathie, de prendre l'accent anglais quand je parlais avec un Anglais, au grand amusement de papa. Est-ce pour la même raison que Robert, en s'adressant à moi, se trouvait comme forcé de parler simplement, tandis qu'irrésistiblement, en lui parlant, j'adoptais son ton et ses manières? Je m'enferrais de plus en plus.

— Comme je me sentirais soulagée si je pouvais te reprocher quelque chose de précis, — hasardai-je. — Mais non; je ne sais que trop que tu ne te mets jamais dans ton tort, comme je viens déjà de m'y mettre moi-même sitôt que j'ai cherché à m'expliquer avec toi. Et pourtant je t'assure que je ne cède à aucun mouvement irréfléchi. Cette conversation que je me promets depuis longtemps d'avoir avec toi et que je remets de jour en jour...

Je ne pus achever; ma phrase était déjà trop longue. Je repris d'une voix si basse que je m'étonnai qu'il pût m'entendre :

— Écoute, Robert. Simplement, je ne puis plus vivre avec toi.

Pour trouver la force de parler ainsi, fût-ce à voix basse, j'avais dû cesser de le regarder. Mais, comme il se taisait, je relevai les yeux vers lui. Il me parut qu'il avait pâli.

— Si je te demande à mon tour quelles raisons tu aurais de me quitter, — dit-il enfin, — tu serais à présent en droit

de me répondre toi aussi que c'est une affaire non de raisons, mais de sentiments.

— Tu vois bien que je ne te le dis pas, — repris-je.

Mais lui :

— Éveline, dois-je comprendre que tu ne m'aimes plus?

Sa voix tremblait, juste assez pour me laisser douter si son émotion était feinte ou sincère. J'ai fait un grand effort et, péniblement :

— Celui que j'ai passionnément aimé était très différent de celui que j'ai lentement découvert que tu étais.

Il haussa les sourcils et les épaules.

— Si tu parles par énigmes, je ne...

Je repris :

— J'ai peu à peu découvert que tu étais très différent de celui que je croyais d'abord, de celui que j'avais aimé.

Alors il se passa quelque chose d'extraordinaire : je le vis brusquement prendre sa tête dans ses mains et éclater en sanglots. Il ne pouvait plus être question de feinte; c'étaient de vrais sanglots qui lui secouaient tout le corps, de vraies larmes que je voyais mouiller ses doigts et couler sur ses joues, tandis qu'il répétait vingt fois d'une voix démente :

— Ma femme ne m'aime plus! Ma femme ne m'aime plus!...

J'étais loin de m'attendre à cette explosion. Je restais atterrée, sans plus savoir quoi dire, non point beaucoup émue moi-même, car évidemment je n'aime plus Robert; indignée plutôt de le voir recourir à des armes qui ne me paraissaient pas loyales, en tout cas fort gênée de me sentir la cause d'un chagrin véritable et devant lequel mes griefs n'avaient plus qu'à battre en retraite. Pour consoler Robert il m'eût fallu recourir à des protestations mensongères. Je m'approchai de lui et posai ma main sur son front qu'il releva tout aussitôt.

— Mais pourquoi donc alors est-ce que je t'aurais épousée? Est-ce à cause de ton nom? de ta fortune? de la situation de tes parents? Dis! Dis! Mais parle un peu pour que je comprenne. Tu sais bien que... que je...

Il semblait à présent si naturel, si parfaitement sincère que je m'attendais à entendre : « que j'aurais pu trouver beaucoup mieux. » Mais ce fut : « que c'est parce que je

t'aimais » qui sortit; puis, d'une voix de nouveau coupée de sanglots :

— ... Et parce que je croyais... que... tu m'aimais.

J'étais presque scandalisée par mon indifférence. Si sincère que l'émotion de Robert pût être à présent, le déploiement de cette émotion me glaçait.

— Je pensais que cette explication ne serait pénible que pour moi, — commençai-je; mais il m'interrompit :

— Tu dis que je ne suis pas celui que tu avais cru. Mais alors toi non plus tu n'es pas celle que je croyais. Comment veux-tu que l'on sache jamais si l'on est bien celui que l'on croit être?

Puis, selon son habitude de s'emparer de la pensée d'autrui pour la plier à son usage (ce qu'il fait, je crois bien, le plus inconsciemment du monde) :

— Mais aucun de nous, ma pauvre amie, aucun de nous ne se maintient constamment à la hauteur de ce qu'il voudrait être. Tout le drame de notre vie morale est là, précisément... Je ne sais si tu saisis?... (Cette phrase-tic vient immanquablement lorsqu'il commence à changer de sujet et qu'il sent que l'interlocuteur s'en rend compte)... Il n'y a que les êtres sans idéal qui...

— Mon ami, mon ami, — fis-je doucement avec un geste de la main pour l'interrompre, sachant bien que sur ce terrain doctrinal, une fois lancé, il ne s'arrêterait pas de lui-même. Mon interruption le fit un peu dévier.

— Comme si, dans la vie, on n'était pas forcé d'en rabattre... C'est-à-dire qu'on se voit forcé de ramener son idéal à portée de prise. Mais toi, tu as toujours été une chimérique.

Allons! cela doit être vrai, puisque papa, hier, le disait aussi. Je ne pus que sourire tristement. Alors Robert, par un bondissement naturel, regagnant ces régions supérieures d'où ma plainte égoïste avait eu l'impertinence de l'arracher :

— Tu touches d'ailleurs là, chère amie, à un problème du plus haut intérêt, qui est celui même de l'expression. Oui, vois-tu, il s'agit de savoir si, dans l'expression, l'émotion s'épuise, ou, tout au contraire, si elle y prend conscience d'elle-même, et pour ainsi dire s'y crée. On en vient à douter, en effet, si rien existe vraiment en dehors de son

apparence et si... Je vais t'expliquer; tu vas tout de suite comprendre.

Cette dernière phrase vient à la rescousse chaque fois qu'il commence à s'embrouiller. Elle m'exaspère entre toutes.

— J'ai fort bien compris, — interrompis-je. — Tu veux dire que, ces beaux sentiments que tu exprimes, je serais folle de m'inquiéter si tu les éprouves véritablement.

Son regard s'est chargé soudain d'une sorte de haine.

— Ah! par exemple, il y a plaisir à être compris par toi, — s'écria-t-il d'une voix presque stridente. — Alors c'est tout ce que tu retiens de notre conversation? Je me laisse aller à te parler avec plus de confiance et d'abandon que je n'ai fait à personne; je m'humilie devant toi; je sanglote devant toi. Mes larmes ne t'émeuvent pas le moins du monde; tu interprètes mes paroles et, sur un ton glacé, tu m'invites à conclure que tout le sentiment est de ton côté, et que tout mon amour pour toi n'est que...

Les sanglots de nouveau l'arrêtèrent un instant. Je me levai, n'ayant plus qu'une idée : celle de mettre fin à un entretien que j'avais su diriger si mal, qui tournait à ma déconvenue et où je ne parvenais qu'à me donner l'apparence de tous les torts. Comme je posais ma main sur son bras pour lui dire adieu, il se retourna brusquement et, dans un élan subit :

— Eh bien, non! non! Ce n'est pas vrai. Tu t'es trompée. Si tu m'aimais encore un peu, tu comprendrais que je ne suis qu'un pauvre être, qui se débat, comme tous les êtres, et qui cherche, comme il peut, à devenir un peu meilleur qu'il n'est.

Il trouvait brusquement les paroles les mieux faites pour me toucher. Je me penchai vers lui pour l'embrasser, mais il me repoussa presque brutalement.

— Non, non. Laisse-moi. Je ne puis plus voir, plus sentir qu'une chose : c'est que tu as cessé de m'aimer.

Sur ces paroles je le quittai, le cœur alourdi d'une autre tristesse, d'une tristesse qui faisait face à la sienne et que la sienne venait de me révéler : Il m'aime encore, hélas! Je ne puis donc pas le quitter.

ÉPILOGUE

...1916.

Je m'étais promis de ne plus rien écrire dans ce cahier... Bien peu de temps après l'explication avec Robert que j'y raconte, les graves événements qui bouleversèrent l'Europe sont venus balayer nos préoccupations personnelles. Je voudrais retrouver les convictions de mon enfance pour pouvoir prier de tout mon cœur : Mon Dieu! protégez la France! Mais je pense que les chrétiens d'Allemagne prient de même le même Dieu pour leur pays, malgré tout ce que l'on nous rapporte d'eux qui tend à nous les faire considérer comme des barbares. C'est dans la valeur de chacun de nous, de nous tous tant que nous sommes, que la France doit trouver sa protection, sa défense; et j'ai pu croire d'abord que Robert l'avait profondément compris. Je l'ai vu se désoler d'être arrêté par sa convalescence; puis, quelques mois après, consulter Marchant sur la manière d'obtenir le certificat médical qui lui permît de s'engager. Pourquoi m'a-t-il fallu apprendre ensuite que sa classe allait être appelée, qu'il courait le risque d'être versé de l'armée auxiliaire dans l'armée active, et qu'en devançant l'appel, il restait libre de choisir son affectation; ce qu'il fit avec la précaution la plus grande, et en usant de toutes les protections. Pourquoi redire ici tout cela? Je voudrais ne parler que de la scène atroce que je viens d'avoir avec lui et qui va décider de ma conduite. Mais comment l'expliquer si je ne parle d'abord du nouveau conseil de révision qu'il dut passer et où il trouva le moyen de se faire réformer comme atteint de « céphalée chronique à la suite de traumatisme »; c'est alors que j'ai voulu partir pour un des hôpitaux du front, où j'étais assurée que l'on accepterait mes services; mais il fallait l'autorisation de Robert. Il me l'a refusée brutalement, avec des paroles très dures, disant que je ne faisais cela que pour le mortifier, lui faire la leçon, lui faire honte... J'ai dû céder, attendre, et me contenter de Lariboisière, où souvent je passais la nuit, de sorte que je ne le voyais plus que très peu. Je fus stupéfaite, un matin, de le retrouver en costume militaire. Il venait,

grâce à sa connaissance de l'anglais, de se faire accepter par un comité de secours américain, ce qui lui permettait de revêtir un uniforme, bien que ne faisant plus partie de l'armée, et de prendre un air martial. Mais le pauvre n'eut guère de chance : ses déclarations patriotiques lui valurent bientôt d'être désigné pour Verdun. Comme il ne pouvait décemment se dérober, il « crut devoir » prendre la chose crânement, si bien qu'il reçut au bout de peu de temps la croix de guerre, à la grande admiration de Gustave, de mes parents et de quantité d'amis qui s'extasièrent. A Verdun même, où il m'appela à l'aller voir, il trouvait moyen de faire figure de héros. Je crois qu'il n'attendait que cette décoration pour se faire renvoyer dans ses foyers, ce qui, avec les protections dont il dispose, ne lui fut pas trop difficile. Comme je m'étonnais de ce retour subit, qui ne concordait guère avec les belles déclarations de constance que je lui entendais faire, il y a peu de temps, à Verdun même, il m'expliqua qu'il savait de source certaine que la guerre était tout près de finir, et qu'il sentait qu'il pourrait à présent être plus utile à Paris même où le moral lui paraissait moins bon que sur le front.

Il y a deux jours de cela... Je ne lui ai pourtant fait aucun reproche. Depuis notre pénible explication j'accepte tout de lui sans rien dire. Ce ne sont point tant ses actes que je méprise, ce sont les raisons qu'il en donne. Peut-être a-t-il lu ce mépris dans mes yeux. Il s'est tout à coup rebiffé. Sa décoration ne lui permet plus de douter de l'authenticité de ses vertus et tout à la fois l'en fait quitte. Moi qui n'ai pas la croix de guerre, j'ai besoin de la vertu même, pour elle-même et non pour l'approbation qu'elle nous vaut. La « chimérique » que je suis a besoin de réalité... Après s'être naïvement félicité de s'être tiré de la guerre à bon compte, et comme je ne pouvais réprimer un sourire :

— Avec ça que tu n'aurais pas fait comme moi! — s'est-il écrié tout à coup.

Non Robert, ceci je ne te permets pas de le dire; je ne te permets surtout pas de le penser. Je n'ai rien répondu, mais tout aussitôt ma résolution a été prise. J'ai pu revoir Marchant le soir même et convenir de tout avec lui. Il a bien voulu faire pour moi les démarches nécessaires. Demain je pars

sans bruit pour Châtellerault. Dans cet hôpital de l'arrière, aux yeux de tous je paraîtrai parfaitement à l'abri. C'est ce que je souhaite. Geneviève seule sait à quoi s'en tenir. Comment a-t-elle pu se rendre compte du genre de malades que l'on soigne là-bas? Je ne sais... Elle m'a supplié de la laisser m'accompagner et prendre du service à mes côtés. Mais je ne puis supporter qu'à son âge elle s'expose ainsi; elle a toute sa vie devant elle. « Non, Geneviève, là où je vais tu ne peux pas, tu ne dois pas me suivre, » lui ai-je dit en l'embrassant très tendrement comme pour un adieu. Ma chère Geneviève non plus ne peut se satisfaire de l'apparence. Je l'aime bien. C'est pour elle que j'écris ici. C'est à elle que je lègue ce cahier si je dois ne pas revenir...

ANDRÉ GIDE

DEUX TENDANCES DE L'INDE

SERVITEURS ET MAHATMA

Des apôtres du sentiment national; des pèlerins de l'Inde moderne; des solitaires voués aux idées d'Occident. Depuis mon arrivée dans la colonie britannique, j'ai beaucoup entendu parler des « Serviteurs de l'Inde », de ces hommes groupés par un amour commun de leur terre natale, et qui s'engagent, par des vœux solennels, à consacrer leur existence au salut de leur pays. Leur quartier général est ici, tout près de Poona, l'ancienne capitale de l'Empire Mahratte, à quelques heures de Bombay : un long bâtiment à deux étages, entouré d'une galerie à arcades; derrière chaque arcade, la porte des cellules où méditent les Serviteurs; tout autour, de petites villas de briques, dont l'une m'est réservée pour la nuit.

Assis devant ma porte, sur un banc de pierre, en compagnie de deux Serviteurs, je goûte la douceur d'une nuit indienne, chaude et lumineuse. Les reflets de la lune éclairent les tuniques blanches de mes compagnons. Au loin, les collines du Deccan ondulent sur le ciel en masses sombres. L'air est pesant. Un parfum de jasmin monte des pelouses.

La tranquillité d'un tel soir est très reposante après des semaines passées à Bombay. La hantise du grand port tropical vous poursuit alors même que son tumulte ne parvient plus jusqu'à vos oreilles. Vacarme des métiers à tisser, dans des salles d'usine où s'entassent, le visage hébété, des travailleurs accoutumés encore à leurs campagnes; fièvre d'un mouvement qui n'est plus seulement le grouillement coloré

des ruelles orientales, bruyantes d'enchères et de disputes, mais l'activité dirigée des artères anglaises où se hâtent les hommes d'affaires vers des tâches et des plaisirs précis; violence des polémiques de commerce et de finance : — « la roupie à 1 sh, 4 ou 1 sh, 6? la roupie stabilisée? la roupie monnaie d'or ou d'argent? la protection au coton ou à l'acier? » Impressionnante hardiesse des ingénieurs britanniques, les voies ferrées, les routes, les ponts construits partout, la mer devant céder à la terre des kilomètres de terrain, les rivières et les chutes d'eau captées, telle cette entreprise que je viens de visiter, il y a quelques heures seulement, sur la route de Poona, et qui doit bientôt fournir l'énergie à toutes les usines de Bombay. Partout, l'impulsion donnée par l'Occident à l'humanité fourmillante de l'Orient.

Mais ici, dans cette paix monacale, les Serviteurs sont à l'abri des agitations de la ville.

— Ne croyez pas pourtant, — me dit le plus âgé de mes compagnons, — que nous vivions à l'écart de la vie moderne. Notre Maison de Poona n'est qu'un centre, où nous pouvons méditer en paix, sans doute, mais d'où nous nous dispersons vers toutes les provinces de la Péninsule. Nous ne sommes pas de purs spéculatifs : notre but est d'agir et de construire une Inde jeune et prospère.

» Loin de fuir l'influence de l'Occident, notre but est d'en répandre les éléments bienfaisants. Notre règlement nous commande d'accepter franchement les liens avec la Grande-Bretagne : la Providence, dans ses desseins impénétrables, les a ordonnés pour le bien de l'Inde. Le contact d'une civilisation différente de la nôtre doit d'abord nous libérer de certains de nos préjugés, en atténuer du moins les rigueurs, grand profit pour les opprimés de notre pays, parias, femmes, minorités religieuses! — En outre, la multiplication des moyens de production dont vous nous montrez l'exemple peut être pour nous une cause de prospérité; le développement de l'industrie est un des principaux articles de notre programme : à condition seulement d'adapter la société indienne à cette puissance nouvelle. De toute façon, pour devenir plus forte, l'Inde doit évoluer; les tentations de revenir en arrière sont certainement nom-

breuses : elles seront vaincues, et vous devez nous y aider. Nous pourrons ainsi amener le peuple indien à pouvoir se gouverner lui-même, comme les dominions britanniques, ce qui est notre but primordial, et répandre dans la société, en même temps que les aspirations patriotiques, les moyens de les satisfaire.

» Bien entendu, nous voulons concilier cette évolution avec nos traditions. Nous sommes presque tous ici des Brahmanes. Nous appartenons donc à cette vieille caste intellectuelle et dirigeante, dont vous avez peut-être entendu critiquer l'arrogance. Mais justement parce que nous représentons l'intelligence indienne, nous voulons rester à la tête d'un mouvement d'idées même nouveau, qui pénètre notre pays, le diriger par notre propagande vers des fins bienfaisantes. »

Mon compagnon parle lentement, d'un ton simple et convaincu. Durant les silences qui ponctuent ses phrases j'entends chanter dans l'herbe les cigales. Des renards volants, grandes chauves-souris de l'Inde, nous frôlent dans leur vol. La paix lourde de la nuit donne aux paroles de l'homme une gravité singulière.

Puisque l'association est surtout composée de Brahmanes, je lui demande si l'inspiration en est religieuse.

— Absolument pas, — me répond-il avec force. — Les Serviteurs peuvent appartenir à toutes les religions. Nous comptons parmi nous des Hindous, des Musulmans, des Chrétiens, des Parsis : nous sommes avant tout Indiens. Par là nous nous distinguons d'un assez grand nombre de groupements, dont beaucoup nous ont précédés, et qui puisaient l'ardeur des réformes sociales dans des conceptions religieuses définies. Vous avez sans doute entendu parler du Brahmo-Swamaj, favorable à l'union de l'hindouisme et du christianisme, hostile, dès le début du XIXe siècle, à la servitude de la caste; et le nom de l'Arya Swamaj, cette Société nationaliste et religieuse, prônant, avec le retour à la morale des Védas et l'instransigeance religieuse, l'émancipation des parias, ne vous est pas inconnu. Nous, nous ne basons au contraire nos réformes sur aucun principe religieux : la religion qui nous unit est le patriotisme.

» Pourtant, sans être les adeptes d'une religion particulière,

c'est dans un esprit religieux que nous vouons notre existence à notre pays. Notre sacrifice à la patrie n'a de comparable, en Europe, que celui d'un moine à son Dieu. Avant d'acquérir le titre de « Serviteur » nous subissons un long entraînement, de cinq ans au moins. Si nous sommes, à ce moment, jugés dignes, nous prononçons des vœux solennels. — Il y en a sept. — Chaque Serviteur (nous sommes vingt-cinq) les a gravés dans son cœur. Par serment, nous nous engageons à placer toujours le pays avant toute autre préoccupation dans nos pensées, à ne jamais chercher d'avantages personnels, à regarder, sans distinction de castes ni de croyances, tous les Indiens comme nos frères, à nous contenter du salaire de la Société, à mener une vie pure, à ne nous engager dans aucune querelle personnelle, à ne jamais léser les intérêts de la Société. La discipline de notre Société est absolue : les Serviteurs doivent se soumettre sans réplique aux ordres de notre Président.

» Pour l'étude des grandes questions qui intéressent le salut de l'Inde, chaque Serviteur se spécialise d'ordinaire dans un problème. Notre Président, Srinivasa Sastri, qui a maintes fois été le délégué de l'Inde à la Société des Nations et qui voyage en ce moment dans l'Afrique du Sud, s'est particulièrement intéressé aux misères des Indiens au delà des mers. Tel d'entre nous étudie le sort de la femme indienne, tel autre celui des « hors castes », l'un celui des ouvriers des villes, l'autre celui des paysans. Après avoir médité nos conclusions dans nos bibliothèques et nos cellules, nous tentons, chacun de notre côté, de les mettre en pratique dans les provinces indiennes. Nous fondons des Universités, des Collèges, des Écoles Techniques, des Syndicats, des Coopératives. Nous essayons de rajeunir « l'opinion indienne ».

Comme la nuit est avancée, je regagne la petite maison qui m'est destinée. Dans la chambre où je me trouve, entre ces quatre murs nus, mourut le fondateur de la Société, l'un des Indiens les plus vénérés du début du siècle, le professeur Gokhale. Son portrait, à l'un des murs, constitue le seul ornement de la pièce : je contemple son visage rond, ses yeux très doux derrière des lunettes, ses moustaches tombant sur ses lèvres épaisses, son expression d'intellectuel modéré, un peu

têtu. Sur une table, près de mon lit, a été déposé le Programme de la Société et un choix de discours du professeur. A la lueur d'une lampe qui vacille, je lis les paroles de cet homme tenace, répétant à chaque discussion du budget, à chaque Conseil Législatif, le désir de l'Inde d'arriver au self gouvernement. Je retrouve dans toute son œuvre l'obsédant désir de voir l'Inde évoluer comme une puissance d'Occident. J'aperçois, soulignées au crayon, ces lignes d'une adresse à lord Curzon, le vice-roi de l'époque : « Je crois, » disait Gokhale, « que, dans l'état actuel de l'Inde, toute éducation occidentale est utile et précieuse... A mon avis, la grande œuvre de l'éducation occidentale n'est pas tant l'encouragement du savoir que la libération de l'esprit indien de l'oppression des idées du vieux monde... A cette fin, non seulement la plus haute, mais toute éducation occidentale est utile. »

Et je songe à l'œuvre étonnante de ce créateur : sur cette terre de religions, un groupe d'hommes, pris dans la caste la plus jalouse de sa tradition, et qui prétendent, sans faire appel à l'inspiration religieuse, régénérer leur pays; près de la capitale d'un des royaumes les plus anciens de l'Inde, des patriotes ardents qui vont prêcher dans toute la Péninsule les idées de l'Occident, créer, dans la plaine grise du Deccan, un centre d'études modernes, un monastère du Progrès.

De bonne heure, le lendemain, le Serviteur vient me trouver dans ma chambre. Un professeur de sanscrit au Collège, docteur de l'Université de Paris, l'accompagne. Nous devons visiter les œuvres que la Société soutient à Poona.

Une petite voiture nous emmène jusqu'à la ville, par des routes poussiéreuses, à travers la campagne brûlée du Deccan. Sur des collines dorment des ruines de temples. Puis nous traversons la ville : dans les échoppes ouvertes, les artisans travaillent bruyamment; sur la chaussée où errent des vaches, sacrées et squelettiques, des enfants nus jouent dans la bouse; de lourds chariots traînés par des buffles poussifs passent lentement. Les hommes grouillent, mais ne se mêlent pas.

Sur les fronts bariolés de blanc, de rouge, de jaune, les cercles, les barres, les tridents qui distinguent les adorateurs de Vichnou, de Siva ou de Brahma : étiquettes qui disent le

prix des hommes. Des miséreux en haillons cheminent à l'écart; d'autres attendent près des portes des maisons qu'on leur jette les ordures à emporter; ce sont les « intouchables » auxquels sont réservées les occupations dégradantes. La caste toute-puissante domine encore cette humanité fourmillante.

Les Serviteurs ont pourtant déclaré la guerre à cette institution du passé. Sans doute mon compagnon s'efforce de me démontrer, comme je l'ai déjà entendu faire bien des fois, que cette ancienne coutume a pu avoir ses avantages : la solidarité entre les membres d'une même caste, la hiérarchie de naissance au lieu de la hiérarchie de la richesse, la spécialisation héréditaire qui crée à chacun ses devoirs et sa tâche. — « Naturellement, me dit-il, dans l'Inde moderne, ses inconvénients l'emportent de beaucoup sur ses bienfaits. Le principal de ces inconvénients est, à mes yeux, d'affaiblir le patriotisme, de substituer le mépris entre frères à l'idéal commun ».

A Poona même, les œuvres destinées à relever les déclassés sont nombreuses. Mon guide me montre, en passant, des bâtiments modernes que nous devions visiter par la suite : l'un abrite une école, l'autre un hôpital, un autre une bibliothèque où les Parias et les Intouchables sont reçus comme les membres des autres castes.

— Les Serviteurs, — me dit-il, — en ont fait construire de semblables dans toute la Péninsule.

Mais une victime surtout des coutumes anciennes intéresse les Serviteurs : la femme.

— Pour rendre l'Inde plus forte, nous voulons, — me dit mon interlocuteur, — que, dans chaque foyer, l'épouse devienne l'égale de l'homme et l'éducatrice de l'enfant.

Mariée trop jeune, bien avant l'âge de la puberté, servilement soumise à son mari, enfermée souvent dans ses réduits par le rideau qui la cache aux visiteurs, elle traîne une existence végétative et douloureuse.

— Je tiens particulièrement à vous montrer, — poursuit-t-il, — notre « Refuge de la Femme ». Son but est de faire l'éducation de la femme indienne. Nous recevons ici des femmes de toutes les castes, de toutes les croyances.

La voiture nous arrête devant une grande maison. Dans

la cour, une matrone hindoue, vêtue de noir, vient à notre rencontre. Elle nous guide à travers les salles claires où des femmes travaillent en silence.

— L'œuvre compte actuellement plus de 800 pensionnaires, — nous dit-elle. — Certaines habitent ici; d'autres utilisent nos leçons dans leur foyer.

Nous parcourons des ateliers de tissage ou de filature. Dans une pièce, il en est qui suivent, attentives et muettes, des leçons d'hygiène infantile. Dans une autre il en est qui apprennent à lire : des femmes déjà mûres épellent l'alphabet avec un sérieux touchant. Le visage flétri, le corps écrasé sous des châles sombres, toutes ces pensionnaires me paraissent vieillies avant l'âge. Comme j'arrive dans une salle où sont groupées des brodeuses, je sors mon appareil photographique. Crainte d'un sortilège? Pudeur d'Orientales? Le silence atterré se transforme en panique : la pièce se vide sur-le-champ.

Parmi les miséreuses qui sont là, certaines avaient, avant leur arrivée, un sort plus pitoyable encore que les autres : les veuves. Le gouvernement anglais est parvenu à les arracher au bûcher auquel elles étaient destinées jadis; il n'a pas pu leur éviter encore la déchéance morale. Esclaves de la famille du mari, elles sont l'objet de la répulsion générale : les cérémonies religieuses, les réjouissances leur sont interdites; leur présence suffirait à amener le malheur.

— Ici, — m'explique le Serviteur, — nous avons plusieurs centaines de veuves. Nous essayons de leur recréer une existence au milieu des autres femmes.

Mon compagnon ne me cache pas d'ailleurs le scandale que causent, dans beaucoup de milieux, ces tentatives d'émancipation. Des accusations de corruption circulent. Des familles sont venues réclamer les veuves d'un parent mort. Mais il ajoute :

— Trois ou quatre veuves ont déjà poussé l'indépendance jusqu'à se remarier.

Trois ou quatre sur des multitudes! C'était bien là l'impression que je devais garder de mon séjour à Poona. D'admirables efforts, mais de gigantesques obstacles accumulés par les siècles. Je pouvais voir, dans des œuvres privilégiées, des

femmes rechercher l'émancipation par le travail, des paysans assister à des cours du soir, des Parias s'asseoir sur des bancs d'école à côté des Brahmanes. Mais, à Poona même, combien se trouvait-il de Parias, de femmes, de paysans, pour partager cet honneur? Dans leur centre d'action, les Serviteurs ne me cachaient pas les difficultés rencontrées. Le vieil esprit conservateur indien résistait aux influences du dehors. Et Poona pourtant était, dans toute l'Inde, un champ d'expérience privilégié.

A Poona, j'observai la tentative des Serviteurs pour libérer la société indienne de ses vieux préjugés; revenu à Bombay, je pouvais me rendre compte de leurs efforts pour l'adapter à la vie économique moderne. Le Serviteur spécialiste des questions rurales et le spécialiste des questions ouvrières, M. Joshi, qui représenta à plusieurs reprises l'Inde au Bureau international du Travail de Genève, m'exposèrent leur conception sur l'organisation du travail.

Dans sa bibliothèque où s'alignent au mur des livres de tous les pays, M. Joshi médite sur l'avenir de la société indienne. Il parle de lock-out ou de grèves, de machinisme ou de concentration économique avec l'impassibilité du philosophe. Il a transporté avec lui, dans l'un des plus bruyants quartiers de Bombay, un peu de l'atmosphère spéculative du monastère du Deccan.

— Malgré bien des entraves, l'Inde est devenue un grand pays industriel, — me dit-il. — De grands centres industriels ont poussé sur les côtes autour des ports, à l'intérieur même autour des mines. L'Inde compte parmi les puissances textiles et métallurgistes. Évidemment, vous avez pu parcourir d'immenses régions sans voir une cheminée d'usine : l'économie du plus petit village n'en a pas moins été bouleversée sous l'influence de la machine. Le malaise social est sans nul doute lié à la révolution industrielle.

Je fais remarquer que la France et l'Angleterre ont subi, il y a à peine plus de cent ans, la même crise. Elle s'est atténuée à mesure que l'industrie se développait.

— Oui, sans doute! La révolution industrielle bouleverse la vie des Indiens comme elle a bouleversé celle des Anglais

ou des Français au début du XIXe siècle. Mais vous m'avouerez qu'elle est, en Asie, beaucoup plus brutale qu'elle n'a jamais été en Europe. En Occident, la conception du machinisme a lentement mûri : en Orient, au contraire, elle a été brusquement imposée de l'extérieur à une société mal préparée. Les misères, les ruines que la machine a causées lors de son apparition en Europe ne sont donc rien auprès de celles que son introduction a amenées aux Indes.

Je n'avais pas besoin d'entendre les paroles du Serviteur pour évoquer la misère dans les villes et dans les campagnes. Mes souvenirs justifiaient les sombres descriptions que j'avais entendues en arrivant dans la péninsule. Dans les filatures qui jalonnent les vallées riches en coton des environs de Bombay, j'avais vu des salles entières sans un seul homme; dans l'atmosphère surchauffée des galeries où s'emmagasine la chaleur du soleil tropical, j'apercevais surtout des femmes, des enfants. « Vous n'avez pas idée, m'avait dit un fonctionnaire anglais, des résistances que rencontrent, auprès des patrons indigènes, nos réglementations du travail les moins ambitieuses! » De mes séjours dans les campagnes du Deccan, je gardais, plus encore, la hantise de la décrépitude humaine. J'évoquais des visions de paysans hâves, osseux, décharnés, peinant sur des rizières trop morcelées. J'entendais encore les plaintes, sorties de toutes les bouches sur des sujets toujours identiques : l'abêtissement des basses castes, la ruine des petits métiers disparaissant les uns après les autres au contact de la grande industrie, l'angoisse du cultivateur dans l'attente de sa deuxième moisson, le chômage régulier durant trois mois de l'année, et surtout, résultat de tous les maux accumulés, les dettes qui asservissent définitivement au grand propriétaire indien les paysans, déjà victimes de l'ancien régime des terres. Le machinisme aggravait-il encore l'exploitation traditionnelle des Indiens les uns par les autres?

— Et pourtant, — reprend M. Joshi, — l'Asie a un avantage sur l'Europe d'il y a cent ans. Elle subit à présent une évolution semblable. Elle peut donc, et même elle doit profiter de son expérience. Si les heurts de la révolution industrielle, sont plus brutaux chez nous qu'ils ne l'ont été jadis chez vous, les remèdes pour les atténuer sont, en revanche, mieux connus

aujourd'hui. Nous avons le moyen d'éviter bien des écueils en adaptant selon notre génie certaines institutions qui ne se sont développées en Occident qu'après bien des incertitudes et bien des aventures. Parmi ces institutions nouvelles, il en est deux que presque tous les pays ont adoptées, et que l'Inde doit leur emprunter : dans les villes, les syndicats, dans les campagnes, les coopératives.

En même temps, M. Joshi à qui je demande des précisions, sort d'un tiroir des brochures jaunes, vertes, roses.

— Nos Syndicats existent déjà. Voici les rapports annuels des unions. Certes, les unions ne sont pas encore très nombreuses; elles sont jeunes, mais leur croissance est rapide. La plupart sont nées depuis la guerre. La guerre, en obligeant l'Inde à compter davantage sur elle-même, a accru son activité économique, et par là contribué à son évolution sociale. Toutes les villes industrielles ont leurs trade-unions, qui, depuis 1920, tiennent annuellement un Congrès général. Dans la seule Présidence de Bombay, les Syndicats comptent près de 50 000 travailleurs.

Je feuillette les rapports des Syndicats : chaque année, en 1923, en 1924, en 1925, en 1926, des grèves ont éclaté en guise de protestation contre des réductions de salaire; en 1925, le Syndicat des ouvriers tisseurs de Bombay, après la médiation du Gouvernement britannique, s'attribue le succès.

C'est un autre Serviteur, spécialiste des questions rurales, qui me parle des coopératives. Aussi mince et nerveux que M. Joshi est impassible et majestueux, il est pourtant animé de la même conviction qui fait briller ses yeux au fond de ses orbites creuses.

— Notre Société, — me dit-il, — a peut-être dirigé son plus gros effort vers la création et l'extension des coopératives. Nous parcourons les pays pour en répandre l'idée; le soir, dans les villages, nous réunissons les paysans pour leur en expliquer les bienfaits; nous organisons des cours réguliers pour former des gérants et des secrétaires. Le Gouvernement britannique a d'ailleurs beaucoup fait pour le développement des coopératives. Depuis le début du XXe siècle une loi permet à tout groupe de dix personnes vivant dans un même village de former une société qui reçoit les dépôts

des membres, leur prête en échange du bétail, de l'engrais, ou simplement les sommes indispensables pour subsister durant les périodes critiques. Pouvoir délivrer le paysan de l'obsession des dettes, l'arracher à la servitude à l'égard du créancier, quel but magnifique! Grâce à nos efforts et à l'aide du gouvernement, il a déjà été créé toute une hiérarchie de coopératives qui se soutiennent les unes les autres, depuis celles des villages jusqu'à celles des provinces. Regardez les chiffres : plus de 1 800 000 paysans sont membres de plus de 75 000 unions. Je ne veux pas dire que nous soyons au bout de nos peines. Notre tâche est longue, dure, difficile. Mais à force de lutter nous devons réussir.

Pas plus que les Serviteurs, les rapports des unions ouvrières ou paysannes ne cachaient les obstacles. Comme les Serviteurs, ils semblaient répéter, à qui lisait entre les lignes : « Ce sera dur, long, difficile ». Mes séjours dans les campagnes ou dans les usines me confirmaient dans un scepticisme prudent. La vie des unions était encore très superficielle. Dans les campagnes, les paysans ne pouvaient en comprendre l'utilité. N'était-il pas utopique de vouloir expliquer à ces miséreux, dont près de 95 p. 100 étaient illettrés, l'avantage d'un placement à échéance lointaine? Et puis, tous se méfiaient, habitués à se voir dépouillés par de plus fortunés. Dans les cas les plus graves, les coopératives, par manque de capital, ne pouvaient offrir de secours suffisants. Les paysans préféraient d'ordinaire, une fois la mauvaise saison venue, engager leur avenir et celui de leurs enfants, plutôt que de prévoir le désastre et de s'assurer contre lui. Les adhésions même étaient plus théoriques que réelles.

Pour les unions ouvrières, les efforts, plus récents, étaient plus rudes encore. « Les Syndicats? Ne vous laissez pas abuser par un mot venu d'au delà des mers, » devait me dire, à Bombay même, l'un des Anglais les mieux au courant des questions du travail aux Indes. « Leurs membres? Lisez en détail les professions auxquelles ils appartiennent. Quelle faible proportion d'ouvriers! Des petits employés, à peu près uniquement, ceux des tramways, ceux des postes, des petits bourgeois presque. Les chefs? Ils n'appartiennent pas du tout au même milieu que les hommes. Évidemment, depuis quelques

années, tous les ans nous avons des grèves. Mais n'y voyez pas la marque de la puissance des unions. Ce ne sont pas les unions qui déclanchent les grèves : ce sont les grèves qui suscitent les unions. L'union prend corps, la plupart du temps, une fois la grève commencée : la durée de son existence n'est pas même aussi longue que celle de la grève. Encore une fois, les grèves se multiplient : lorsqu'elles éclatent, vous pouvez les voir, oui, les voir de vos propres yeux gagner de maison en maison, de rue en rue, parmi ces pauvres bougres à moitié nus, d'autant plus violents une fois révoltés qu'ils sont plus doux, plus résignés, plus fatalistes à l'ordinaire. Mais les grèves ne sont pas le résultat d'un sentiment de classe : elles sont bien plutôt le symptôme d'une révolte contre l'existence à l'usine, contre les formes du travail industriel. En 1925, dès le début de la grande grève des tisseurs de Bombay, on s'aperçut que beaucoup de grévistes avaient disparu : ils avaient quitté la ville pour revenir sur leur rizière où beaucoup d'entre eux étaient nés. Ils ne cherchaient pas à lutter : ils fuyaient la ville, ils fuyaient la machine, ils fuyaient l'Occident. »

L'idée d'organisation du travail, en un mot, ne semblait pas encore mûre. L'existence des unions ouvrières était théorique. celle des coopératives rurales précaire. Les masses restaient divisées, ignares. S'il était déjà à peine possible d'extirper des esprits les anciens préjugés populaires, comment réussir à insuffler aux foules le désir de s'organiser? Les Indiens écoutaient, consciencieux, les discours et les conseils, acceptaient même de se faire inscrire comme membres d'unions ou de sociétés, et puis agissaient comme s'ils n'en avaient jamais entendu parler.

Je me souvenais d'avoir vu, au moment d'une fête, à Madura, sur la place publique, à l'entrée du grand temple de Siva, trois ou quatre Anglais de l'Armée du Salut battre du tambour, et lire des prières. Tout près, sur l'un des gigantesques pylones du temple, j'apercevais le grouillement fantastique des dieux de pierre, dieux à six têtes ou à dix bras, dieux à trompe d'éléphant ou à museau de singe, dieux taureaux, dieux lions, dieux chapiteaux ou dieux colonnes, dieux pullulant dans le ciel comme la populace indienne dans

la poussière. Les missionnaires aiment à chercher des prosélytes dans la cohue des pèlerins qui s'entassent aux jours consacrés dans les sanctuaires. Une foule de Tamouls, presque nus, écoutaient les Anglais en silence; il y avait là des familles entières de paysans ou de brahmanes. Les petits enfants même ne bougeaient pas. Ils semblaient tous figés dans l'attention, dans la dévotion peut-être. Puis, quand les Salutistes eurent fini, tous les pèlerins sans exception entrèrent dans le temple de Siva. Lorsque le tambour battit à nouveau et que le sermon recommença, d'autres pèlerins, tout aussi muets et attentifs que les premiers, s'entassèrent encore autour des missionnaires, pour pénétrer eux aussi dans le temple hindou, après avoir entendu le sermon chrétien.

Les élèves de Poona ou les travailleurs de Bombay me paraissaient étrangement ressembler aux doux prosélytes des missionnaires de Madura. Pour détruire ou pour reconstruire, les Serviteurs rencontraient d'immenses obstacles : nulle part la violence, nulle part la haine; mais partout la passivité déférente et résignée du peuple de l'Inde.

***

En compagnie de quelques professeurs, je prends le thé à l'Université de Bénarès. Depuis quelques années, l'ancienne capitale religieuse a l'ambition de posséder le grand foyer intellectuel des Hindous, comme Alighar, un peu plus en amont dans la vallée du Gange, celui des Musulmans : quoique très récemment créée, l'Université se prétend ici la gardienne de la tradition brahmanique, et l'un des centres du nationalisme indien.

Tout ici me rappelle pourtant l'Angleterre : de grands collèges rouges avec, au milieu, « le Senate-House » des universités britanniques, de claires villas entourées de jardins aux haies vives, une pelouse qui se perd en champs de footballs et en courts de tennis.

En m'offrant le thé, mes interlocuteurs me parlent de l'Inde. Une fois de plus, j'entends décrire ses malheurs, le paupérisme dans les campagnes, la mortalité dans les villes, l'impuissance des Conseils politiques, la passivité des masses.

Pourtant, me disent-ils, quelques années auparavant, lors du mouvement de la non-coopération, une grande espérance était née dans les milieux de la « Jeune Inde », groupés autour du Mahatma Gandhi. Mais maintenant? Et, tout naturellement, la conversation tombe sur le Mahatma : il doit venir à Bénarès très prochainement, peut-être aujourd'hui ou demain; il ne manquera pas de visiter l'Université sur son passage. Il revient du Congrès National indien qui groupe, tous les ans, à la fin de décembre, les chefs du parti de l'Indépendance, du Swaraj.

— Que le rôle du Mahatma ait beaucoup décru, de congrès en congrès, depuis plusieurs années, — dit l'un de mes compagnons, — c'est un fait indéniable. Politiquement, le grand mouvement de non-coopération n'a pas été un succès. Les fonctionnaires qui, sur les exhortations de Gandhi, ont démissionné en masse, sont revenus à leur poste. Prenez les chefs nationalistes, les Swarajistes : tous, jadis, sur le conseil de l'ascète, avaient refusé de siéger dans les assemblées du gouvernement; mais aujourd'hui, contrairement à sa volonté, ils préconisent expressément l'entrée dans ces assemblées.

Je savais, en effet, que, dans le congrès d'Assam d'où il revenait alors[1], le Mahatma s'était tenu, durant toutes les discussions, dans un tragique silence. Des motions qui l'honoraient avaient été votées; mais il pouvait voir les hommes politiques se détourner de ses méthodes.

— L'enthousiasme des non-coopérateurs semble éteint, et Gandhi s'abstient désormais de tout rôle politique direct, c'est entendu! — continue mon interlocuteur. — Mais son activité n'en a pas été diminuée : elle devient en premier lieu spirituelle. Il se rend compte qu'il faut transformer, avant d'agir, l'état d'esprit de toute une population. Il s'adresse aux paysans sur les grandes routes, aux étudiants dans les universités, aux pèlerins dans les temples. Sa volonté, voyez-vous, est de faire naître, partout où il passe, avec le sentiment de l'unité profonde de l'Inde, le désir d'un retour aux mœurs de jadis. Je ne vous apprendrai rien d'ailleurs en vous disant, que, dans cette entreprise même, ses efforts

1. 1927. — Depuis lors, l'orientation de l'activité de Gandhi ne s'est pas modifiée. Il a été très récemment incarcéré pendant quelques jours, pour avoir, au cours d'une manifestation, incité la foule à brûler les étoffes anglaises.

rencontrent de très grands obstacles. L'unité de l'Inde? Nous la désirons, nous y croyons tous. Mais les luttes entre les Musulmans et les Hindous, habilement entretenues par des tiers intéressés, ont repris, très vives. Vous avez lu dans les journaux, il y a à peine une semaine, au moment même où Gandhi siégeait au Congrès, l'assassinat à Delhi, par un fanatique musulman, du chef du parti des purs hindous, Swami Shranadan : ce n'est pas pour arranger les choses. Le retour aux mœurs antiques? Mais le nombre des Indiens qui portent la tunique de toile grossière qu'il préconise, est sans nul doute, depuis le déclin du mouvement de non-coopération, de moins en moins grand.

J'avais en effet remarqué déjà la petite proportion d'Indiens vêtus du costume national. Dans cette université même de Bénarès, où il était attendu d'un moment à l'autre, les étudiants habillés comme lui pouvaient se compter.

— Les foules accueillent le Mahatma avec enthousiasme partout où il passe, admirent son énergie ascétique, l'adorent presque à l'égal d'une divinité : mais bien peu, il faut l'avouer, suivent maintenant ses préceptes.

» C'est un saint, un saint que l'on vénère et qu'on laisse dans sa niche, — ajouta, en guise de conclusion, selon l'expression d'Occident, l'un des professeurs de l'Université, un Sikh à la longue barbe noire, aux yeux rêveurs sous ses grosses lunettes. Et je voyais sourire avec indulgence un jeune intellectuel indien qui revenait d'Oxford.

Mes interlocuteurs étaient sur la voie de la critique. Mais nous vîmes soudain passer en courant, devant les fenêtres, un groupe de jeunes gens qui criaient : ils annonçaient l'arrivée du Mahatma. Une foule de maîtres et d'étudiants affluait déjà de toutes les directions vers une pelouse centrale. Nous nous mêlâmes à eux pour entrer dans le lieu de la réunion. Trop loin encore pour voir ou pour entendre, je sentais pourtant, à l'attitude recueillie de ceux qui m'entouraient, que Gandhi avait commencé à parler.

Très lentement nous pûmes avancer jusqu'à l'estrade; les yeux tournés dans la direction où tous les yeux étaient fixés, je voyais par instants, entre les cheveux noirs des étudiants, derrière une table de bois nue, une petite silhouette

blanche et voûtée; je pus distinguer bientôt une tête chétive et vieillotte, des mains posées à plat, immobiles sur la table, et, sous la table, deux jambes nues jusqu'aux genoux, maigrichonnes, presque cagneuses, à peine faites, semblait-il, pour porter ce frêle corps.

Maintenant, assis tout près du Mahatma, je le regarde, tandis qu'il s'exprime en une langue que je ne comprends pas. A détailler son visage, aucun trait, au premier abord, ne saurait séduire, ni son front bas et fuyant, ni sa peau ridée, ni son petit nez aux narines aplaties, ni ses lèvres proéminentes, ni sa bouche édentée, ni ses oreilles écartées. Et pourtant je vois, en face de lui, des centaines de jeunes gens fervents qui l'écoutent, avec, dans les yeux, cette expression de tristesse concentrée, dont je n'ai jamais rencontré l'intensité ailleurs qu'aux Indes ou dans le proche Orient. Ces maîtres dont quelques-uns souriaient tout à l'heure des efforts de l'ascète, en buvant le thé dans leur villa anglaise, semblent maintenant accepter avec recueillement la parole d'un maître. Le charme de la « Grande Ame » a commencé sans doute à rayonner, ce charme par lequel se sont laissé toucher tant d'adversaires de Gandhi, jusqu'au procureur britannique qui instruisit son procès.

Ses paroles tombent lentement, martelées une à une, dans une succession régulière. J'entends seulement revenir sans cesse le mot Hindoustani dans le discours, et il me semble que, lorsqu'il le prononce, le Mahatma élève un peu la voix. Mais jamais le débit ne se précipite : la passion semble étrangère à ses paroles. La tranquillité de l'attitude ajoute à la simplicité du ton. Tandis qu'il parle, il reste presque immobile; par moments, seulement, il lève doucement l'avant-bras pour laisser brusquement retomber devant lui la paume de sa main; ou bien encore, la tête légèrement inclinée en avant, il pointe son doigt vers le sol, le fait tournoyer rapidement et, d'un geste sec, le dirige vers la table. Il cherche, me semble-t-il, à expliquer en causant une idée ou un sentiment, à les répéter, à les enfoncer dans l'âme de l'auditoire; il veut prouver plutôt que charmer. Il doit emporter l'adhésion à force de simplicité, et convaincre par la sincérité qu'il respire.

Et même, à fixer ce visage, la laideur des traits se fond

dans l'unité de la physionomie. Comme dans la parole et dans l'attitude, une sincérité profonde éclate sur cette face aux contours bien dessinés. Son front ramassé dit la conviction inébranlable, presque entêtée : sa mâchoire s'avance, énergique, tandis qu'il parle, et son mouvement fait glisser l'une sur l'autre ses deux lèvres humides. Son visage a la rudesse du terroir. Je ne reconnais pas, en l'observant, l'intellectuel et le rêveur que je m'étais imaginé à la lecture des livres d'Europe. Cet ancien avocat a la simplicité rude d'un paysan. Et je comprends tout de suite pourquoi Tagore, ce poète de la couleur et du verbe, cet aristocrate épris d'attitudes, n'a pu faire longtemps cause commune avec ce petit homme chétif et laid, au langage nu, aux yeux rivés sur le passé de l'Inde, comme le laboureur sur sa rizière.

Le Mahatma ne parle pas très longtemps; mon voisin m'explique ses paroles. Après avoir prêché, en ascète, la chasteté absolue à tous ces jeunes gens, il leur a conseillé de chercher exemple dans le passé, de revenir aux mœurs de leurs ancêtres. Les grands maux de la société indienne, l'intolérance, l'intouchabilité résultaient des corruptions de la tradition, non de sa survivance. Le moyen et le symbole du retour aux coutumes anciennes était le Rouet : et Gandhi avait montré une fois de plus la noblesse du métier à main. Il avait terminé en demandant à tous ceux qui étaient là d'apporter, tout de suite, leur obole pour aider à cette renaissance du rouet; les dons les plus modestes étaient pour lui aussi précieux que les autres : ils associaient, par une manifestation publique, ceux qui les donnaient, à l'œuvre nationale indienne.

Comme il est six heures du soir, des étudiants viennent, sur l'estrade, apporter au Mahatma son repas, qu'il prend toujours au même moment : s'il a passé, si peu soit-il, l'heure fixée, il refuse de se nourrir, m'explique-t-on. « Celui qui veut s'élever dans le bien, écrit-il en ses mémoires, doit régler sans indulgence les actes matériels de son existence. » Il mange lentement, dans un petit plat d'étain, des fruits et du lait caillé, tandis que d'autre Indiens se lèvent, sur l'estrade, pour lui répondre. Lorsque tous ont terminé, seulement, il sort au milieu de la foule qui l'acclame. Avant son

départ, il a été décidé qu'il irait, le lendemain matin, avec toute l'assistance, pratiquer, sur les bords du Gange, les ablutions rituelles : la mémoire du chef Hindou, Swami Sharanadan, assassiné neuf jours auparavant par un musulman, présiderait aux cérémonies.

De bonne heure, le lendemain, je navigue sur le Gange en compagnie de deux étudiants hindous. Nous attendons le moment où Gandhi et les foules qui le suivent accompliront leurs ablutions. Le soleil dore à peine encore les minarets de la Grande Mosquée d'Aurengzeb et les innombrables cônes des temples hindous. Mais Bénarès ne connaît pas la tranquillité de l'aube. Les escaliers qui descendent au fleuve grouillent déjà de la foule bruyante et colorée des pèlerins; à la lumière naissante, je vois luire les corps bruns des baigneurs, et les vases de cuivre destinés à contenir l'eau du Gange, tandis qu'immobiles sur des cubes de pierre, abrités par d'innombrables boucliers de paille, d'autres hommes nus invoquent le soleil; j'entends déjà les tam-tams des temples, les cris des marchands et des bateliers, et je revois, toujours semblable, la petite fumée grise qui s'élève des bûchers où sont brûlés les cadavres. C'est la vie religieuse qui se poursuit depuis des siècles sans s'interrompre, même la nuit. Bénarès, ce matin, n'est pas une ville qui s'éveille : elle n'est qu'une ville qui s'éclaire.

Mais nous apercevons, tout le long des marches, un groupe compact d'Indiens, vêtus de blanc, immobiles. Au milieu d'eux, je reconnais, de loin, le corps chétif du Mahatma. A l'attitude figée de tous ces hommes, nous devinons qu'ils prient. Lorsqu'ils ont terminé, ils commencent leurs ablutions. Les uns se déshabillent complètement et se frictionnent tout le corps. D'autres (et Gandhi est du nombre) se contentent d'entrer, pieds nus, dans l'eau; ils recueillent consciencieusement, dans leurs pots arrondis, un peu d'eau du Gange. Ces actes sont très simples et prosaïques. Mais j'ai vu ce matin des milliers et des milliers d'Indiens accomplir ces mêmes rites. L'image du Mahatma et de ses disciples se perd maintenant pour moi dans la vision des foules qui prient. Et le geste banal, tant de fois répété, sur ces rives

où l'adoration ne cesse pas, suggère le rêve mystique et immuable de tout un peuple.

Au sortir du bain, les pèlerins ont coutume de monter vers les temples, pour offrir aux dieux l'eau du Gange dont ils ont rempli leurs vases de cuivre. Revenus à terre, nous retrouvons le Mahatma qui se dirige, à la tête d'une procession, vers un sanctuaire. Nous traversons des ruelles étroites, où se pressent, sous des toiles, les marchands du Temple. Des paysans, des étudiants, des fakirs à moitié nus, des mendiants en guenilles se pressent pour voir l'ascète; sur tous ces haillons, au milieu de cette poussière, flotte le violent parfum des narcisses et des jacinthes que les fidèles emportent, dans des corbeilles, vers les lieux saints. Gandhi, à qui j'ai été présenté la veille au soir, me reconnaît et me fait signe d'approcher. Il est suivi de professeurs de l'Université et d'un groupe de femmes, la sienne d'abord, une petite vieille à l'aspect modeste et rustique, puis quelques jeunes filles hindoues vêtues de blanc; et j'aperçois même deux Occidentales, une Anglaise aux grands yeux doux et une Américaine entre deux âges, dont les yeux bleus trop larges, les ailes du nez trop dessinées, les mouvements du visage disent plus la tension nerveuse que la sérénité religieuse. Toutes ces femmes suivent l'ascète sur les grandes routes, lorsqu'il sillonne l'Inde pour expliquer au peuple l'idée nationale. A Ahmedabad, où il a sa maison, ses écoles, ses ateliers de tissage, elles ont fondé une sorte de couvent hindou, où elles se sont donné des règles monastiques. Lorsqu'il s'adresse à la foule, elles sont toujours au premier rang de ceux qui fixent sur lui leurs regards fervents. Maintenant, elles vont entrer avec la procession dans le temple. Un prêtre, qui s'est avancé à la rencontre du Mahatma, fait pourtant le geste d'arrêter l'Américaine : une profane ne peut, à certains jours, pénétrer dans le lieu sacré; mais Gandhi se penche vers lui; il paraît donner avec minutie d'importants renseignements sur celle qui le suit : il dit, m'explique un voisin, qu'elle est aussi pure qu'une jeune fille hindoue, qu'elle est vierge et végétarienne. De fait, le prêtre la laisse passer aussitôt avec déférence. Resté dehors, j'entends le bruit des tam-tams et des cloches, tandis que la foule continue sans arrêt à s'engouffrer dans le

Temple aux tours d'or où le Mahatma accomplit les rites, et où j'ai vu la veille des femmes arroser d'eau le lingam de Siva, et des fakirs s'arrêter en extase devant un grand bœuf rouge de pierre.

Peu de temps après, le Mahatma et sa troupe sortent du temple. Il vont terminer leurs prières tout près de là sur une place publique. Après s'être purifié dans le sanctuaire, Gandhi veut s'adresser au peuple, à ciel ouvert. Un prêtre commence à psalmodier un chant religieux, un de ces chants nostalgiques qui paraissent monotones à nos oreilles occidentales, mais où les Indiens prétendent percevoir des tonalités fugitives comme des sentiments. Puis, le silence. Au centre de la place, au milieu de la foule, je vois le Mahatma prier, immobile, expressif à force d'impassibilité, et paraissant causer avec la divinité aussi simplement qu'avec les foules indiennes. Aussitôt la prière terminée, il adresse quelques mots au public. La mort de Swami Sharanadan, que l'on commémore aujourd'hui, doit montrer l'inanité des luttes entre Hindous et Musulmans et préluder à leur réconciliation. Tout de suite le Mahatma repart avec sa troupe : il doit parler tout à l'heure à des foules de parias, à l'autre bout de la ville.

Je suis Gandhi à travers d'autres ruelles. Une foule de plus en plus dense le regarde passer. Les hommes font sur son passage, en joignant les mains sur le front qu'ils inclinent, ce salut qui donne aux Indiens une apparence si humble et résignée. L'ascète semble gêné par le bruit, le mouvement et les honneurs. Il fait timidement, de ses deux bras, le geste d'écarter la foule qui vient trop près de lui. Il paraît ne pas voir l'enthousiasme du peuple, mais suivre toujours l'idée qu'il va répéter de ville en ville et de carrefour en carrefour, cette idée d'une Inde unie, libre, renaissant du passé, dans sa vie archaïque et simple.

Je lui demande un moment d'entretien. Je me sens un peu gêné d'interroger le Mahatma au milieu de cette foule qui l'acclame. Il m'eût semblé beaucoup plus facile de discuter de l'idée tolstoïenne avec le philosophe que j'avais imaginé, que de parler avec l'ascète qui venait de faire ses ablutions dans le Gange, de pratiquer le culte de la vache au bruit des

tam-tams mystiques, et de se mêler en accomplissant les mêmes rites à cette foule qui l'acclamait.

Tout de suite la conversation tombe sur le retour au passé, et, plus particulièrement, sur la renaissance du petit métier à main à laquelle Gandhi, maintenant, consacre la plus grande partie de son activité. Le Mahatma aime à parler de sujets précis, et répond très simplement aux questions qui lui sont posées.

— Il est vrai, — me dit-il, — que j'ai mis mon espoir dans le travail du Khaddar[1]. Quoi qu'on puisse dire, les statistiques montrent le progrès réalisé. Certes, beaucoup de ceux qui portaient il y a quelques années la tunique blanche l'ont abandonnée, par crainte de l'opinion; mais ces tuniques mêmes n'étaient pas toutes alors fabriquées aux Indes. La production régulière des tissus nationaux et le nombre des petits métiers à main n'a fait que s'accroître. Il faudra que vous veniez à Ahmedabad. Vous pourrez juger par vous-même. Nos ateliers y ont doublé en quelques années.

Comme je demande au Mahatma quels sont les bienfaits qu'il attend du Khaddar :

— Ils sont très nombreux, — me dit-il. — Le rouet doit donner à la fois au pauvre son pain quotidien, et à l'Inde son indépendance. Il peut d'abord permettre au paysan de mener une existence plus régulière. Vous avez sans doute vu sourire de mon acharnement à préconiser le rouet, et l'on a dû vous montrer la ridicule insuffisance du remède. Le travail du rouet ne donne pas plus de 1/2 à 1 anna de bénéfice par heure de travail : mais le paysan de l'Inde ne gagne pas plus de 6 annas par jour sur sa rizière. Si tous les jours, le travail des champs terminé, il tourne le rouet durant deux ou trois heures, le produit de ce travail, dans la chaumière, équivaut à près de trois mois de travail en plein air. Or ces trois mois correspondent au chômage annuel que la moyenne des paysans de l'Inde doit traverser tant bien que mal. Le rouet, si modeste soient les revenus qu'il procure, permet donc une existence moins hasardeuse. Et c'est le grand problème immédiat : donner du pain à tous ces paysans affamés que vous rencontrez partout ici.

1. Travail du rouet.

» Mais le Khaddar ne doit pas seulement offrir du travail au miséreux : il nous donnera à tous la liberté. Par ses importations croissantes sur notre sol, l'Europe s'est rendue momentanément nécessaire. L'Inde doit répondre, par des remèdes économiques, à une emprise économique. Le paysan du Deccan ne doit pas dépendre pour les nécessités de son existence de Manchester ou de Leeds. L'Inde doit se suffire à elle-même pour les matières indispensables qu'elle consomme. »

Je demande à Gandhi si le Khaddar est surtout, pour lui, un moyen de rendre l'Inde indépendante.

— Certes il est, comme je viens de vous le dire, un puissant et pacifique instrument de libération. Mais il est aussi une fin en lui-même. Je crois, pour moi, qu'il n'y aurait que des avantages à voir l'Inde revenir aux métiers à main de ses pères. Même si notre pays devenait complètement indépendant, même s'il obtenait une protection économique complète, il faudrait encore préconiser le rouet et lutter aux Indes mêmes contre la production industrielle des denrées nécessaires. L'existence des grandes filatures, même aux Indes, entre les mains d'Indiens, est aussi dangereuse que l'envahissement du marché par les importations européennes. La concentration industrielle est le principal apport de l'Occident : il est le grand mal dont l'Inde commence à souffrir. Il ne faut pas qu'une région soit dépendante, pour le pain et le vêtement, d'une autre région. Votre Paris, demain, pourrait être affamé si quelques producteurs le désiraient. Le paysan indien ne doit pas attendre son vêtement de l'ouvrier anglais; mais il ne doit pas non plus le demander à l'ouvrier indien de Karachi ou de Bombay.

Le Mahatma s'arrête un instant. Des bandes d'étudiants, des deux côtés de la chaussée, font des haies de farandoles et nous frôlent souvent pour entendre ses paroles. Des vieux Indiens élèvent sur leurs bras des petits enfants qui veulent voir l'ascète. Je reprends mes questions.

— Vous jugez utopique, — me répond-il, — sans la concentration, l'existence de certaines industries? L'objection m'a déjà été faite. La métallurgie ou les industries de luxe nécessitent la concentration. Mais d'abord ces industries ne sont pas indispensables à l'existence d'un peuple. Certes,

il n'est pas possible d'abolir, du jour au lendemain, les besoins auxquels les industries de luxe correspondent. Mais, par le seul fait que ces industries ne sont pas vitales, leur concentration même en est moins dangereuse. Je ne vois pas autant d'inconvénients à laisser les paysans dépendre des villes, ou même de l'étranger, pour des besoins qu'ils peuvent restreindre eux-mêmes. Je ne réclame la décentralisation immédiate que pour les industries nécessaires : le pain et le vêtement.

J'exprime mes doutes sur la possibilité de faire renaître une industrie décentralisée, là où la concentration industrielle s'est introduite. Celui qui produit le plus, s'il peut aisément transporter sa marchandise, la vend au prix le plus bas, vend davantage, et par là produit plus encore. Le chemin de fer, que les Indiens emploient beaucoup, a pour effet inévitable la concentration de la production et la victoire de la machine sur le petit métier. Des volontés humaines peuvent-elles arrêter cette conséquence naturelle?

— Je n'ai, — répond le Mahatma, — aucun désir de détruire pour le moment les chemins de fer et autres moyens modernes de transport. Je prends souvent les chemins de fer. Ils servent beaucoup à notre cause. Mais, pour les chemins de fer comme pour les industries de luxe, si leur rôle apparaît aussi dangereux, je ne vois aucune objection valable à leur disparition, aucune objection qui puisse me faire hésiter. L'Inde peut vivre heureuse, et elle le doit, dans ses anciennes coutumes, avec son ancienne civilisation, qui, pour être très antique, n'est pas, vous le savez, primitive. Le petit métier est pour nous le symbole du passé. Personne ne peut nous reprocher d'aimer cette tradition dont nous devons seulement redresser les corruptions, et que nous devons faire revivre dans sa pureté.

Et comme je lui demande s'il n'adopterait pas le machinisme occidental comme le Japon, s'il voyait en lui le seul moyen de résister à l'Occident, il répond négativement, sans hésiter :

— Ne croyez pas, — me dit-il, — le Japon un pays heureux. Je reçois du Japon beaucoup de nouvelles. Beaucoup de Japonais se plaignent très vivement : un grand malaise, moral et matériel, règne sur ces îles. Le peuple souffre beau-

coup de l'industrialisation du pays, des besoins qu'elle a créés, en un mot de l'influence de l'Occident. L'indépendance de civilisation est plus importante que l'indépendance politique même. L'Inde doit être libre, mais pas à la façon du Japon, dont la liberté est illusoire. La liberté de l'Inde consiste à revenir à la simplicité de vie et au bonheur rustique de nos pères.

Mais nous arrivons à l'asile où sont groupés, sur une pelouse, des centaines de parias, d' « intouchables », qui attendent le Mahatma. Rebut d'humanité exotique. Certains sont à moitié nus, d'autres couverts de haillons gris et sales. Leurs jambes maigres, leurs bras sans muscles, leur visage osseux disent leur sous-alimentation habituelle. Ils tiennent leurs yeux fixés, mais ne vous regardent pas. Parmi eux, je vois beaucoup d'enfants : leurs côtes se dessinent sous leur peau sèche.

— Comprenez-vous maintenant pourquoi nous les appelons intouchables? — me dit le secrétaire de Gandhi. — Vous qui n'avez pas les mêmes superstitions que beaucoup d'entre nous, oseriez-vous les toucher?

Cependant le Mahatma s'est assis au milieu d'eux, sur une chaise. Il leur parle avec cette même familiarité grave qu'il avait la veille à l'égard des étudiants, et ce matin au milieu des pèlerins. Les visages sont tendus par le désir de comprendre.

— Il leur dit, — m'explique le secrétaire, — de se respecter eux-mêmes, de tenir leur corps propre et leur cœur pur. Il leur montre par des exemples que la religion hindoue veut les castes, mais que l'idée d'intouchabilité est une honteuse corruption de l'esprit indien. Des dieux indiens ont mené des existences miséreuses, et il raconte aux petits enfants leurs aventures. Il leur dit de bien aimer l'Inde, leur mère à tous; eux aussi doivent lutter pour l'Inde qui a besoin d'eux, et qui doit leur donner les possibilités qu'ils méritent, après tant de souffrances.

Il interpelle un à un chacun de ces hommes, et je le vois prendre sur ses genoux de petits intouchables, tandis que d'autres courent vers lui et qu'il leur sourit doucement.

Quand il a fini de parler, le Mahatma se lève. Le groupe

va aller vers un collège de filles où Gandhi doit parler encore, et redire ce qu'il a dit la veille aux étudiants de l'Université, vanter la chasteté de l'Inde antique, prêcher l'union et célébrer le rouet. Tandis que la troupe se met en marche, je rejoins Gandhi. De petits intouchables, tout fiers d'approcher le Mahatma, courent devant nous dans la poussière et le soleil.

Je demande à Gandhi s'il trouve, dans ces milieux de parias, beaucoup de réponses à ses appels. En est-il beaucoup qui se soient mis au travail du rouet?

— Nous en avons certainement dans nos ateliers; pourtant ce sont surtout les agriculteurs qui reprennent le travail du rouet. Ce travail est surtout, en effet, une industrie subsidiaire, qui complète le travail des champs. Mais il est souhaitable que toutes les classes collaborent à cette œuvre nationale.

— Les paysans de l'Inde reprennent-ils le travail des petits métiers uniquement par intérêt pécuniaire, ou comprennent-ils l'idée nationale qui préside à cette renaissance? Sont-ils déjà imbus de cette idée nationale?

— Non, — répond très simplement Gandhi, — je ne peux pas vous dire qu'ils le sont. Je ne peux pas vous dire, comme je le voudrais, qu'ils se sacrifient pour l'unité de notre pays. Ils souffrent, ils ont faim. Ils songent seulement à manger pour vivre. Ils suivent le premier venu qui leur donne un morceau de pain. Ils sont esclaves et ils ont souvent une mentalité d'esclaves. Est-ce de leur faute? Il ne faudrait pourtant pas dire, non plus, que le paysan indien ne conçoit pas la notion de l'unité indienne, et qu'il n'y ait pas un sentiment fraternel, inconscient souvent, entre les différentes races de l'Inde. Les anciens poèmes chantés, les vieilles légendes de l'Inde circulent partout, dans tous les milieux. Le grand nombre des illettrés n'est pas un obstacle à la formation de cette communauté de sentiments. La vraie culture indienne n'est pas écrite. La tradition de l'Inde se répète de village en village et de père en fils. La connaissance des traditions nationales s'arrête là où s'arrêtent les routes des anciens pèlerinages, c'est-à-dire aux frontières même des Indes.

— Mais ces traditions ne sont-elles pas religieuses plutôt

que nationales? L'unité de l'Inde serait alors surtout religieuse, — dis-je, attendant une protestation.

— Certainement, vous avez tout à fait raison. Le sentiment de l'unité de l'Inde doit d'abord être religieux. (Et pour la première fois, je vois le Mahatma serrer le poing et l'abaisser pour renforcer sa pensée). Il doit être religieux. Par la religion seulement, les Indiens parviendront à l'unité nationale. Tout renforcement de la religion est un affermissement du sentiment national.

— Comment les Musulmans peuvent-ils alors être englobés dans l'unité nationale?

— Ils peuvent très bien avoir ce respect de la tradition que nous avons tous aux Indes. L'Islam est assez ancré sur notre sol pour que l'amour de la religion musulmane conduise à l'amour des Indes. Nos religions ne sont pas intolérantes. Elles ne sont pas exclusives les unes des autres; mais elles sont prépondérantes dans le cœur des individus. C'est pourquoi de grands sentiments, comme le sentiment national, doivent se former dans le peuple grâce au sentiment religieux...

Mais nous arrivions au collège des filles et j'étais obligé d'abandonner le Mahatma au milieu de cette conversation interrompue. Comme je revenais à mon bungalow, ses dernières paroles résonnaient encore à mon oreille. Le sentiment religieux! Je croyais comprendre maintenant pourquoi les sourires ironiques des professeurs s'étaient changés, quelques minutes plus tard, en recueillement solennel; pourquoi ces paysans illettrés qui ne devaient penser d'ordinaire, selon le mot de Gandhi, qu'à chercher du pain, faisaient des lieues et des lieues pour le voir et l'entendre. Je revoyais en pensée les scènes du matin, le bain dans le Gange au lever du soleil, la procession vers le Temple au milieu des fleurs, la prière de l'ascète, immobile sur la place publique, et les attitudes ferventes de ces foules recueillies d'étudiants, de pèlerins, d'intouchables, dans les yeux desquels je devinais autre chose que de l'admiration. Sous les conseils pratiques de l'existence, sous les mots d'unité et de renaissance nationales, ils retrouvaient l'inspiration religieuse et le vieux fond mystique immuable de l'Inde.

Le soir encore, sur la grande place de Bénarès, j'aperçus

de loin, et pour la dernière fois, le Mahatma qui parlait du Khaddar, et de l'union nécessaire des Hindous et des Musulmans, tandis que le soleil commençait à se coucher, et que la brume de la nuit enveloppait déjà la ville.

Je devais recueillir de la bouche des Indiens, durant mon séjour dans la Péninsule, bien des opinions contradictoires et subtiles au sujet de l'avenir de leur société; entendre des brahmanes conservateurs qui, dans les discussions des Conseils, avaient encore lutté pour les privilèges de la caste, et des étudiants récemment revenus d'Europe, dont les idées égalitaires scandalisaient leur entourage; des propriétaires terriens qui ne connaissaient encore de leur pays que la vie de leur village, et des patrons d'usine que gagnait déjà la fièvre de la concentration industrielle; des poètes qui entrevoyaient, dans une Inde future, un harmonieux accord des conceptions sociales d'Occident et d'Orient, et des penseurs qui se réfugiaient dans le vieux rêve de l'union des cultures asiatiques. Mais le souvenir des paroles du Mahatma, et de celles des serviteurs, me paraissait marquer avec une netteté particulière le heurt de deux tendances.

Sur les rives du Gange ou dans le monastère du Deccan, j'avais sans doute entendu formuler un jugement aussi sévère sur la société indienne. L'ascète hindou et les solitaires de Poona condamnaient avec une égale sincérité certains excès du système des castes. Ils se rendaient compte, aussi clairement, de la misère dans les campagnes et dans les villes. Mais pour l'un, tous ces maux provenaient d'une déchéance : selon lui, la rigueur des distinctions sociales, la servitude de la femme ne se devinaient pas à la lecture des Védas; les souffrances des paysans n'étaient pas aussi cruelles au temps du village fermé, quand les grandes routes ne déversaient pas encore les produits du dehors, quand les besoins des habitants étaient bornés; la décrépitude dans les villes était inconnue à l'époque où n'existait pas la concentration des usines. Pour les autres, le mal venait au contraire d'un retard de l'Inde sur les autres pays, de sa lenteur à adapter toute sa civilisation aux moyens de production moderne. L'un plaçait son idéal dans une sorte d'âge d'or primitif,

et les autres, à la façon de l'Occident, dans les réalisations de l'avenir.

Les rêves du Mahatma avaient contre eux toute la réalité de la civilisation d'Occident; la machine se multipliait d'elle-même sans que l'homme pût rien contre les lois économiques de son progrès; l'imprimerie tuait, en la figeant, la tradition orale des légendes et des mystères; le chemin de fer sillonnait la Péninsule et sa présence correspondait désormais à un besoin matériel. Jamais aucun pays n'avait victorieusement résisté aux révolutions industrielles.

Mais les aspirations des serviteurs avaient contre elles toute la force de résistance des masses indiennes. Je ne pouvais m'empêcher de comparer au grand mouvement d'enthousiasme que soulevait partout où il passait l'apôtre du Khaddar, la passivité résignée avec laquelle, dans les œuvres de Poona, les miséreux écoutaient les leçons enseignées. Les tentatives d'organisation pratique se heurtaient à la méfiance des foules; la conception occidentale du patriotisme ou de la solidarité n'exerçait pas sur eux l'impulsion du vieil idéal religieux. Une petite élite seulement, dans les universités et dans les villes, était pénétrée des idées venues d'au delà des mers.

Le drame de la société indienne me semblait résider dans le heurt de ces deux idéals : l'un, désormais irréalisable dans la pratique, mais le seul à pouvoir être compris par la foule; l'autre inabordable pour le peuple, mais le seul à se concilier avec l'évolution économique de l'Inde.

Sans doute, les conceptions sociales de l'Occident triompheraient un jour aux Indes, comme elles avaient déjà triomphé au Japon, comme elles commençaient à le faire en Chine. Sans doute l'activité des œuvres britanniques devait aider à l'évolution de l'esprit indien. L'idéal que représentaient les serviteurs serait le plus fort. Mais j'ai souvent revu, comme un symbole, la petite silhouette frêle et blanche du Mahatma, errant sur les routes de l'Inde, au milieu d'une foule fervente et mystique, poursuivant l'illusion du retour à un chimérique passé, en fermant son pays à l'influence de l'Occident.

ÉTIENNE DENNERY

SUR LA BAIE

I

Au matin, très tôt. Le soleil n'était pas encore levé et la baie tout entière était cachée par un brouillard blanc venu de la mer. Les grandes collines recouvertes de brousse, au fond, étaient submergées. On ne pouvait voir où elles finissaient, où commençaient les prairies et les *bungalows*. La route sablonneuse avait disparu, avec les *bungalows* et les pâturages de l'autre côté; par delà, il n'y avait plus de dunes blanches revêtues d'une herbe rougeâtre; rien n'indiquait ce qui était la grève, ni où se trouvait la mer. Une rosée abondante était tombée. L'herbe était bleue. De grosses gouttes se suspendaient aux buissons, prêtes à tomber sans tomber pourtant; le toï-toï argenté et floconneux pendait mollement à ses longues tiges; l'humidité inclinait jusqu'à terre toutes les renoncules et les œillets des jardins. Les froids fuchsias étaient trempés; de rondes perles de rosée reposaient sur les feuilles plates des capucines. On eût dit que la mer était venue doucement battre jusque-là dans les ténèbres, qu'une vague immense et unique était venue clapoter, clapoter... jusqu'où? Peut-être si on s'était éveillé au milieu de la nuit, on aurait pu voir un gros poisson effleurer brusquement la fenêtre et s'enfuir!...

Ah...a...ah! faisait la mer ensommeillée. Et de la brousse venait le son des ruisselets qui coulaient vivement, légèrement, glissaient entre les pierres lisses, pénétraient, jaillissant, dans des vasques ombragées de fougères et en ressor-

taient; on entendait le bruit de grosses gouttes éclaboussant des feuilles larges, le bruit de quelque chose encore — qu'était-ce donc? — un vague frémissement, une secousse légère, une brindille qui se brisait, puis un silence tel qu'il semblait que quelqu'un écoutât.

Tournant le coin de la baie, entre les masses entassées des quartiers de rocs, un troupeau de moutons avança dans un tapotement de petits pas. Ils se pressaient les uns contre les autres, petite masse cahotante et laineuse, et leurs pattes minces, semblables à des baguettes, trottinaient bien vite comme si le froid et le silence les eussent effrayés. Derrière eux, un vieux chien de berger, ses pattes mouillées couvertes de sable, courait, le museau contre le sol, mais d'un air distrait comme s'il pensait à autre chose. Puis, dans la brèche encadrée de rochers, parut le berger lui-même. C'était un vieil homme maigre et droit, vêtu d'une veste de bure que couvrait un réseau de gouttelettes menues, de pantalons de velours attachés sous le genou et d'un large chapeau avec un mouchoir bleu plié et noué autour du bord. Il tenait une main passée dans sa ceinture; l'autre étreignait un bâton jaune, merveilleusement poli. Et tandis qu'il marchait sans se presser, il ne cessait de siffloter tout doucement, légèrement, lointain et aérien pipeau au son mélancolique et tendre. Le vieux chien esquissa une ou deux de ses cabrioles d'autrefois, puis s'arrêta vivement, honteux de sa frivolité, et fit à côté de son maître quelques pas pleins de dignité. Les moutons avançaient en courant, à pas menus, par petits élans; ils se mirent à bêler et des troupeaux fantômes leur répondirent sous la mer : « Bê...ê...ê! bê... ê...ê!.. »

Pendant quelque temps, il leur sembla se trouver toujours sur le même bout de terrain. Là, devant eux, s'étendait la route sablonneuse avec des flaques peu profondes; de chaque côté se montraient les mêmes buissons mouillés, les mêmes palissades noyées d'ombre. Ensuite quelque chose d'immense apparut : un géant énorme, à la tête échevelée, les bras étendus. C'était le gros eucalyptus devant la boutique de madame Stubbs et, lorsqu'ils passèrent devant, une forte bouffée aromatique s'exhala. Et maintenant de grosses taches lumineuses luisaient dans la brume. Le berger cessa

de siffler; il frotta sur sa manche mouillée son nez rouge, sa barbe humide, et, plissant les paupières, jeta un regard dans la direction de la mer. Le soleil se levait. C'était merveilleux de voir avec quelle rapidité le brouillard se raréfiait, s'enfuyait, se dissolvait sur la plaine peu profonde, roulait sur la brousse en s'élevant, et disparaissait comme s'il avait hâte de s'échapper; de grands lambeaux tordus, enroulés en boucles, se heurtaient, se repoussaient l'un l'autre à mesure que les rayons argentés devenaient plus larges. Le ciel lointain, d'un bleu éclatant et pur, se reflétait dans les flaques, et les gouttes d'eau, qui glissaient le long des poteaux télégraphiques se transformaient soudain en points lumineux. Maintenant, la mer bondissante, étincelante, était d'un éclat tel que les yeux vous faisaient mal à la regarder. Le berger tira de sa poche de côté une pipe au fourneau aussi petit qu'un gland, trouva à force de fouiller une motte de tabac tacheté, en râcla quelques bribes et bourra sa pipe. C'était un vieillard grave et beau. Tandis qu'il allumait et que la fumée bleue montait en volutes autour de sa tête, le chien qui le contemplait semblait fier de lui.

« Bê...ê...ê! bê...ê...ê! » Les moutons se déployèrent en éventail. Ils avaient dépassé la colonie de vacances avant que le premier dormeur se fût retourné et eût soulevé sa tête ensommeillée; leur cri résonna parmi les rêves des petits enfants... qui tendirent les bras pour attirer, pour dorloter les mignons petits agneaux frisés du sommeil. Alors le premier des habitants apparut : c'était Florrie, la chatte des Burnell, perchée sur le pilier du portail, levée beaucoup trop tôt comme d'habitude et qui guettait la laitière. Quand elle vit le vieux chien de berger, elle bondit bien vite, arqua le dos, rentra sa tête bigarrée de gris et de roux, et sembla frémir d'un petit frisson de dédain. « Pouah! quelle grossière et dégoûtante créature! » dit Florrie. Mais le vieux chien, sans lever les yeux, passa en se balançant, allongeant les pattes d'un côté, puis de l'autre. Seule, une de ses oreilles se crispa pour prouver qu'il l'avait vue et qu'il la considérait comme une sotte jeune personne.

La brise matinale s'éleva sur la brousse, et l'odeur des feuilles et de la terre noire et mouillée se mêla à l'odeur

pénétrante et vive de la mer. Des myriades d'oiseaux chantaient. Un chardonneret vola par-dessus la tête du berger, et, se perchant à l'extrémité d'une brindille, il se tourna vers le soleil et ébouriffa les petites plumes de sa poitrine. Et maintenant le troupeau avait dépassé la cabane du pêcheur, dépassé le petit *whare* noirci et comme calciné où Leila, la petite laitière, habitait avec sa vieille mère-grand. Les moutons s'éparpillèrent sur une prairie marécageuse et jaune, et Wag, le chien, les suivit de son pas élastique et muet, les rassembla, les dirigea vers la gorge rocailleuse, plus abrupte, et plus étroite, qui menait de la baie du Croissant vers la crique du Point du Jour. « Bê...ê...ê! bê...ê...ê! » Faible, vague s'en venait leur cri, tandis qu'ils suivaient en se dandinant la route qui séchait vite. Le berger serra sa pipe, la glissa dans sa poche de côté de façon à ce que le petit fourneau pendît par-dessus. Et le doux sifflotis aérien recommença aussitôt. Wag se mit à courir le long d'une arête de rocher, à la recherche de quelque chose qui avait une odeur et revint à la course, dégoûté. Alors, se poussant, se coudoyant, se dépêchant, les moutons tournèrent le coin de la route et le berger les suivit et disparut avec eux.

II

Quelques instants après, la porte de derrière de l'un des *bungalows* s'ouvrit et une forme revêtue d'un costume de bain à larges raies s'élança à travers le clos, franchit d'un bond la barrière, se précipita parmi l'herbe touffue, pénétrant dans le ravin, remonta en trébuchant le coteau sablonneux et prit sa course à toute allure par-dessus les gros cailloux poreux, par-dessus les galets froids et humides, jusqu'au sable dur qui luisait comme de l'huile. Flic-flac! Flic-flac! L'eau bouillonnait autour des jambes de Stanley Burnell, tandis qu'il avançait en pataugeant. Il exultait; il était le premier comme d'habitude. Il les avait tous battus, une fois encore. Et il fit un brusque plongeon pour se mouiller la tête et le cou.

— Salut! ô frère! Salut à toi, ô Puissant!

Une voix de basse au velours sonore se répercutait, résonnante, au-dessus de l'eau.

Sacristi! Le diable l'emporte! Stanley se releva pour voir une tête sombre ballottée au loin et un bras levé. C'était son beau-frère, Jonathan Trout... là, devant lui!

— Matinée superbe! — chanta la voix.

— Oui, très belle, — dit brièvement Stanley.

Pourquoi diable ce gars-là ne s'en tenait-il à sa partie de la mer? Pourquoi fallait-il qu'il s'en vînt barbotter jusqu'à ce coin-ci? Stanley donna un coup de pied, détendit son bras et se mit à nager *overarm*. Mais Jonathan le valait bien. Il le rejoignit, ses cheveux noirs luisant sur son front, sa courte barbe luisante et lisse.

— J'ai eu un rêve extraordinaire, la nuit dernière! — cria-t-il.

Qu'avait-il donc, cet homme-là? Cette manie de conversation agaçait Stanley au delà de toute expression. Et c'était toujours la même chose, toujours quelque ineptie à propos d'un rêve qu'il avait eu, ou de quelque idée baroque qu'il s'était fourrée dans la tête, ou de quelque ânerie qu'il venait de lire. Stanley se retourna sur le dos et lança des coups de pieds jusqu'à devenir comme un jet d'eau vivant. Mais cela même ne put...

— J'ai rêvé que je me penchais par-dessus une falaise d'une hauteur épouvantable, criant à quelqu'un au-dessous...

« Ça vous ressemblerait! » pensa Stanley.

Il ne put en endurer davantage. Il cessa de faire jaillir l'eau.

— Dites-donc, Trout, — fit-il, — je suis assez pressé, ce matin.

— Vous êtes quoi?

Jonathan était si surpris — ou s'en donnait l'air — qu'il se laissa sombrer sous l'eau, puis reparut, soufflant.

— Tout ce que je veux dire, — reprit Stanley, — c'est que je n'ai pas le temps de... de conter des balivernes. Je veux en finir. Je suis pressé. J'ai du travail à faire ce matin... compris?

Stanley n'avait pas achevé que Jonathan avait disparu.

— Passez, ami! — dit doucement la voix de basse, et il s'esquiva en glissant à travers l'eau presque sans une ondulation... Mais peste soit de l'animal! Il avait gâté le bain de

Stanley. Quel idiot dénué de tout bon sens était cet homme-là! Stanley nagea de nouveau vers le large, puis aussi rapidement se remit à nager vers la terre et se précipita pour remonter la grève. Il se sentait frustré.

Jonathan resta un peu plus longtemps dans l'eau. Il flottait en agitant doucement les mains comme des nageoires, en laissant la mer balancer son long corps parcheminé. C'était un fait curieux, mais en dépit de tout il aimait bien Stanley Burnell. Il est vrai qu'il avait parfois une envie perverse de le taquiner, de le cribler de plaisanteries, mais au fond ce garçon-là lui inspirait de la pitié. Il y avait quelque chose de pathétique dans sa résolution de tout prendre au sérieux. On ne pouvait s'empêcher de sentir qu'il se ferait rouler un jour, et alors la formidable culbute qu'il ferait! A cet instant une vague immense souleva Jonathan, le dépassa au galop et vint se briser le long de la plage avec un bruit joyeux. Qu'elle était belle! Puis une autre arriva. Voilà comment il fallait vivre! avec insouciance, avec témérité, en se donnant tout entier. Il se remit sur ses pieds et commença à regagner le rivage en enfonçant ses orteils dans le sable ferme et ridé. Prendre facilement les choses, ne pas batailler contre le flot et le jusant de la vie, mais s'abandonner à eux, voilà ce dont on avait besoin. Vivre, vivre! Et la parfaite matinée, si fraîche, si charmante, baignant voluptueusement dans la lumière comme si elle riait à sa propre beauté, semblait murmurer : « Pourquoi pas? »

Mais à présent qu'il était sorti de l'eau, Jonathan devenait bleu de froid. Tout son corps lui faisait mal; c'était comme si quelqu'un l'avait tordu pour en exprimer le sang. Et remontant la grève, à longues enjambées, frissonnant, tous les muscles tendus, il sentit lui aussi que le plaisir de son bain était gâté. Il y était resté trop longtemps.

III

Béryl était seule dans la salle commune quand Stanley apparut en costume de serge bleue, col empesé et cravate à pois. Il avait l'air propre et bien brossé à un point presque excessif; il allait en ville pour la journée. Il se laissa tomber

sur sa chaise, il tira sa montre et la posa auprès de son assiette.

— Je n'ai que vingt-cinq minutes tout juste, — dit-il. — Vous pourriez aller voir si le *porridge* est prêt, Béryl.

— Maman vient d'y aller, — répondit Béryl.

Elle s'assit à la table et versa le thé de son beau-frère.

— Merci.

Stanley avala une petite gorgée.

— Hallo! — dit-il d'un ton d'étonnement. — Vous avez oublié le sucre.

— Oh, pardon!

Mais Béryl, même alors, ne le servit pas : elle poussa vers lui le sucrier. Qu'est-ce que cela voulait dire? Les yeux bleus de Stanley, tandis qu'il se servait, s'élargirent; ils semblaient frémir. Il jeta un regard rapide à sa belle-sœur et se renversa en arrière.

— Rien ne cloche, n'est-ce pas? — demanda-t-il négligemment, en tiraillant son col.

Béryl courbait la tête; elle faisait tourner son assiette entre ses doigts.

— Rien, — dit sa voix légère.

Puis elle aussi leva les yeux et sourit à Stanley.

— Pourquoi y aurait-il quelque chose qui cloche?

— O ...oh! Pour rien du tout, à ma connaissance. Je pensais que vous aviez l'air un peu....

A ce moment, la porte s'ouvrit et trois petites filles parurent, chacune portant une assiette de *porridge*. Elles étaient pareillement vêtues de jerseys bleus et de culottes courtes; leurs jambes brunes étaient nues et elles avaient toutes trois les cheveux nattés et relevés en ce qu'on nommait une queue de cheval. Derrière elles venait grand'mère Fairfield avec le plateau.

— Faites attention, enfants, — dit-elle.

Mais elles prenaient le plus grand soin. Elles adoraient avoir la permission de porter des objets.

— Avez-vous dit bonjour à votre père?

— Oui, grand'maman.

Elles s'installèrent sur le banc, en face de Stanley et de Béryl.

— Bonjour, Stanley.

La vieille madame Fairfield lui tendit son assiette.

— Bonjour, mère. Comment va le petit?

— Admirablement. Il ne s'est réveillé qu'une fois la nuit dernière. Quelle matinée idéale!

La vieille femme s'interrompit, la main posée sur la miche de pain, pour regarder le jardin par la porte ouverte. On entendait la mer. A travers la fenêtre ouverte largement, le soleil coulait à flot sur les murs peints en jaune et le plancher nu. Tout sur la table rayonnait et scintillait. Au milieu se trouvait un vieux saladier rempli de capucines jaunes et rouges. Elle sourit et un air de profond contentement brilla dans ses yeux.

— Vous pourriez bien me couper une tranche de ce pain, mère, — dit Stanley. — Je n'ai que douze minutes et demie avant que la diligence passe. Quelqu'un a-t-il donné mes souliers à la bonne?

— Oui, ils sont prêts.

Le calme de madame Fairfield n'était nullement troublé.

— Oh, Kézia! Pourquoi donc es-tu si malpropre? — cria Béryl au désespoir.

— Moi, tante Béryl?

Kézia la regarda, en ouvrant de grands yeux. Qu'est-ce donc maintenant qu'elle avait fait? Elle avait seulement creusé une rigole au beau milieu de sa bouillie, l'avait remplie de lait et était en train d'en manger les bords. Mais c'était ce qu'elle faisait tous les matins, sans que personne lui eût dit un mot jusqu'à présent.

— Pourquoi ne peux-tu pas manger convenablement, comme Isabelle et Lottie?

Que les grandes personnes sont injustes!

— Mais Lottie fait toujours une île, n'est-ce pas, Lottie?

— Moi pas, — dit catégoriquement Isabelle. — Je saupoudre tout simplement de sucre ma bouillie, je mets du lait dessus et je la finis. Il n'y a que les bébés qui jouent avec ce qu'ils ont à manger.

Stanley repoussa sa chaise et se leva.

— Voudriez-vous me faire apporter ces souliers, mère? Et, Béryl, si vous avez fini, je voudrais bien que vous filiez jusqu'à la porte et que vous fassiez arrêter la diligence. Isabelle, cours demander à ta mère où l'on a mis mon chapeau melon. Attends

une minute : vous êtes-vous amusés avec ma canne, enfants?

— Non, papa.

— Mais je l'avais mise ici.

Stanley commença à tempêter.

— Je me rappelle nettement l'avoir posée dans ce coin. Maintenant qui l'a prise? Il n'y a pas de temps à perdre. Dépêchez-vous! Il faut absolument que cette canne se retrouve.

Même Alice, la bonne, dut prendre part à la chasse.

— Vous ne vous en êtes pas servie pour tisonner le feu de la cuisine, par hasard?

Stanley se précipita dans la chambre où Linda était couchée.

— Voilà une chose insensée! Je n'arrive pas à conserver un seul des objets que je possède. On a fait disparaître ma canne, à présent!

— Ta canne, mon ami? Quelle canne?

L'air vague de Linda en des circonstances pareilles ne pouvait être sincère, décida Stanley. Personne ne sympathisait donc avec lui?

— La diligence! La diligence, Stanley! — cria de la porte du jardin la voix de Béryl.

Stanley agita le bras du côté de Linda : « Pas le temps de dire adieu! » cria-t-il. Et il avait l'intention de la punir ainsi.

Il saisit brusquement son chapeau, s'élança hors de la maison et descendit à la course l'allée du jardin. Oui, la diligence était là qui attendait et Béryl, se penchant par-dessus la porte ouverte, riait, le visage levé vers quelqu'un, tout juste comme s'il n'était rien arrivé. Les femmes n'ont pas de cœur! Quelle façon elles ont de considérer comme une chose toute naturelle que ce soit votre rôle de peiner pour elles, tandis qu'elles ne se dérangent même pas pour empêcher votre canne de se perdre!

Le conducteur passa légèrement son fouet sur le dos des chevaux. « Adieu, Stanley! » cria Béryl, d'une voix douce et gaie. C'est assez facile de dire adieu. Et elle se tenait là, oisive, abritant ses yeux de sa main. Ce qu'il y avait de pire, c'est que Stanley était forcé de crier adieu lui aussi, pour sauver les apparences. Puis il la vit se détourner, esquisser un petit saut, et revenir en courant à la maison. Elle était contente d'être débarrassée de lui!

Oui, elle en était reconnaissante. Elle entra tout courant dans la salle et cria :

— Il est parti!

Linda appela de sa chambre :

— Béryl, Stanley est-il parti?

La vieille madame Fairfield apparut, portant le bébé en petite veste de flanelle.

— Il est parti?

— Parti!

Oh, quel soulagement, quelle différence cela faisait que l'homme eût quitté la maison! Leurs voix elles-mêmes avaient changé, lorsqu'elles s'appelaient entre elles; leur ton était chaud et tendre, on eût dit qu'elles avaient un secret en commun. Béryl alla vers la table :

— Prends donc une autre tasse de thé, maman. Il est encore chaud.

Elle avait envie de célébrer en quelque sorte le fait qu'elles pouvaient maintenant faire ce qu'elles voulaient. Il n'y avait pas là d'homme pour les déranger; toute cette journée parfaite leur appartenait.

— Non merci, petite, — dit la vieille madame Fairfield, mais sa façon, à ce moment-là, de faire sauter le bébé, et de lui dire : « A-gue... a-gue... a-ga! » indiquait que son sentiment était le même.

Les petites filles s'enfuirent dans le clos comme des poulets échappés d'une cage.

Même Alice, la bonne, qui lavait la vaisselle dans la cuisine, fut gagnée par la contagion et prodigua l'eau précieuse de la citerne d'une manière absolument extravagante.

— Oh! ces hommes, — dit-elle.

Et elle plongea la théière dans le baquet et la maintint sous l'eau, même après que les bulles eurent cessé de s'échapper, comme si elle était, elle aussi, un homme et que la noyade fût un sort trop doux.

IV

— Attends-moi, I-sa-belle! Kézia, attends-moi!

Voilà que la pauvre petite Lottie restait de nouveau en

arrière parce qu'elle trouvait terriblement difficile d'escalader la barrière toute seule. Quand elle se tenait perchée sur le premier échelon, ses genoux commençaient à trembler; elle se cramponnait au montant. Alors il fallait passer une jambe par-dessus. Mais laquelle? Elle n'était jamais capable de le décider. Et quand enfin elle mettait un pied de l'autre côté, en le tapant avec une sorte de choc désespéré... alors la sensation était épouvantable. Elle était à moitié encore dans l'enclos et à moitié dans l'herbe touffue. Elle étreignait le montant avec désespoir et élevait la voix :

— Attendez-moi!

— Non, ne va pas l'attendre, Kézia! — dit Isabelle. — C'est une vraie petite nigaude. Elle fait toujours des histoires. Viens donc!

Et elle tira le jersey de Kézia.

— Tu pourras prendre mon seau, si tu viens avec moi, — dit-elle gentiment. — Il est plus grand que le tien.

Mais Kézia ne pouvait pas laisser Lottie toute seule. Elle revint vers elle en courant. A ce moment-là, Lottie avait la figure toute rouge et respirait péniblement.

— Allons, mets ton autre pied par-dessus, — dit Kézia.

— Où?

Lottie la regardait comme du haut d'une montagne.

— Là, où est ma main.

Kézia tapota l'endroit.

—Oh, c'est là que tu veux dire.

Lottie poussa un profond soupir et passa le second pied par-dessus.

— A présent... fais comme si tu tournais, assieds-toi et laisse-toi glisser, — dit Kézia.

— Mais il n'y a rien pour s'asseoir dessus, Kézia, — dit Lottie.

Elle finit par s'en tirer et, dès que ce fut fini, elle se secoua et devint rayonnante.

— Je fais des progrès pour grimper par-dessus les barrières, pas vrai, Kézia?

Lottie avait une de ces natures qui espèrent toujours.

Capeline rose et capeline bleue suivirent la capeline rouge vif d'Isabelle jusqu'au sommet de ce coteau glissant, fuyant

sous le pied. Tout en haut, elle s'arrêtèrent pour décider où elles iraient et pour bien regarder qui s'y trouvait déjà. Vues par derrière, debout sur le fond du ciel, gesticulant vigoureusement avec leurs pelles, elles faisaient l'effet d'explorateurs minuscules et fort embarrassés.

Toute la famille Samuel Joseph était là déjà, avec la demoiselle qui aidait la mère dans le ménage. Assise sur un pliant, elle maintenait la discipline au moyen d'un sifflet qu'elle portait suspendu au cou et d'une badine avec laquelle elle dirigeait les opérations. Jamais les Samuel Joseph ne jouaient tout seuls, ni ne menaient eux-mêmes leur partie. Si par hasard cela arrivait, les garçons finissaient toujours par verser de l'eau dans le cou des filles, ou les filles par essayer de glisser des petits crabes noirs dans les poches des garçons. Aussi madame Samuel Joseph et la pauvre demoiselle dressaient chaque matin ce que la première (chroniquement enchifrenée) appelait un « brogramme » pour « abuser les enfants et les embêcher de faire des pêtises ». Il consistait toujours en concours, courses ou jeux de société. Tout commençait par un coup perçant du sifflet de mademoiselle et finissait de même. Il y avait même des prix, de gros paquets enveloppés de papier assez sale, que mademoiselle, avec un petit sourire aigre, tirait d'un filet rebondi. Les Samuel Joseph bataillaient frénétiquement pour gagner, trichaient, se pinçaient les bras mutuellement, car ils étaient tous experts dans cet art. La seule fois où les enfants Burnell avaient jamais pris part à leurs yeux, Kézia avait remporté un prix et, après avoir déplié trois bouts de papier, elle avait découvert un minuscule crochet à boutons tout rouillé. Elle n'avait pas su comprendre pourquoi ils faisaient tant d'histoires...

Mais maintenant, elles ne jouaient jamais avec les Samuel Joseph et n'allaient même pas à leurs fêtes. Les Samuel Joseph, quand ils étaient à la Baie, donnaient toujours des fêtes d'enfants et il y avait toujours le même goûter. Une grande cuvette de salade de fruits toute brune, des brioches coupées en quatre et un pot à eau rempli de quelque chose que Mademoiselle appelait de la « limonadeu. » Et le soir, on rentrait chez soi avec la moitié du volant de sa robe arraché, ou avec le devant de son tablier orné de jours tout éclaboussé

par quelque chose, tandis que les Samuel Joseph restaient à bondir comme des sauvages sur leur pelouse. Non, vrai! ils étaient trop épouvantables!

De l'autre côté de la Baie, tout au bord de l'eau, deux petits garçons aux culottes retroussées s'agitaient comme des araignées. L'un creusait le sable, l'autre trottinait, entrant dans l'eau, puis en sortant pour remplir un petit seau. C'étaient les petits Trout, Pip et Rags. Mais Pip était si occupé à creuser et Rags si occupé à l'aider, qu'ils ne virent leurs cousines qu'au moment où elles arrivèrent tout près.

— Regardez! — dit Pip. — Regardez ce que j'ai découvert!

Et il leur montra une vieille bottine imbibée d'eau et aplatie. Les trois fillettes ouvrirent de grands yeux.

— Qu'est-ce que tu vas bien en faire? — demanda Kézia.

— La garder, bien sûr!

Pip prit un air fort dédaigneux.

— C'est une trouvaille... tu vois?

Oui, Kézia voyait. Tout de même...

— Il y a des masses de choses enterrées dans le sable, — expliqua Pip. — On les flanque à la mer dans les naufrages. C'est du butin. Quoi... on pourrait trouver...

— Mais pourquoi faut-il que Rags verse tout le temps de l'eau dessus? — demanda Lottie.

— Oh, c'est pour mouiller le sable, — dit Pip, — pour rendre le travail un peu plus facile. Va toujours, Rags.

Et le bon petit Rags continua à courir, à verser dans le trou l'eau qui devenait brune comme du chocolat.

— Tenez, voulez-vous que je vous montre ce que j'ai trouvé hier? — dit Pip, mystérieusement, et il planta sa bêche dans le sable. — Promettez de ne rien dire.

Elles promirent.

— Dites « croix de fer, croix de bois... »

Les petites filles le dirent.

Pip tira quelque chose de sa poche, le frotta longtemps sur le devant de son jersey, puis souffla dessus, puis frotta encore.

— A présent, tournez-vous, — commanda-t-il.

Elles se retournèrent.

— Regardez toutes du même côté! Bougez pas! A présent!

Et sa main s'ouvrit; il éleva dans la lumière quelque chose qui lançait des éclairs, qui scintillait, qui était du vert le plus ravissant.

— C'est un némeraude, — dit Pip avec solennité.

— Bien vrai, Pip?

Même Isabelle était impressionnée.

La belle chose verte semblait danser dans les doigts de Pip. Tante Béryl avait un némeraude dans une bague, mais ce n'était qu'un tout petit. Ce némeraude-là était aussi gros qu'une étoile et bien, bien plus beau.

V

Comme la matinée se prolongeait, des groupes nombreux apparurent au sommet des dunes et descendirent à la plage pour se baigner. C'était chose entendue qu'à onze heures la mer appartenait aux femmes et aux enfants de la colonie d'été. Les femmes se déshabillaient les premières, enfilaient leurs costumes de bain, se couvraient la tête de hideux bonnets qui ressemblaient à des sacs à éponges; puis on déboutonnait les vêtements des enfants. La grève était semée de petits tas d'habits et de souliers; les grands chapeaux de soleil, des pierres sur les bords pour empêcher le vent de les emporter, avaient l'air de coquillages immenses. Il était étrange que la mer elle-même parût prendre un son différent, lorsque toutes ces formes bondissantes, en riant, en courant, entraient dans les vagues. La vieille madame Fairfield, en robe de cotonnade lilas, un chapeau noir attaché sous le menton, rassemblait sa petite couvée et préparait ses oisillons. Les petits Trout faisaient prestement passer leurs chemises par-dessus leurs têtes, et les cinq enfants prenaient leur course, tandis que leur grand'mère restait assise, une main dans le sac qui contenait son tricot, prête à en tirer la pelote de laine dès qu'elle aurait la certitude qu'ils étaient dans l'eau, sains et saufs.

Les petites filles au corps ferme et compact n'étaient pas à moitié aussi braves que les petits garçons à l'aspect tendre et délicat. Pip et Rags, frissonnant, s'accroupissaient, battaient l'eau, n'hésitaient jamais. Mais Isabelle, qui pouvait faire douze brassées à la nage, et Kézia, qui était capable d'en

faire presque huit, ne les suivaient que s'il était strictement entendu qu'on ne les éclabousserait pas. Quant à Lottie, elle ne suivait pas du tout. Elle aimait qu'on la laissât, s'il vous plaît, entrer dans l'eau à sa façon à elle. Et cette façon consistait à s'asseoir tout au bord, les jambes droites, les genoux serrés l'un contre l'autre, et à faire avec ses bras de vagues mouvements, comme si elle s'attendait à être mollement portée jusqu'au large. Mais quand une vague plus forte que les autres, une vieille vague moustachue, arrivait, en se balançant, dans sa direction, elle se remettait précipitamment sur ses pieds, l'horreur peinte sur sa figure, et remontait la plage à toute vitesse.

— Tiens, maman, veux-tu me garder ça?

Deux bagues, une mince chaîne d'or tombèrent sur les genoux de madame Fairfield.

— Oui, ma chérie. Mais est-ce que tu ne vas pas te baigner ici?

— N... n... non.

La voix de Béryl traînait; le ton en était vague.

— Je me déshabille plus loin par là. Je vais me baigner avec madame Harry Kember.

— Très bien.

Mais madame Fairfield serra les lèvres. Elle avait mauvaise opinion de madame Harry Kember. Béryl le savait.

« Pauvre vieille maman », se disait-elle avec un sourire, tout en effleurant les galets. « Pauvre vieille maman! Vieille! Oh, quelle joie, quelles délices que d'être jeune... »

— Vous avez l'air bien content, — dit madame Harry Kember.

Elle était assise, tassée sur les pierres, les bras noués autour des genoux, en train de fumer.

— Il fait une si adorable journée, — dit Béryl en lui souriant.

— Oh, ma chère petite!

Le son de la voix de madame Harry Kember semblait dire qu'elle n'était pas dupe de tout cela. Mais, à vrai dire, le son de cette voix laissait toujours entendre qu'elle en savait sur votre propre compte bien plus que vous-même. C'était une longue femme, à l'air étrange, les mains étroites, les pieds

étroits. Son visage aussi était étroit et long, avec une expression exténuée; même la frange blonde et frisée de ses cheveux semblait brûlée, desséchée. Dans la Baie, elle était la seule femme qui fumât, et elle fumait sans trêve, la cigarette entre les lèvres tandis qu'elle parlait, ne la retirant que lorsque la cendre était si longue qu'on ne pouvait comprendre pourquoi elle ne tombait pas. Quand elle ne jouait pas au bridge, — elle jouait au bridge tous les jours de sa vie, — elle passait son temps couchée en plein soleil. Elle était capable d'en supporter l'ardeur pendant n'importe combien de temps; jamais elle n'en avait assez. Et pourtant il ne semblait pas la réchauffer. Desséchée, flétrie, froide, elle gisait étendue sur les pierres comme un bout de bois d'épave, jeté là par le flot. Les femmes de la Baie pensaient qu'elle avait des allures fort, fort légères. Son manque de vanité, son argot, sa manière de traiter les hommes comme si elle eût été l'un d'entre eux, le fait qu'elle se souciait de son ménage comme un poisson d'une pomme, et qu'elle appelait sa bonne Gladys *les Yeux Doux* étaient une honte. Debout sur les marches de la véranda, madame Kember appelait de sa voix indifférente et lasse : « Dites donc, les Yeux doux, vous pourriez me balancer un mouchoir, s'il m'en reste encore, hein? » Et les Yeux Doux, portant un nœud de ruban rouge dans les cheveux à la place d'un petit bonnet et chaussée de souliers blancs, accourait avec un impudent sourire. C'était un véritable scandale. Il est vrai qu'elle n'avait pas d'enfants, et quant à son mari... Ici, les voix s'élevaient toujours; elles devenaient frémissantes. Comment avait-il bien pu l'épouser? comment? comment? Ce devait être pour de l'argent, bien entendu, mais même ainsi!

Le mari de madame Kember était de dix ans au moins plus jeune qu'elle et d'une si incroyable beauté qu'il avait l'air d'un masque de cire, ou d'une illustration extraordinairement réussie de roman américain, bien plutôt que d'un homme. Des cheveux noirs, des yeux bleu sombre, des lèvres rouges, un lent sourire somnolent, excellent joueur de tennis, parfait danseur, il était en outre un mystère. Harry Kember ressemblait à quelqu'un qui se promènerait tout endormi. Les autres hommes ne pouvaient pas le souffrir, ils étaient incapables

de tirer un mot de ce garçon-là; il semblait ignorer l'existence de sa femme exactement comme elle semblait ignorer la sienne. Comment vivait-il? On racontait naturellement des histoires, et quelles histoires! Elles ne pouvaient se répéter, tout bonnement. Les femmes avec lesquelles on l'avait vu, les endroits où on l'avait aperçu ... mais rien n'était jamais certain, rien n'était précis. Quelques-unes de ces dames, à la Baie, croyaient secrètement qu'il finirait par commettre un assassinat, quelque jour. Oui, à l'instant même où elles causaient avec madame Kember et prenaient bonne note de l'épouvantable assemblage de vêtements qu'elle portait, elles la voyaient étendue, telle qu'elle gisait sur la plage, mais froide, sanglante, et ayant toujours une cigarette plantée au coin de la bouche.

Madame Kember de leva, bâilla, dégrafa brusquement la boucle de sa ceinture, et tirailla le cordon de sa blouse. Et Béryl laissa tomber sa jupe, fit un pas, dépouilla son jersey, et resta bebout en court jupon blanc, en cache-corset, avec des nœuds de ruban sur les épaules.

— Bonté divine, — dit madame Harry Kember, — quelle petite beauté vous êtes!

— Je vous en prie! — fit doucement Béryl; mais, ôtant un bas, puis l'autre, elle avait le sentiment d'être en effet une petite beauté.

— Ma chère... pourquoi pas? — dit madame Harry Kember piétinant son jupon.

Vraiment... ses dessous! Une paire de culottes de coton bleu et un corsage de toile qui vous faisait, on ne sait pourquoi, penser à une taie d'oreiller...

— Et vous ne portez pas de corset, n'est-ce pas?

Elle toucha la taille de Béryl et Béryl s'écarta d'un bond, avec un petit cri affecté. Puis :

— Jamais! — dit-elle d'un ton ferme.

— Petite veinarde! — soupira madame Harry Kember, en dégrafant le sien.

Béryl tourna le dos et se mit à faire les mouvements compliqués de quelqu'un qui tâche d'enlever ses vêtements et d'enfiler son costume de bain tout à la fois.

— Oh, ma chère... ne faites pas attention à moi, — dit madame Harry Kember. — Pourquoi cette timidité? Je ne

vais pas vous manger. Je ne serai pas scandalisée, comme ces autres godiches.

Et elle rit de son rire étrange qui ressemblait à un hennissement, en grimaçant du côté des autres femmes.

Mais Béryl était gênée. Elle ne se déshabillait jamais devant personne. Était-ce de la niaiserie? Madame Harry Kember lui donnait le sentiment que c'était niais, que c'était même une chose dont on devait avoir honte. Pourquoi cette timidité, vraiment? Elle jeta un regard rapide à son amie qui se tenait là si hardiment avec sa chemise déchirée, en train d'allumer une nouvelle cigarette; et un sentiment audacieux, prompt, mauvais, bondit dans sa poitrine. Avec un rire insouciant, elle fit glisser sur elle le costume de bain flasque, saupoudré de sable et qui n'était pas encore tout à fait sec, et elle boutonna les boutons cabossés.

— Ça va mieux, — dit madame Harry Kember.

Et elles commencèrent ensemble à descendre la plage.

— Vrai, c'est un crime de porter des vêtements quand on est vous, ma chère. Il faudra bien qu'un jour ou l'autre, quelqu'un vous le dise.

L'eau était tout à fait tiède. Elle était de ce bleu merveilleux et transparent, tacheté d'argent, mais le sable, au fond, semblait d'or; quand on le tapait du bout des orteils, un petit nuage de poudre d'or s'élevait. A présent, les vagues atteignaient juste la poitrine de Béryl. Elle demeurait les bras étendus, le regard au loin; à chaque vague qui venait, elle faisait un petit saut imperceptible, de sorte qu'il semblait que c'était le flot qui la soulevait si doucement.

— Mon opinion est que les jolies filles ont le droit de passer du bon temps, — dit madame Harry Kember. — Pourquoi pas? N'allez pas vous y méprendre, ma chère. Amusez-vous.

Et soudain, elle chavira sur le dos, disparut et fila, nageant vite, vite comme un rat. Puis elle vira brusquement et commença à revenir vers la plage. Elle allait dire quelque chose encore. Béryl sentait que cette froide femme était en train de l'empoisonner; pourtant elle avait une envie mortelle de savoir. Mais, oh, que c'était étrange, que c'était horrible! Lorsque madame Harry Kember approcha, elle ressemblait, avec sa calotte imperméable de caoutchouc noir, avec son

visage somnolent dressé au-dessus de l'eau que son menton effleurait, elle ressemblait à une affreuse caricature de son mari!

VI

Sur une chaise longue pliante, sous un *manuka* qui poussait au milieu de la pelouse, devant la maison, Linda Burnell passait le matin à rêver. Elle ne faisait rien. Elle regardait les feuilles sombres, serrées et sèches du *manuka*, les fentes bleues entre ces feuilles, et de temps à autre une fleur minuscule et jaunâtre pleuvait sur elle. Jolies ces fleurettes... oui, si vous en teniez une sur votre paume et que vous la regardiez de près, c'était une petite chose exquise. Chaque pétale jaune pâle brillait, comme s'ils étaient chacun l'œuvre soigneuse d'une main tendre. La languette menue, au cœur, lui donnait la forme d'une cloche; et quand on la retournait, l'extérieur était d'une couleur de bronze foncé. Mais dès que ces fleurs étaient épanouies, elles tombaient et s'éparpillaient. Tout en causant, vous passiez votre main sur la robe pour les faire tomber; ces horribles petites créatures se prenaient dans vos cheveux. Alors, pourquoi donc fleurir? Qui prend la peine — ou le plaisir — de faire toutes ces choses qui se perdent, se perdent?... C'est de la prodigalité.

Auprès d'elle, sur l'herbe, couché entre deux oreillers, reposait son petit enfant. Il était là, profondément endormi, tournant la tête du côté opposé à sa mère. Ses cheveux foncés et fins ressemblaient à une ombre plus qu'à de vrais cheveux, mais son oreille était d'un rose de corail vif et chaud. Linda noua ses mains au-dessus de sa tête et croisa ses pieds. Il était bien agréable de savoir que tous ces *bungalows* étaient vides, que tout le monde était là-bas sur la plage, trop loin pour être vu ou entendu. Elle avait le jardin tout à elle; elle était seule.

Des fleurettes blanches brillaient, éblouissantes; les renoncules aux yeux d'or scintillaient; les capucines enguirlandaient de flammes vertes et dorées les piliers de la véranda. Si seulement on avait le loisir de regarder assez longtemps ces fleurs, le temps de laisser passer le sentiment de leur nouveauté,

de leur étrangeté, le temps de les connaître! Mais dès qu'on s'arrêtait à séparer les pétales, à découvrir le revers de la feuille, la Vie s'en venait et vous emportait. Et Linda, gisant sur sa chaise longue de bambou, se sentait toute légère; il lui semblait être une feuille. La Vie s'en venait pareille au vent; elle était saisie, secouée; elle était forcée de fuir. Oh, mon Dieu, en serait-il ainsi toujours? N'y avait-il aucun moyen d'échapper?

... Maintenant, elle était assise sous la véranda de la maison paternelle, en Tasmanie, appuyée au genou de son père. Et il lui faisait cette promesse :

— Dès que nous serons assez vieux, toi et moi, Line, nous filerons quelque part, nous nous sauverons. Comme deux garçons ensemble. J'ai idée que ça me plairait de remonter en bateau une rivière, en Chine.

Linda voyait cette rivière, très large, couverte de petits radeaux, de jonques. Elle voyait les chapeaux jaunes des bateliers, elle entendait leurs voix aiguës et grêles quand ils appelaient...

— Oui, papa.

Mais, à cet instant-là, un jeune homme aux très larges épaules, aux cheveux d'un brun roux et brillant, passait lentement devant leur maison et lentement, solennellement même, saluait. Le père de Linda lui tirait l'oreille pour la taquiner, du geste qui lui était coutumier.

— L'amoureux de Line, — chuchotait-il.

— Oh, papa, pense un peu, me marier avec Stanley Burnell!

Et voilà, elle l'avait épousé. Et qui plus est, elle l'aimait. Non pas le Stanley que voyait tout le monde, le Stanley de tous les jours; mais un Stanley timide, plein de sensibilité, innocent, qui, chaque soir, s'agenouillait pour dire ses prières et qui désirait ardemment être bon. Stanley était une âme simple. S'il avait confiance en quelqu'un, — comme il avait confiance en elle, par exemple, — c'était de tout son cœur. Il était incapable d'être déloyal; il ne savait pas mentir. Et comme il souffrait cruellement s'il pensait que quelqu'un — elle-même — n'était pas absolument droit, absolument sincère avec lui! « Ça, c'est trop compliqué pour moi! » Il

lui jetait ces mots, mais son expression de franchise frémissante et troublée ressemblait à celle d'un animal pris au piège.

Mais le malheur était — ici Linda eut presque envie de rire, bien que l'affaire n'eût rien de risible, Dieu sait! — le malheur était qu'elle voyait si rarement ce Stanley-là. Il y avait des éclairs, des moments, des trêves de calme, mais, tout le reste du temps, on aurait dit qu'on vivait dans une maison qui ne pouvait perdre l'habitude de prendre feu, sur un navire qui faisait quotidiennement naufrage. Et toujours, c'était Stanley qui se trouvait au plus fort du danger. Tout son temps à elle se passait à venir à son secours, à le réconforter, à l'apaiser, à écouter son récit du sinistre. Et ce qui lui restait de loisirs s'écoulait dans la terreur d'avoir des enfants.

Linda fronça les sourcils; elle se redressa sur sa chaise longue et saisit ses chevilles dans ses mains. Oui, c'était là son véritable grief contre la vie; c'était là ce qu'elle ne parvenait pas à comprendre. C'était la question qu'elle posait, qu'elle posait et dont elle attendait en vain la réponse. Il était bien facile de dire que le sort commun des femmes est de mettre au monde des enfants. Ce n'était pas vrai. Elle, par exemple, était capable de prouver que c'était faux. Elle était brisée, affaiblie, sans courage, à force d'en avoir eu. Et, ce qui rendait la chose deux fois plus dure à supporter, c'était qu'elle n'aimait pas ses enfants. Il ne servait à rien de prétendre que si. Même si elle en avait eu la force, elle n'aurait jamais soigné ses petites filles, jamais joué avec elles. Non, il semblait qu'un souffle glacé l'avait pénétrée tout entière pendant chacun de ces terribles voyages : il ne lui restait plus aucune chaleur à leur donner. Quant au petit... eh bien, Dieu merci, sa mère s'en était chargée; il était à elle, ou à Béryl, ou à quiconque le voulait. C'était à peine si elle l'avait tenu dans ses bras. Il lui était si indifférent que, tel qu'il reposait là...

Linda jeta un regard vers lui.

Le bébé s'était retourné. Il était couché le visage vers elle, et il ne dormait plus. Ses yeux bleu sombre de petit enfant étaient ouverts; il semblait regarder sa mère à la dérobée. Et, tout à coup, sa figure se creusa de fossettes; elle s'irradia d'un large sourire édenté, qui était pourtant un vrai rayon de lumière.

« Je suis là, semblait dire ce sourire heureux. Pourquoi donc ne m'aimes-tu pas? »

Il y avait dans ce sourire quelque chose de si drôle, de si inattendu, que Linda sourit elle-même. Mais elle se ressaisit et dit froidement au poupon :

— Je n'aime pas les bébés.

— Tu n'aimes pas les bébés?

Le petit ne pouvait le croire.

— Moi, tu ne m'aimes pas?

Il agita les bras, comme un petit nigaud, du côté de sa mère. Linda se laissa glisser de sa chaise longue sur le gazon.

— Pourquoi souris-tu tout le temps? — dit-elle avec sévérité. — Si tu savais à quoi je pense, tu n'en aurais pas envie.

Mais tout ce qu'il fit, fut de plisser ses yeux avec malice et de rouler sa tête sur l'oreiller. Il ne croyait pas un seul mot de ce qu'elle disait.

— On connaît tout ça! — disait le sourire du poupon.

Linda fut stupéfaite de la confiance de cette petite créature... Ah! non, il fallait être sincère. Ce n'était pas de la stupéfaction qu'elle éprouvait; c'était quelque chose de bien différent, c'était quelque chose de si nouveau, de si... Les larmes papillotaient dans ses yeux. Chuchotant, tout bas, elle murmura au bébé :

— Oh, oh, mon drôle de petit bonhomme!

Mais à présent le petit avait oublié sa mère. Il était de nouveau sérieux. Quelque chose de rose, quelque chose de doux ondulait devant lui. Il essaya de l'attraper, et la chose disparut aussitôt. Mais quand il retomba en arrière, une autre chose semblable à la première apparut. Cette fois, il résolut de la saisir. Il fit un effort frénétique et roula sens dessus dessous.

VII

La marée était basse; la plage était déserte; paresseusement clapotait le flot tiède. Le soleil frappait, frappait, ardent, flamboyant, à coups répétés, le sable fin; il cuisait les galets gris, les galets bleus, les galets noirs, les galets veinés de blanc.

Il aspirait la petite goutte d'eau qui gisait au creux des coquillages arrondis; il pâlissait les liserons roses qui faisaient courir leur feston à travers le sable des dunes. Rien ne semblait bouger que les petites sauterelles. *Pit-pit-pit*! elles ne restaient jamais tranquilles.

Là-bas, sur les rochers revêtus d'algues, qui, à marée basse, ressemblaient à des bêtes au long poil descendues au bord de l'eau pour boire, le soleil paraissait tournoyer comme une pièce d'argent qui serait tombée dans chacune des petites vasques du rocher. Elles dansaient, elles frissonnaient, des ondulations minuscules venaient laver les bords poreux. Si on regardait en bas, si on se penchait sur lui, chaque bassin était comme un lac aux rives duquel se pressaient des maisons bleues et roses; et, oh! quel vaste pays montagneux par delà ces maisons! quels ravins, quelles gorges, quelles dangereuses criques, quels sentiers effroyables conduisant au bord de l'eau! Sous sa surface ondulait la forêt marine : arbres roses pareils à des fils, anémones veloutées, algues tachetées de fruits orangés. Parfois, une pierre au fond bougeait, oscillait et un noir tentacule se laissait entrevoir; parfois, une créature effilée passait, onduleuse, et disparaissait. Il arrivait quelque chose aux arbres roses et mobiles; ils changeaient, devenaient d'un bleu froid de clair de lune. Et maintenant, on entendait le *plop* le plus léger. Qui faisait ce bruit? Que se passait-il là-dessous? Et comme les algues, au brûlant soleil, avaient une odeur forte et mouillée!...

Les stores verts étaient baissés dans les bungalows des hôtes d'été. Sur les vérandas, ou couchés sur le gazon du clos, ou jetés sur les palissades, étaient des costumes de bain à l'aspect exténué, de rudes serviettes rayées. Chaque fenêtre de derrière semblait exhiber sur son rebord une paire de sandales, des fragments de rocher ou un seau, ou une collection de coquillages. La brousse frémissait dans une brume de chaleur; la route sablonneuse était déserte et, seul, le chien des Trout, Snooker, reposait étendu au beau milieu. Son œil bleu regardait le ciel, ses pattes se dressaient toutes raides, et il poussait de temps en temps un halètement désespéré, comme pour dire qu'il avait décidé d'en finir et qu'il attendait seulement la venue de quelque charitable véhicule.

— Que regardes-tu, ma grand'maman? Pourquoi tu t'arrêtes tout le temps et pourquoi tu fixes le mur comme ça?

Kézia et sa grand'mère faisaient la sieste ensemble. La petite fille, vêtue seulement de son pantalon court et de son corsage de dessous, les bras et les jambes nus, reposait sur l'un des oreillers bien gonflés du lit de sa grand'mère, et la vieille femme, en peignoir ruché de blanc, était assise à la fenêtre, dans un fauteuil à bascule, un long tricot rose sur les genoux. Cette chambre qu'elles partageaient, avait, comme les autres pièces du bungalow, des parois de bois verni clair et le plancher était nu. Les meubles étaient des plus pauvres, des plus simples. La table à coiffer, par exemple, était une caisse habillée d'un jupon de mousseline à fleurettes et le miroir accroché au-dessus était fort étrange : on eût dit qu'un petit fragment d'éclair en zigzag y était emprisonné. Sur la table se trouvaient un vase plein d'œillets des dunes, si serrés qu'ils ressemblaient plutôt à une pelote de velours, un coquillage spécialement choisi que Kézia avait donné à sa grand' mère pour servir de coupe à épingles, et un autre, plus spécialement choisi encore, qui lui avait paru offrir un nid très agréable pour qu'une montre s'y blottît.

— Dis-le moi, grand'maman, — dit Kézia en insistant.

La vieille femme soupira, jeta rapidement la laine deux fois autour de son pouce et passa l'aiguille d'os à travers la boucle; elle ajoutait des mailles.

— Je pensais à ton oncle William, ma chérie, — dit-elle tranquillement.

— Mon oncle William d'Australie? — demanda Kézia. Elle en avait un autre.

— Oui, bien sûr.

— Celui que je n'ai jamais vu?

— Celui-là, oui.

— Eh bien, qu'est-ce qui lui est arrivé?

Kézia le savait fort bien, mais elle voulait se le faire redire.

— Il s'en est allé aux mines, et il y a pris une insolation, et il est mort, — dit la vieille madame Fairfield.

Kézia clignota et considéra de nouveau le tableau,... un petit homme renversé comme un soldat de plomb à côté d'un grand trou noir.

— Ça te rend-il triste de penser à lui, grand'maman?

Elle détestait voir sa grand'mère attristée.

Ce fut au tour de la vieille femme de réfléchir. Cela la rendait-il triste, de regarder loin, loin derrière elle? De contempler la longue perspective des années enfuies, comme Kézia le lui avait vu faire? De les regarder, Eux, comme le fait une femme, longtemps après qu'Ils avaient disparu?

Cela la rendait-il triste? Non, la vie était ainsi.

— Non, Kézia.

— Mais pourquoi? — demanda Kézia.

Elle leva un bras nu et se mit à tracer des dessins dans l'air.

— Pourquoi oncle William a-t-il été obligé de mourir? Il n'était pas vieux?

Madame Fairfield commença à compter les mailles par trois.

— C'est arrivé comme ça, — dit-elle, d'un ton absorbé.

— Est-ce que tout le monde est obligé de mourir? — demanda Kézia.

— Tout le monde!

— Moi aussi?

La voix de Kézia avait un accent de terrible incrédulité.

— Quelque jour, ma chérie.

— Mais, grand'maman...

Kézia agita sa jambe gauche et remua les orteils. Elle y sentait du sable.

— Et si je ne veux pas, moi?

La vieille femme soupira de nouveau et tira un long fil de la pelote.

— On ne nous consulte pas, Kézia — dit-elle tristement. — Ça nous arrive à tous, tôt ou tard.

Kézia demeura immobile, réfléchissant à ces choses. Elle n'avait pas envie de mourir. Mourir signifiait qu'il faudrait partir d'ici, tout quitter pour toujours, quitter... quitter sa grand'maman. Elle roula vivement sur elle-même.

— Grand'maman, — dit-elle d'une voix surprise et émue.

— Quoi, mon petit chat?

— Il ne faut pas que tu meures, toi.

Kézia parlait avec décision.

— Ah, Kézia — sa grand'maman leva les yeux, sourit, hocha la tête, — ne parlons pas de cela.

— Mais il ne faut pas. Tu ne pourrais pas me quitter. Tu ne pourrais pas ne pas être là...

Ça, c'était terrible.

— Promets-moi que tu ne feras pas ça, jamais, grand' maman, — supplia Kézia.

La vieille femme continua à tricoter.

— Promets-le-moi. Dis : *jamais*!

Mais sa grand'maman restait toujours muette.

Kézia se laissa rouler à bas du lit; elle était incapable de supporter ça plus longtemps; légère, elle sauta sur les genoux de sa grand'maman, noua les mains autour du cou de la vieille femme et se mit à l'embrasser sous le menton, derrière l'oreille et à lui souffler dans le cou.

— Dis *jamais*... dis *jamais*... dis *jamais*...

Elle haletait entre les baisers. Ensuite elle commença tout doucement, légèrement, à chatouiller sa grand'mère.

— Kézia.

La vieille femme laissa tomber son tricot. Elle se renversa en arrière au balancement du fauteuil. Elle se mit à chatouiller Kézia.

— Dis *jamais*, dis *jamais*, dis *jamais*, — gazouillait Kézia, tandis qu'elles reposaient là, riant dans les bras l'une de l'autre.

— Allons, c'est assez, mon écureuil! C'est assez, mon petit cheval sauvage, — dit la vieille madame Fairfield, redressant son bonnet. — Ramasse mon tricot.

Elles avaient oublié toutes deux à quoi se rapportait ce *jamais*.

VIII

Le soleil tombait encore tout droit sur le jardin, quand la porte de derrière de la maison des Burnell se referma en claquant et une silhouette en costume voyant se mit à descendre l'allée qui conduisait à la barrière. C'était Alice, la servante, habillée pour son après-midi de sortie. Elle portait une robe de percale blanche à pois rouges, larges et nombreux

à donner le frisson, des souliers blancs et un chapeau de paille d'Italie, au bord retroussé par une touffe de coquelicots. Elle était naturellement gantée, de gants blancs tachés de rouille aux boutonnières, et, d'une main, elle tenait une ombrelle à l'aspect fort désabusé qu'elle désignait sous le nom de « mon *périsol.* »

Béryl, assise à la fenêtre, en train d'éventer ses cheveux frais lavés, pensa qu'elle n'avait jamais vu pareil épouvantail. Si Alice s'était seulement noirci la figure avec un bout de bouchon brûlé avant de se mettre en route, le tableau aurait été complet. Et où donc une fille comme celle-là pouvait-elle bien aller dans un endroit comme celui-ci? L'éventail fidjien, arrondi en cœur, battit l'air avec dédain autour de la belle chevelure éclatante. Béryl supposait qu'Alice avait ramassé quelque horrible et vulgaire individu et qu'ils s'en iraient ensemble dans la brousse. C'était dommage qu'elle se fût rendue si voyante; ils auraient du mal à se dissimuler, avec cette fille attifée de la sorte.

Mais non, Béryl était injuste. Alice allait prendre le thé chez madame Stubbs, qui lui avait envoyé une « invite » par le gamin qui venait prendre les commandes. Madame Stubbs lui plaisait tellement, depuis la première fois qu'elle était allée acheter dans son magasin quelque chose pour ses piqûres de moustiques.

— Bonté du ciel!

Madame Stubbs avait pressé sa main sur son côté.

— J'ai jamais vu personne dévoré comme ça. C'est à croire que vous avez été attaquée par des cannibales!

Alice aurait bien voulu tout de même qu'il y eût un peu de monde sur la route. Ça la faisait se sentir tout chose de n'avoir personne derrière elle. Ça lui donnait l'idée qu'elle n'avait plus de force dans le dos. Elle ne pouvait pas croire qu'il n'y avait pas quelqu'un à la guetter. Et pourtant, c'était nigaud de se retourner; ça vous trahissait. Elle remonta ses gants, fredonna pour se réconforter et dit au lointain eucalyptus : « Ça sera pas long maintenant. » Mais tout ça ne lui tenait guère compagnie.

La boutique de madame Stubbs était perchée sur un petit monticule tout à côté de la route. Elle avait deux fenêtres

en guise d'yeux, une large véranda pour chapeau, et l'enseigne sur le toit, où le nom : MADAME STUBBS ÉPICERIE, était inscrit, ressemblait à une petite carte cavalièrement plantée sur la calotte du chapeau.

Sur la véranda était suspendue à une corde une longue rangée de costumes de bain, s'accrochant les uns aux autres, comme s'ils venaient d'être arrachés aux flots, au lieu d'attendre le moment de s'y plonger; auprès d'eux pendait une grappe de sandales si singulièrement mélangées que, pour en tirer une paire, il fallait écarter violemment et séparer de force cinquante paires au moins. Même alors, c'était la chose la plus rare que de découvrir le pied gauche allant avec un pied droit. Bien des gens avaient perdu patience et s'en étaient allés avec un soulier allant bien et un autre un peu trop grand... Madame Stubbs mettait son orgueil à avoir chez elle un peu de tout. Les deux fenêtres, où les marchandises étaient disposées en forme de pyramides instables, se trouvaient tellement bourrées, emplies de piles si hautes, que seul un sorcier, semblait-il, pouvait empêcher les monceaux de dégringoler. Au coin gauche d'une des vitrines, collé à la vitre par quatre losanges de gélatine, il y avait — et il y avait eu de temps immémorial — cet avis :

Perdu! Belle broche en ore
Massife
Sur la plage ou auprès
Récompance offerte.

Alice poussa la porte qui s'ouvrit. La sonnette tinta, les rideaux de serge rouge s'écartèrent, madame Stubbs parut. Avec son large sourire et le long couteau à jambon qu'elle tenait à la main, elle avait l'air d'un brigand amical. Alice reçut un accueil si chaleureux qu'elle eut beaucoup de difficulté à conserver ses « bonnes manières. » Celles-ci consistaient en petits accès de toux persistants, en petits *hum... hum*, en gestes pour tirailler ses gants, tortiller sa jupe, et en une bizarre difficulté de voir ce qu'on posait devant elle ou de comprendre ce qu'on disait.

Le thé était servi sur la table du salon : du jambon d'York,

des sardines, toute une livre de beurre, et un si énorme gâteau qu'il faisait l'effet d'une réclame pour quelque levure en poudre. Mais le réchaud à pétrole ronflait si bruyamment qu'il était inutile d'essayer de se faire entendre en causant. Alice s'assit au bord d'un fauteuil d'osier, tandis que madame Stubbs activait encore le réchaud. Tout à coup, elle enleva le coussin d'un fauteuil et révéla un gros paquet enveloppé de papier brun.

— Je viens de me faire tirer de nouvelles photos, ma chère! — cria-t-elle joyeusement à Alice. — Dites-moi ce que vous en pensez.

D'un geste fort délicat et distingué, Alice mouilla son doigt et écarta de la première photographie le feuillet de papier de soie. Seigneur! y en avait-il? Trois douzaines au moins. Elle leva celle qu'elle tenait vers la lumière.

Madame Stubbs était assise dans un fauteuil, se penchant très fort d'un côté. Son vaste visage portait une expression de placide étonnement, et c'était chose bien naturelle. Car, quoique le fauteuil reposât sur un tapis, à sa gauche et longeant miraculeusement la bordure, une cascade se précipitait. A sa droite, se dressait une colonne grecque avec une fougère gigantesque de chaque côté, et à l'arrière-plan s'érigeait une montagne austère et nue, pâle de neige.

— C'est un joli genre, n'est-ce pas? — cria madame Stubbs; et Alice venait de hurler : « Délicieux... » quand le grondement du réchaud expira, s'éteignit dans un sifflement, cessa. Et elle ajouta : « Joli, » au milieu d'un silence effarant.

— Approchez votre fauteuil, ma chère, — dit madame Stubbs en commençant à verser le thé. — Oui, — reprit-elle d'un air méditatif en lui tendant sa tasse, — mais le format ne me dit rien. Je me fais faire un agrandissement. Tout ça va bien pour des cartes de Noël, mais moi j'ai jamais été pour les petites photos. On n'en tire pas d'agrément. Pour dire vrai, je les trouve décourageantes.

Alice voyait tout à fait ce qu'elle voulait dire.

— Une bonne taille, — déclara madame Stubbs. — Qu'on me donne une bonne taille. C'est ce que mon pauvre cher défunt répétait toujours. Il ne pouvait rien supporter de

petit. Ça lui donnait la chair de poule. Et, tout drôle que ça puisse paraître, ma chère...

Ici, l'armature de madame Stubbs fit entendre un craquement et elle-même parut se dilater à cette réminiscence.

— C'est la dropisie qui l'a emporté à la fin des fins. C'est bien souvent qu'ils lui ont tiré un litre et demi à l'hôpital... Vous auriez dit une punition.

Alice brûlait du désir de savoir exactement ce que c'était qu'on lui avait tiré. Elle se risqua :

— Je suppose que c'était de l'eau.

Mais madame Stubbs la regarda fixement et répondit d'un ton qui en disait long :

— C'était du *liquide*, ma chère.

Du liquide! D'un saut, Alice s'écarta du mot, comme un chat, et revint à lui, le flairant avec prudence.

— Le v'là ici! — dit madame Stubbs.

Et elle indiqua d'un geste dramatique la tête et les épaules de grandeur naturelle d'un homme corpulent, étalant à la boutonnière de son veston une rose blanche morte qui vous faisait penser à une rondelle de gras de mouton froid. Exactement au-dessous, en lettres d'argent sur un fond de carton rouge, on lisait ce texte : « Ne craignez point, c'est Moi. »

— C'est une bien belle figure, — dit Alice faiblement.

Le nœud de ruban bleu pâle, posé au sommet des blonds cheveux frisottants de madame Stubbs, frémit. Elle arqua son cou dodu. Quel cou elle avait! Rose vif à l'endroit où il commençait, il devenait ensuite d'une chaude couleur d'abricot, qui prenait en s'éteignant la teinte d'une coquille d'œuf brune, puis un ton crème foncé.

— Tout de même, ma chère, — fut sa surprenante réponse, — la liberté, c'est ce qu'il y a de mieux!

Son petit rire moelleux et gras ressemblait à un ronron.

— La liberté, c'est ce qu'il y a de mieux, — répéta madame Stubbs.

La liberté! Alice pouffa d'un rire niais et bruyant. Elle se sentait gênée. Son esprit s'enfuit vers sa cuisine à elle. Comme c'était cocasse! Elle avait envie d'y être déjà revenue.

IX

Une société singulière était assemblée dans la buanderie des Burnell, après le thé. Autour de la table étaient assis un taureau, un coq, un âne qui ne se souvenait jamais qu'il était un âne, un mouton, une abeille. La buanderie était l'endroit idéal pour une réunion de ce genre, parce qu'on pouvait faire autant de bruit qu'on voulait et que personne ne vous interrompait jamais. C'était un petit hangar couvert de tôle, bâti à l'écart du bungalow. Contre le mur se trouvait une auge profonde et, dans le coin, une chaudière avec un panier plein d'épingles à lessive posé dessus. La petite fenêtre, voilée d'un réseau de toiles d'araignées, portait sur son rebord poussiéreux un bout de bougie et une souricière. Des cordes à linge s'entrecroisaient en haut et à une cheville plantée dans le mur était accroché un très grand, un énorme fer à cheval tout rouillé. La table était au milieu, avec un banc de chaque côté.

— Tu ne peux pas être une abeille, Kézia. Une abeille n'est pas un animal. C'est un ninsèque.

— Oh, mais c'est que j'ai tellement envie d'être une abeille, — gémit Kézia... — Une petite, petite abeille, toute jaune et velue, aux pattes rayées...

Kézia releva ses jambes sous elle et se pencha par-dessus la table. Elle sentait qu'elle était vraiment une abeille.

— Un ninsèque doit être un animal, — dit-elle résolument. — Ça fait du bruit. C'est pas comme un poisson.

— Moi, je suis un taureau, moi, je suis un taureau! cria Pip.

Et il poussa un beuglement si formidable — comment donc faisait-il ce bruit-là? — que Lottie eut l'air tout alarmée.

— Je vais être un mouton, — dit le petit Rags. — Des tas de moutons sont passés par ici, ce matin.

— Comment le sais-tu?

— Papa les a entendus. *Bê...ê...ê*!

Sa voix semblait celle du petit agneau qui trottine par derrière et a l'air d'attendre qu'on le porte.

— *Cocorico*! — cria d'une voix perçante Isabelle.

Avec ses joues rouges et ses yeux brillants, elle ressemblait à un jeune coq.

— Qu'est-ce que je serai, moi? — demanda Lottie à tout le monde, et elle resta là, souriante, à attendre qu'on décidât pour elle.

Il fallait que le rôle fût facile.

— Sois un âne, Lottie.

Telle fut l'idée suggérée par Kézia.

— *Hi-han*! tu ne peux pas oublier ça.

— *Hi-han*! — dit solennellement Lottie. — Quand faut-il que je le dise?

— Je vais expliquer, je vais expliquer, — dit le taureau.

C'était lui qui tenait les cartes. Il les agita autour de sa tête.

— Restez tous tranquilles! Écoutez tous!

Il attendit qu'on fût prêt.

— Regarde un peu, Lottie.

Il retourna une carte.

— Elle a deux ronds dessus, tu vois? Eh bien, si tu mets cette carte au milieu et que quelqu'un d'autre en ait une avec deux ronds aussi, tu dis *Hi-han*, et la carte est à toi.

— A moi!

Lottie ouvrit de grands yeux.

— Pour la garder?

— Non, bécasse. Seulement pendant qu'on joue.

Le taureau était très fâché contre elle.

— Oh, Lottie, quelle petite nigaude tu es! — dit le coq, dédaigneux.

Lottie les regarda tous deux. Puis elle baissa la tête; sa lèvre trembla.

— Moi, je veux pas jouer, — chuchota-t-elle.

Les autres se regardèrent comme des conspirateurs. Ils savaient tous ce que cela voulait dire. Lottie s'en irait et on la découvrirait quelque part, debout avec son tablier relevé par-dessus la tête, dans un coin ou contre un mur, ou même derrière une chaise.

— Si, tu veux, Lottie. C'est tout à fait facile, — dit Kézia.

Et Isabelle, repentante ajouta exactement comme une grande personne :

— Regarde-moi bien, moi, Lottie, et tu sauras vite.

— Courage, Lot, — dit Pip. — Tiens, je sais ce que je vais

faire; je vais te donner la première carte. Elle est à moi, pour de vrai, mais je te la donnerai. Voilà.

Et il jeta la carte devant Lottie.

Là-dessus, Lottie se ranima. Mais à présent, elle était aux prises avec une autre difficulté.

— J'ai pas de mouchoir, — dit-elle. — Et c'est que je voudrais bien me moucher.

— Tiens, Lottie, tu peux te servir du mien.

Rags plongea la main dans sa blouse de marin pour en extraire un mouchoir à l'aspect fort humide, et serré d'un nœud.

— Prends bien garde. — prévint-il. — Ne te sers que de ce coin. Ne le défais pas. J'ai là-dedans une petite étoile de mer que je vais tâcher d'apprivoiser.

— Oh, dépêchez-vous, vous autres filles, — dit le taureau. — Et faites attention. Il ne faut pas regarder vos cartes. Il faut tenir vos mains sous la table, jusqu'à ce que je dise : Allez.

Clac! les cartes s'abattirent tout autour de la table. Les enfants essayaient de toutes leurs forces de voir, mais Pip allait trop vite pour eux. Ils étaient tous excités d'être installés là dans la buanderie; ils purent à peine s'empêcher d'éclater en petits cris d'animaux, tous en chœur, avant que Pip eût fini de distribuer les cartes.

— A présent, Lottie, commence.

Timidement, Lottie tendit une main, prit sur son paquet la première carte, la regarda attentivement — il était évident qu'elle comptait les taches rondes — et la replaça.

— Non, Lottie, tu ne peux pas faire ça. Tu n'a pas le droit de regarder d'abord. Il faut que tu la retournes de l'autre côté.

— Mais alors tout le monde la verra en même temps que moi, — dit Lottie.

La partie continua.

— *Meû... eû... eû*! — Le taureau était terrible. Il chargeait à travers la table, il avait l'air de dévorer les cartes.

— *B-z-z-z*! — disait l'abeille.

— *Cocorico*! — Isabelle s'était levée dans son agitation et remuait les coudes comme des ailes.

— *Bê...ê...ê*! — le petit Rags avait retourné le Roi de Car-

reau et Lottie ce qu'ils appelaient le roi d'Afrique. Il ne lui restait presque plus de cartes.

— Pourquoi ne dis-tu rien, Lottie?

— J'ai oublié ce que je suis, — dit l'âne d'un ton lamentable.

— Eh bien, change. Sois un chien, à la place : *Oua-oua*!

— Oh, oui,! Ça, c'est bien plus facile.

Lottie avait retrouvé son sourire. Mais quand elle et Kézia eurent des cartes pareilles, Kézia attendit tout exprès. Les autres firent des signes à Lottie et montrèrent du doigt les cartes. Lottie devint toute rouge; elle parut n'y rien comprendre et, à la fin, elle dit :

— *Hi-han*! Kézia.

— Chut! attendez une minute!

Ils étaient au plus fort de la partie quand le taureau les arrêta, levant la main :

— Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est que ce bruit?

— Quel bruit? que veux-tu dire? — demanda le coq?

— Chut! Tais-toi donc! Écoutez!

Ils restèrent tranquilles comme des souris.

— J'ai cru entendre un... une espèce de coup à la porte. — dit le taureau.

— A quoi ça ressemblait-il? — demanda le mouton faiblement.

Pas de réponse. L'abeille eut un frisson.

— Pourquoi avons nous donc fermé la porte? — dit-elle à voix basse.

Oh, pourquoi, pourquoi avaient-ils fermé la porte?

Pendant qu'ils étaient en train de jouer, le jour avait pâli; le somptueux soleil couchant avait flamboyé, s'était éteint. Et maintenant l'ombre rapide arrivait à la course par-dessus la mer, par-dessus les dunes, à travers le pré. On avait peur de regarder dans les coins de la buanderie et, pourtant, on était forcé de regarder tant qu'on pouvait. Et quelque part, bien loin, grand'mère allumait une lampe. On baissait les stores, le feu de la cuisine bondissait sur les boîtes de fer-blanc de la cheminée.

— Ça serait terrible, à présent, — dit le taureau, — si une araignée tombait du plafond sur la table, pas?

— Les araignées ne tombent pas des plafonds.

— Si, elles tombent. Notre Minne nous a dit qu'elle avait vu une araignée grande comme une soucoupe, avec de longs poils dessus comme une groseille verte.

Vivement, toutes les petites têtes se relevèrent d'une saccade; tous les petits corps se rapprochèrent, se pressèrent ensemble.

— Pourquoi quelqu'un ne vient-il pas nous appeler? — cria le coq.

Oh, ces grandes personnes, qui riaient, bien à leur aise, assises à la lumière de la lampe, buvant dans des tasses! Elles les avaient oubliés. Non, pas oubliés vraiment : c'était ce que signifiait leur sourire. Elles avaient décidé de les laisser là, tout seuls.

Soudain Lottie poussa un cri de terreur si perçant qu'ils sautèrent tous à bas de leurs bancs, qu'ils crièrent aussi, tous.

— Une figure... une figure qui regarde! — clamait Lottie d'une voix aiguë.

C'était vrai, c'était un fait. Pressé contre la fenêtre, on voyait un visage pâle, des yeux noirs, une barbe noire.

— Grand'maman! Maman! Quelqu'un!

Mais ils n'étaient pas arrivés à la porte, en se bousculant les uns les autres, qu'elle s'ouvrit pour laisser entrer l'oncle Jonathan. Il venait chercher ses petits garçons pour les emmener chez eux.

X

Il avait eu l'intention d'être là plus tôt, mais dans le jardin, devant la maison, il avait trouvé Linda, qui se promenait de long en large sur l'herbe, s'arrêtant pour enlever un œillet mort, ou pour donner à une fleur trop lourde un support pour s'appuyer, ou pour aspirer profondément quelque parfum, continuant ensuite sa promenade avec son petit air d'être lointaine. Sur sa robe blanche, elle portait un châle jaune à franges roses, acheté à la boutique du Chinois.

— Ohé, Jonathan! — appela Linda.

Et Jonathan ôta prestement son panama défraîchi, le pressa contre sa poitrine, mit un genou en terre et baisa la main de Linda.

— Salut, ma beauté! Salut, ma céleste Fleur de Pêche! — gronda doucement la voix de basse. — Où sont les autres nobles dames?

— Béryl est sortie pour aller jouer au bridge, et maman est en train de donner à bébé son bain... Etes-vous venu emprunter quelque chose?

Les Trout étaient perpétuellement à court de provisions et en envoyaient demander aux Burnell, à la dernière minute.

Mais Jonathan répondit seulement :

— Un peu d'amour, un peu de bonté, — et se mit à marcher à côté de sa belle-sœur.

Linda se laissa tomber dans le hamac de Béryl, sous le *manuka*, et Jonathan s'étendit sur le gazon auprès d'elle, tira un long brin d'herbe et commença à le mâchonner. Ils se connaissaient bien. Les voix des enfants montaient avec des cris, des autres jardins. La légère charrette d'un pêcheur passa en cahotant le long de la route sablonneuse et, au loin, ils entendirent un chien aboyer; le son était sourd comme si la bête avait eu la tête dans un sac. Si on écoutait, on pouvait tout juste entendre le doux bruit liquide et rythmé de la mer à marée haute, balayant les galets. Le soleil descendait.

— Alors, vous retournez au bureau lundi, n'est-ce pas, Jonathan? — demanda Linda.

— Lundi, la porte de la cage se rouvre et se referme avec fracas sur la victime pour onze mois et une semaine encore, — répondit Jonathan.

Linda se balança un peu.

— Ce doit être affreux, — dit-elle lentement.

— Voudriez-vous que je rie, ma charmante sœur? Voudriez-vous que je pleure?

Linda était si bien habituée à la façon de parler de Jonathan qu'elle n'y faisait aucune attention.

— Je suppose, — dit-elle d'un air vague, — qu'on s'y accoutume. On s'accoutume à tout.

— Vraiment? Hum!

Ce « hum » était si creux qu'il semblait résonner de dessous terre.

— Je me demande comment on y parvient, — dit Jona-

than d'un air méditatif et sombre. — Moi, je n'y suis jamais arrivé.

En le regardant, tel qu'il reposait là, Linda songea une fois de plus qu'il était bien séduisant. C'était étrange de se dire qu'il n'était qu'un employé ordinaire, que Stanley gagnait deux fois plus d'argent que lui. Qu'est-ce qu'avait donc Jonathan? Il manquait d'ambition; c'était cela, supposait-elle. Et cependant on sentait qu'il avait des dons, qu'il était un être exceptionnel. Il aimait la musique avec passion; il dépensait en livres tout l'argent dont il pouvait disposer. Il était toujours plein d'idées nouvelles, de projets, de plans. Mais rien de tout cela n'aboutissait. Le feu nouveau flambait en lui; on croyait presque l'entendre ronfler doucement tandis qu'il expliquait, décrivait, s'étendait sur la vision neuve; mais un instant après la flamme était retombée, il ne restait rien que des cendres, et Jonathan allait et venait, ayant dans ses yeux noirs le regard d'un affamé. En des moments pareils, il exagérait les absurdités de sa façon de parler, et à l'église, où il conduisait le chœur, il chantait avec une intensité dramatique si terrible que le cantique le plus médiocre revêtait une splendeur profane.

— Il me paraît tout aussi idiot, tout aussi infernal d'avoir à retourner lundi au bureau, — déclara Jonathan, — que cela m'a toujours semblé et me semblera toujours. Passer toutes les meilleures années de sa vie assis sur un tabouret, de neuf heures à cinq, à gribouiller le registre de quelqu'un d'autre! Voilà un drôle d'usage à faire de sa vie... de sa seule et unique vie, n'est-ce pas? Ou bien, est-ce un rêve insensé que je fais?

Il se retourna sur l'herbe et leva les yeux vers Linda.

— Dites-moi quelle est la différence entre ma vie et celle d'un prisonnier ordinaire? La seule que je puisse voir est que je me suis mis en prison moi-même et que personne ne m'en fera jamais sortir. Cette situation-là est plus intolérable que l'autre. Car si j'avais été... poussé là-dedans malgré moi — en me débattant même — quand la porte aurait été refermée, ou dans quelque cinq ans en tout cas, j'aurais pu accepter le fait; j'aurais pu commencer à m'intéresser au vol des mouches, ou à compter les pas du geôlier le long du

couloir, en observant particulièrement les variations de sa démarche et tout ce qui s'ensuit. Mais, dans l'état présent des choses, je ressemble à un insecte qui est venu de son propre gré voler dans une chambre. Je me précipite contre les murs, je me précipite contre les fenêtres, je bats des ailes au plafond, je fais, en somme, tout ce qu'on peut faire en ce monde, sauf m'envoler au dehors. Et tout le temps, je ne cesse de penser, comme ce phalène, ou ce papillon, ou cet insecte quelconque : « O brièveté de la vie! O brièveté de la vie! » Je n'ai qu'une nuit ou qu'un jour, et ce vaste, ce dangereux jardin attend là, dehors, sans que je le découvre, sans que je l'explore!

— Mais si vous avez ce sentiment-là, pourquoi... — commença Linda, vivement.

— Ah! — cria Jonathan.

Ce « ah! » avait, en quelque sorte, un accent d'exultation.

— Voilà où vous me tenez! Pourquoi? Pourquoi, certes? Voilà la question affolante, mystérieuse. Pourquoi est-ce que je ne m'envole pas au dehors? La fenêtre ou la porte, l'ouverture par laquelle je suis entré est là. Elle n'est pas close à tout jamais... n'est-ce pas? Pourquoi donc ne puis-je la trouver et m'évader? Répondez à cela, petite sœur!

Mais il ne lui donna pas le temps de la réponse.

— Là, encore, je ressemble exactement à cet insecte. Pour une raison quelconque...

Jonathan espaça les mots.

— ...il n'est pas permis, il est défendu, il est contraire à la loi des insectes de cesser, même un instant de venir frapper, battre des ailes, se traîner sur la vitre. Pourquoi ne pas quitter le bureau? Pourquoi ne pas examiner sérieusement, en ce moment, par exemple, ce qui m'empêche de le quitter? J'ai deux enfants à élever, mais après tout, ce sont des garçons. Je pourrais filer, partir en mer, ou trouver du travail à l'intérieur du pays, ou bien...

Tout à coup, il sourit à Linda et dit d'une voix changée, comme s'il confiait un secret :

— Faible... faible. Pas de vigueur. Pas de port d'attache. Pas de principes qui me guident, s'il faut les appeler de ce nom.

Mais ensuite, sa voix de velours sombre résonna :

Voulez-vous entendre le conte
Et comment il se déroula...

Ils restèrent silencieux.

Le soleil avait disparu. Dans le ciel occidental, il y avait de grandes masses de nuages couleur de rose, mollement entassés. De larges rayons de lumière brillaient à travers ces nuages et au delà, comme s'ils voulaient inonder tout le ciel. Là-haut, le bleu se fanait; il se muait en un or pâle et la brousse, se profilant sur lui, luisait sombre et resplendissante comme un métal. Parfois, ces rayons de lumière, quand ils se montrent dans le ciel, vous remplissent d'épouvante. Ils vous rappellent que là-haut trône Jéhovah, le Dieu jaloux, le Tout-Puissant dont l'œil vous contemple, toujours vigilant, jamais las. Vous vous souvenez qu'à Sa venue, la terre tout entière croulera, réduite en un cimetière de ruines, que les anges froids et lumineux vous chasseront de ci, de là, et qu'il n'y aura pas de temps pour expliquer ce qui pourrait s'expliquer si simplement... Mais, ce soir-là, il semblait à Linda qu'il y avait quelque chose d'infiniment joyeux et tendre dans ces rayons d'argent. Aucun bruit maintenant ne venait de la mer. Elle respirait doucement comme si elle eût voulu attirer dans son sein toute cette beauté tendre et joyeuse.

— Tout cela est mal, tout cela est injuste, — répétait la voix crépusculaire de Jonathan. — Ce n'est pas le lieu, ce n'est pas le décor... trois tabourets, trois pupitres, trois encriers, un écran de fil de fer.

Linda savait bien qu'il ne changerait jamais, mais elle dit :

— Est-il trop tard, même à présent?

— Je suis vieux... je suis vieux, — psalmodia Jonathan.

Il se pencha vers elle, il passa la main sur sa tête.

— Regardez!

Ses cheveux noirs étaient tout striés d'argent, comme, sur la poitrine, le plumage noir d'un grand oiseau.

Linda fut surprise. Elle n'avait aucune idée qu'il grisonnât. Et pourtant, lorsqu'il se tint debout auprès d'elle et soupira et s'étira, elle le vit, pour la première fois, non pas résolu, non pas audacieux, non pas insouciant, mais déjà touché par la

vieillesse. Il semblait très grand sur l'herbe assombrie, et cette pensée lui traversa l'esprit : « Il est comme une plante sans force ».

Jonathan se pencha de nouveau et lui baisa les doigts.

— Le ciel récompense ta douce patience, ô dame de mes pensées, — murmura-t-il. — Il me faut aller quérir les héritiers de ma gloire et de ma fortune...

Il avait disparu.

XI

De la lumière brillait aux fenêtres du bungalow. Deux taches d'or carrées tombaient sur les œillets et sur les renoncules frileusement refermées. La chatte Florrie sortit sous la véranda et vint s'asseoir sur la plus haute marche, ses pattes blanches rapprochées, sa queue recourbée en boucle. Elle paraissait satisfaite, comme si elle eût attendu ce moment tout le jour.

— Dieu merci, il se fait tard, — dit Florrie. — Dieu merci, la longue journée est finie.

Ses yeux de reine-claude s'ouvrirent.

Bientôt retentit le grondement de la diligence, le claquement du fouet. Elle approcha assez pour qu'on entendit les voix des hommes qui revenaient de la ville et qui causaient ensemble bruyamment. Elle s'arrêta à la barrière des Burnell.

Stanley avait déjà parcouru la moitié de l'allée, lorsqu'il vit Linda.

— Est-ce toi, chérie?

— Oui, Stanley.

Il franchit d'un saut la plate-bande et la saisit dans ses bras. Elle fut enveloppée de cette étreinte pleine d'ardeur, robuste et familière.

— Pardonne-moi, ma chérie, pardonne-moi, — balbutia Stanley, et il lui passa la main sous le menton, relevant vers lui son visage.

— Te pardonner? — dit Linda, souriante.— Mais pourquoi donc?

— Bon Dieu! ce n'est pas possible que tu aies oublié, — cria Burnell. — Moi, je n'ai pensé à rien d'autre tout le jour. J'ai passé une journée infernale. J'avais décidé de bondir à

la poste te télégraphier, et puis je me suis dit que le télégramme pourrait ne pas arriver avant moi. J'ai été à la torture, Linda.

— Mais, Stanley, — dit-elle, — que faut-il que je te pardonne?

— Linda!

Stanley était sérieusement blessé.

— Ne t'es-tu pas rendu compte... tu dois t'être rendu compte... que je suis parti ce matin sans t'avoir dit adieu? Je ne peux pas me figurer comment j'ai pu faire une chose pareille. C'est mon sacré caractère, bien entendu. Mais... enfin...

Et il soupira et la reprit dans ses bras.

— J'en ai été assez puni aujourd'hui.

— Que tiens-tu donc à la main? — demanda Linda. — Des gants neufs. Laisse-moi voir.

— Oh, seulement une paire de gants de chamois bon marché, — dit Stanley humblement. — J'avais remarqué que Bell en portait ce matin, dans la diligence; aussi, en passant devant le magasin, je suis entré à la course et je m'en suis acheté une paire. Qu'est-ce qui te fait sourire? Tu ne trouves pas que j'ai eu tort, dis?

— Bien au contraire, mon chéri, — répondit Linda, — je pense que c'était tout à fait raisonnable.

Elle enfila ses doigts dans un des grands gants pâles et regarda sa main, en la tournant de tous côtés. Elle souriait toujours.

Stanley aurait voulu dire : « C'est à toi que je pensais tout le temps, pendant que je les achetais ». C'était la vérité, mais, pour une raison ou une autre, il fut incapable de prononcer ces mots-là.

— Rentrons, — dit-il.

XII

Pourquoi se sent-on si différent, la nuit? Pourquoi y a-t-il une exaltation pareille à être éveillé, quand tout le monde dort? Tard... il est très tard! Et cependant, à chaque instant, vous vous sentez de plus en plus éveillé, comme si, à chaque fois que vous respirez, presque, vous entriez peu à peu plus avant dans un monde nouveau, merveilleux, bien plus émou-

vant, bien plus passionnant que le monde du grand jour. Et quelle est cette impression bizarre d'être un conspirateur? Légèrement, à la dérobée, vous allez et venez dans votre chambre. Vous soulevez un objet sur la coiffeuse, vous le replacez sans bruit. Et tout jusqu'aux colonnettes du lit, tout vous connaît, vous répond, partage votre secret...

De jour, vous n'aimez guère votre chambre. Vous n'y pensez jamais. Vous entrez, vous sortez, la porte s'ouvre et claque, l'armoire fait entendre un craquement. Vous vous asseyez sur le bord de votre lit, vous changez de souliers, vous vous précipitez dehors de nouveau. Un plongeon vers le miroir, deux épingles dans vos cheveux, un coup de houpette à votre nez et vous voilà repartie. Mais à présent... elle vous devient soudain chère. C'est une gentille, une drôle de petite chambre. C'est la vôtre. Oh, la joie que c'est de posséder! Mienne... à moi!

— A moi, à moi pour toujours?

— Oui.

Leurs lèvres s'unirent.

Non, bien sûr, cette phrase n'avait rien à faire là-dedans. Tout ça, ce n'était que des sottises, des folies. Mais, malgré elle, Béryl voyait si nettement un couple debout au milieu de sa chambre. Ses bras à elle étaient autour de son cou; lui la tenait pressée. Et maintenant il murmurait :

— Ma beauté, ma petite beauté!

Elle sauta de son lit, courut à la fenêtre et s'agenouilla sur la banquette, les coudes au rebord de la croisée. Mais la belle nuit, le jardin, chaque buisson, chaque feuille, même les étoiles, étaient des conspirateurs aussi. Si brillante était la lune que les fleurs brillaient comme pendant le jour; l'ombre des capucines, feuilles exquises comme des nénuphars et fleurs largement épanouies, reposait sur la véranda argentée. Le *manuka*, courbé par les vents du sud, ressemblait à un oiseau perché sur une patte et qui déploie une aile.

Mais quand Béryl regarda la brousse, il lui sembla que la brousse était triste.

— Nous sommes des arbres sans parole, tendant les bras dans la nuit, implorant nous ne savons quoi, — disait la brousse désolée.

Il est vrai que, lorsqu'on est seul et qu'on pense à la vie, elle paraît toujours triste. Toute cette agitation et ce qu'elle entraîne vous abandonne tout à coup; on dirait que, dans le silence, quelqu'un vous appelle par votre nom, et que ce nom, vous l'entendez pour la première fois : Béryl!

— Oui, je suis là. Je suis Béryl. Qui m'appelle?

— Béryl!

— Je veux venir!

On se sent isolé, quand on vit seul. Bien entendu, il y a la famille, les amis, en foule; mais ce n'est pas là ce qu'elle veut dire. Il lui faut quelqu'un qui découvre la Béryl que nul d'entre eux ne connaît, qui s'attende à ce qu'elle reste cette Béryl, toujours. Il lui faut un amoureux.

— Emmenez-moi loin de tous ces gens-là, mon amour. Allons-nous en bien loin. Vivons notre vie, toute neuve, toute à nous seuls, depuis son commencement même. Faisons notre feu. Asseyons-nous pour manger ensemble. Causons le soir longuement.

Et sa pensée était presque :

— Sauvez-moi, mon amour. Sauvez-moi.

— Oh, allons donc! Ne faites pas la prude, ma petite. Amusez-vous pendant que vous êtes jeune. Voilà mon avis.

Et un brusque éclat de rire aigu et stupide se joignait au rire hennissant, bruyant, plein d'indifférence de madame Harry Kember...

Voyez-vous, tout est si terriblement difficile, quand on n'a personne. On est tellement à la merci des choses. On ne peut pas être tout simplement impoli. Et puis, on a toujours cette horreur d'avoir l'air inexpérimenté et vieux jeu, comme ces autres bécasses, à la Baie... Et puis... et puis on est séduit par la certitude qu'on possède un pouvoir sur les gens. Oui, on est séduit par ça...

— Oh, pourquoi, oh, pourquoi, ne vient-Il pas bientôt?

« Si je continue à vivre ici, pensa Béryl, n'importe quoi peut m'arriver. »

« Mais comment sais-tu qu'Il doit venir? » demanda une petite voix moqueuse en elle.

Béryl congédia cette pensée. Il était impossible qu'elle restât là, elle. D'autres peut-être, elle non. On ne pouvait

penser que Béryl Fairfield, cette adorable, cette séduisante jeune fille, ne se marierait jamais.

Béryl contempla le jardin. Tandis qu'elle regardait, elle vit quelqu'un, un homme, quitter la route, remonter le pré tout le long de leur palissade, comme s'il s'en venait droit vers elle. Son cœur battit. Qui était-ce? Qui pouvait-il bien être? Ce ne pouvait être un cambrioleur, non certes pas un cambrioleur, car il fumait et marchait d'un pas léger de flâneur. Le cœur de Béryl bondit; on eût dit qu'il se retournait d'un seul coup, puis cessait de battre. Elle avait reconnu l'homme.

— Bonsoir, mademoiselle Béryl, — dit la voix doucement.

— Bonsoir.

— Ne voulez-vous pas venir faire une petite promenade? — poursuivit la voix d'un ton traînant.

Faire une promenade... à cette heure de la nuit!

— Impossible. Tout le monde est couché.

— Oh! — dit la voix légèrement, et une bouffée de fumée odorante parvint jusqu'à Béryl. — Qu'importe tout le monde? Venez! C'est une si belle nuit. On ne rencontre pas une âme.

Béryl secoua la tête.

La voix dit :

— Vous avez peur?

Elle railla :

— Pauvre petite fille!

— Pas le moins du monde, — répliqua Béryl. Comme elle parlait, cette faible créature en elle sembla se dérouler, sembla devenir formidable et puissante; Béryl mourait d'envie de sortir.

Et, tout juste comme si cet autre avait parfaitement compris ceci, la voix dit tout bas, mais d'un accent définitif :

— Venez donc!

Béryl enjamba sa fenêtre basse, traversa la véranda, courut jusqu'à la barrière. Il était là devant elle.

— C'est cela, — dit la voix dans un souffle, puis elle se fit taquine :

— Vous n'avez pas peur, n'est-ce pas?

Béryl avait peur; à présent qu'elle se trouvait là, elle se sentait terrifiée et il lui semblait que tout était différent.

Le clair de lune la regardait fixement; les ombres ressemblaient à des barreaux de fer. Sa main fut saisie.

— Pas le moins du monde, — dit-elle d'un ton léger. — Pourquoi aurais-je peur?

Sa main fut doucement attirée, tiraillée. Elle résista.

— Non, je ne viens pas plus loin, — dit Béryl.

— Oh, quelle blague!

Harry Kember ne la crut pas.

— Venez donc! Nous irons seulement jusqu'à ce buisson de fuchsia. Venez un peu!

Le buisson de fuchsia était haut. Il retombait en pluie par-dessus la palissade. Au-dessous, il y avait un petit creux de ténèbres.

— Non, vraiment, je ne veux pas, — dit Béryl.

Pendant un moment, Harry Kember ne fit pas de réponse. Puis il vint tout près, se tourna vers elle, sourit et dit rapidement :

— Ne faites pas la petite sotte!

Son sourire était une chose qu'elle n'avait encore jamais vue. Était-il ivre? Cet éclatant, aveugle et terrifiant sourire la glaça d'horreur. Que faisait-elle? Comment se trouvait-elle là? Le jardin sévère le lui demandait, tandis que la porte s'ouvrait d'une poussée et que Harry Kember, prompt comme un chat, entrait et, la saisissant, l'attirait contre lui.

— Froid petit démon! Froid petit démon! — disait la voix odieuse.

Mais Béryl était forte. Elle glissa, baissa la tête, tordit un bras, fut libre.

— Vous êtes ignoble, ignoble, — dit-elle.

— Alors, pourquoi, bon Dieu, êtes-vous donc venue? — bégaya Harry Kember.

Personne ne lui répondit.

Un petit nuage, serein, flottait devant la lune. En cet instant de ténèbres, le bruit de la mer résonna, profond et troublé. Puis le nuage s'en fut voguer au loin et le bruit de la mer devint un vague murmure, comme si elle se réveillait d'un sombre rêve. Tout fut tranquille.

KATHERINE MANSFIELD

CLAUDE MONET[1]

VII

L'ATELIER DE GLEYRE

Donc, en mai 1862, Monet entra dans l'atelier de Gleyre.

« Gleyre était le type de l'honnête homme. Bienveillant, généreux, modeste, il avait les qualités sûres d'un ami, la bonhomie plaisante d'un homme bien portant. Tous les matins, les bras derrière le dos, la tête un peu penchée sur l'épaule, il longeait le trottoir de gauche de la rue du Bac pour aller prendre vers neuf heures son petit déjeuner au Quai d'Orsay : une tasse de café, un petit pain, un rond de beurre, et c'était tout jusqu'à sept heures du soir. »

Son atelier contenait le strict nécessaire : deux tabourets, un fauteuil, une bibliothèque de bois blanc, une fontaine de terre brune, une table avec du savon pour laver les pinceaux, un coucou de la Forêt Noire. La femme de ménage avait ordre de ne rien déranger, pas même la poussière. « Cela ne vaut rien pour la peinture. » Gleyre était le scrupule même. Voulait-on être son élève : « J'accepte, disait-il, mais à une condition : c'est que vous ne me donnerez pas un sou. » En art, c'était un bon ouvrier, timide et consciencieux. Admirateur extrême de l'antique, il attachait la plus grande importance au dessin, à la sobriété des couleurs. Le « chic » ou l'interprétation « abracadabrante » étaient ses ennemis. Il n'exposa plus au Salon, de peur d'être obligé de se plier au goût du jour, à la mode, qu'il haïssait.

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars.

Gleyre avait parfois de la puissance, de l'accent et du style, mais un idéal par trop sentimental et littéraire. Théophile Gautier ne lui reprochait-il pas, en voyant ses « bacchantes », d'avoir « bu du vin philosophique »? Cette anémie lui valait de s'attarder indéfiniment au travail d'un tableau par crainte de n'en pas livrer assez au client. Il ne laissait rien à l'aventure, au charme de l'imprévu.

Lorsque Monet lui présenta une étude de nu, d'après un modèle vivant, Gleyre s'écria : « Pas mal, pas mal du tout, cette affaire-là. Mais c'est trop dans le caractère du modèle. Vous avez un homme trapu, vous le peignez trapu. Il a des pieds énormes, vous les rendez tels quels. C'est très laid, tout ça. Rappelez-vous donc, jeune homme, que lorsqu'on exécute une figure, on doit toujours penser à l'antique. La nature, mon ami, c'est très beau, comme élément d'étude, mais ça n'offre pas d'intérêt. Le style, voyez-vous, il n'y a que ça. »

L'élève de Boudin et de Jongkind, libéré de l'antique, se retrouvait brusquement chez un Ochard supérieur. Même souci d'ordre et de régression. Même absence d'imagination. Gleyre avait, sur Ochard, une supériorité d'expression, mais ses moyens pédagogiques étaient faits pour déplaire à Monet. Ennemi de la touche, Gleyre préférait les teintes fondues. « Ne faites pas du papier », disait-il et il montrait sur les phalanges de sa main que, malgré les os, il n'y a aucun passage absolument brusque.

Après quelques jours de cet enseignement vide, Monet, exaspéré, se décida à quitter Gleyre. Il entraînait avec lui Bazille, Sisley, Renoir. « Filons d'ici, leur avait dit Monet; l'endroit est malsain, on y manque de sincérité. » Et ces quatre individualistes, avides de liberté, quittèrent les classes à la recherche d'une formule moins scolaire.

Comment nous représenter les trois amis de Monet?

Bazille d'abord, un grand garçon beau, sensible, incroyablement paresseux, le Félicien du *Rêve* de Zola. Il achevait avec indolence ses études à la Faculté de Médecine, lorsqu'il se décida à quitter sa ville natale, Montpellier, pour entrer dans l'atelier de Gleyre. « Un passe-temps », avait dit sa famille. La vie de Paris ne lui réussit pas; le mal du pays l'envahit. « J'ai une indigestion de murailles et de rues », disait-il et il

se lamentait. C'est à cette époque d'attendrissement sur sa propre existence qu'il fit la connaissance de Monet. Tout de suite une grande intimité s'établit entre les deux peintres. Les promenades en plein air, l'attente impatiente de l'été pour peindre des figures au soleil, les mêmes recherches et les mêmes désirs, les unissaient dans la poursuite des jeux de l'ombre et de la lumière. Bazille encouragea Monet à quitter l'atelier de Gleyre. Le Havrais était encore un peu intimidé. « Je ne vois pas comme eux, disait-il; il me semble que la nature n'est pas faite autrement et pourtant je n'ose pas peindre ce que je vois : c'est si différent de ce qu'ils peignent tous.— Aie du courage, lui répondait Bazille, et avant tout partons d'ici. »

En quittant l'atelier, Monet et Bazille entraînèrent Sisley, jeune homme mince, élégant, tout britannique d'aspect et de naissance, qui avait échoué chez Gleyre après de vains essais dans les ateliers des peintres anglais. Son père, commissionnaire en fleurs artificielles, était venu vivre à Paris, puis, ne s'y plaisant pas, était reparti pour l'Angleterre. Était-ce auprès des fleurs sans parfum que le jeune Sisley avait appris à dessiner? Il eut le rare privilège d'être encouragé dans ses débuts par des parents raisonnables. Si, plus tard, la fortune l'abandonna, la bonne éducation de son enfance reparut toujours chez lui pour lui donner l'illusion d'un raffinement indispensable à sa nature transparente. Sisley, en pleine misère, porta des faux cols irréprochables et une barbe impeccable.

Renoir, blond, rose, avait des yeux intenses, surprenants, d'où se dégageait toute la sensualité de son art. Il fondait les rayons lumineux pour s'en emparer. Alors que Sisley était encore sous l'influence solide et profonde de Corot, le clair argenté, les ombres transparentes, légères, ne satisfaisaient pas autant Renoir que les tons éclatants, voulus, pleins de force d'un Diaz. Gleyre ne comprenait absolument rien à l'art de Renoir. « C'est pour vous amuser, disait-il, que vous faites de la peinture? » « Certainement », lui répondait Renoir. Une vierge entourée de nuages lui avait attiré des éloges. Mais quelle peine il avait eue à esquisser un Saint Vincent de Paul! D'ailleurs, ces têtes qui donnaient tant de mal lui

rapportaient fort peu d'argent. On lui avait payé huit sous celle de Marie-Antoinette. Il fut le plus hésitant des quatre à quitter l'atelier de Gleyre. C'est qu'il y trouvait son petit bénéfice : il s'y emparait de tous les vieux tubes de peinture laissés pour compte par les élèves, assuré ainsi de pouvoir suivre librement sa fantaisie, qui était de peindre des fleurs d'après nature.

Sisley, Renoir, Monet, malgré des formations différentes, établirent leur intimité dans un idéal commun : le goût de la nature. A Chailly ils vécurent des heures de grande joie en plein travail.

Renoir, suivant les conseils de Diaz, cherchait à donner aux arbres et aux ombres la lumière qu'il voyait. Sisley, plus traditionaliste, s'effrayait des audaces de Renoir : « Tu es fou, lui disait-il. Quelle idée de faire des arbres bleus et des terrains lilas! »

Quant à Monet, la nature le séduisait tellement qu'il ne pouvait plus s'arracher à elle pour travailler en atelier. « Et puis, écrivait-il, dans le printemps, c'est si beau : la verdure a poussé, le beau temps est venu et je n'ai pas pu résister à la tentation de rester davantage. »

En vain madame Lecadre essaya-t-elle de s'interposer :

Elle me dit qu'il ne faut, en aucune façon, rester plus longtemps à la campagne, que c'est une faute grave surtout d'avoir si tôt abandonné l'atelier, mais j'espère que vous me comprendrez. Je n'ai point du tout abandonné l'atelier. Et puis, j'ai trouvé ici mille charmes auxquels je n'ai pu résister. J'ai beaucoup travaillé, et vous verrez, je vais me remettre à dessiner. Je n'y renonce point du tout.

L'hiver approchait, les amis se séparèrent et Monet alla s'installer à Honfleur. Il insista auprès de Bazille pour que ce dernier vînt le rejoindre. Une sorte d'enthousiasme, mêlé à un sentiment plus profond de la compréhension de son art, lui faisait écrire :

Ici, c'est adorable et chaque jour je découvre des choses plus belles; c'est à en devenir fou, tellement j'ai envie de tout faire. Je suis assez content de mon séjour ici, quoique mes études soient bien loin de ce que je voudrais. C'est décidément quelque chose d'affreusement difficile de faire une chose complète sous tous les rapports, et je crois qu'il n'y a guère que des yeux qui se contentent d'à peu près. Eh bien! mon cher, je veux lutter, gratter, recommencer, car on peut faire ce

que l'on voit et ce que l'on comprend, et cela prouve qu'il ne faut penser qu'à cela; c'est à force d'observation, de réflexion, que l'on trouve : ainsi piochons, et continuellement.

Près de Honfleur, dans la ferme de Saint-Siméon, s'était constitué tout un groupe de solitaires, de travailleurs, parmi lesquels les anciens maîtres de Monet, Boudin et Jongkind.

Boudin avait épousé « la camarade », une jeune bretonne, Marie-Anne Guédès, « très fine et très ordonnée », qui sut lui rendre la vie douce. Il écrivait à Martin :

J'ai peur que nos bons parents trouvent que nous ne sommes pas assez mariés devant Monsieur le maire et qu'ils ne nous tourmentent pour comparaître devant le curé. Je voudrais bien esquiver cette cérémonie, étant très peu dévot et redoutant ces bans et tout ce qui a l'air d'une cérémonie. On va là comme si on allait payer patente, mais l'embêtant, c'est une toilette, des gants, que sais-je? En notre qualité de vieux pêcheurs, nous avons beaucoup à nous faire pardonner, mais nous avons aussi beaucoup à cacher.

A Trouville, Boudin avait continué à noter ses scènes de plage. « Nos petites poupées font leur chemin tout doucement », disait-il en parlant de ses travaux charmants. Quelques années plus tard, il sera dégoûté des Trouvillais, ces fainéants poseurs, « cette bande de parasites dorés qui ont l'air triomphant ». « Ça vous fait un peu pitié, disait-il avec son bon sens. Ah! retournons vite auprès de ces riens éternels : le ciel, l'eau, les bois. »

Mais Monet, malgré le peu de distance qui le séparait de Boudin, ne pouvait se décider à quitter Honfleur.

C'est si beau, à présent, qu'il faut en profiter, écrivait-il à Boudin, aussi je me suis mis en rage afin de faire d'énormes progrès avant de rentrer à Paris. Je serais déjà venu vous voir si ce n'est ma nouvelle ardeur au travail. Mais au premier jour, le temps me forcera bien de cesser et j'irai passer une journée avec vous avant de partir pour Paris.

A toutes les époques de sa vie, nous retrouverons chez Monet ce désir de solitude, même vis-à-vis de ses plus chers amis. « Je suis tout seul à présent et franchement je n'en travaille que mieux; ce bon Jongkind est parti, il y a environ trois semaines. »

Pendant l'été de 1864, Jongkind et Monet s'étaient liés plus étroitement. Un album du maître a conservé les points

d'une partie de dominos engagée à Saint-Siméon et que Monet gagna. Madame Fesser partageait le charme de ces jeux faciles. Étrange médiocrité des femmes mêlées à ces vies de grands artistes. Ce n'était pas dans l'amour qu'ils cherchaient leurs sentiments les plus forts. Pour eux, la seule passion véritable était celle de la nature et leur seul autre mouvement d'âme était le sens très vif de l'amitié. Cette amitié était belle et généreuse. Vers ce temps-là, Troyon très malade dans une maison de santé, apprenant que Boudin était gêné, se fit apporter des pastels de lui et en acheta plusieurs qu'il paya bien.

VIII

LA LEÇON DE COURBET

Jusqu'en 1865, Monet a été un élève, élève d'Ochard, puis de Gleyre. Il ne s'est encore imposé à l'attention d'aucun des grands peintres du temps, hors Troyon et ses amis du Havre. Les critiques l'ignorent. Au Salon de 1865, il expose deux œuvres : *La pointe de la Hève*, et *L'embouchure de la Seine à Honfleur*, qui, pour la première fois, sont remarquées par certains spécialistes capables d'apprécier son sentiment des valeurs.

Mais ce qui attira sur lui vraiment l'attention du monde des artistes, ce fut la composition d'un immense tableau : *Le déjeuner sur l'herbe*, qui parut alors une étrange entreprise. Les amis de Monet eux-mêmes semblaient surpris par les dimensions de la toile. Les débutants ne peignaient pas volontiers de ces grands tableaux qui coûtaient cher et étaient difficiles à vendre. Boudin écrivait à son frère : « Le jeune Monet a vingt pieds de long à couvrir; je voudrais bien, moins ambitieux, entreprendre quelque chose de plus étendu que mes petites toilettes, mais il faut songer à cette gueuse de pitance et tant, tant de menues dépenses que l'on n'en finit pas. » Quelque temps après, Boudin écrira à Martin : « Monet termine son énorme tartine qui lui coûte les yeux de la tête. »

Pour cette toile les amis servirent de modèles. Bazille écrivit à sa famille qu'il était obligé de retarder son retour

à Montpellier parce que le beau temps venait seulement de se déclarer et que Monet n'avait pu jusqu'alors travailler à son portrait dans *Le déjeuner sur l'herbe.*

C'était chez M. Barbey, à Chailly, à l'auberge du Lion d'Or, que Monet peignait *Le déjeuner sur l'herbe.* L'œuvre commencée en plein air fut terminée à l'atelier. L'atmosphère printanière agite les feuilles; les plis des robes sont gonflés d'air; tout respire un début de mois de mai chaud et gai; les personnages ne sont en réalité placés là que pour faire ressortir davantage la luminosité particulière à cette époque de l'année.

Le déjeuner sur l'herbe valut pour la première fois à Monet la sympathie de quelques grands hommes, en particulier celle de Courbet. Quand celui-ci entendit parler de cette vaste composition de plein air : « Tiens, dit-il, voilà donc un jeune homme qui peint autre chose que des anges? » et, curieux, il se rendit à l'atelier de Monet.

C'était un bien intéressant personnage que Courbet. Voltairien par atavisme paternel et franc-comtois, il avait hérité de sa mère une tendresse discrète, une délicatesse visible seulement pour quelques rares privilégiés, ses amis. Il avait passé la plus grande partie de son enfance dans les bois ou près des sources pures de la Loue à crayonner tout ce qui attirait son regard. Vers seize ans, il s'était installé à Paris pour travailler sérieusement, puis, bientôt, s'était découragé. « Il n'y a rien de plus dur au monde que de faire de l'art, surtout lorsque personne ne le comprend. Les femmes veulent des portraits où il n'y ait pas d'ombres; les hommes veulent être habillés en dimanche; il n'y a pas moyen de s'en tirer. Gagner de l'argent avec des choses comme cela, il vaudrait mieux tourner une roue; au moins, on ne fait pas abdication de sa pensée. » En 1848, le voltairien s'était réveillé; il avait pris une part active à la révolution, « afin de détruire les anciennes erreurs », puis, après une période troublée, il s'était remis au travail.

Monet, dès qu'il connut Courbet, admira l'indépendance de son caractère. Elle était frappante. Quand il avait exposé *L'enterrement à Ornans,* il avait exigé que l'exposition fût payante : « L'homme veut payer, disait-il, pour que son juge-

ment ne soit pas influencé par la connaissance. » Il était heureux de n'être compris que par cinq ou six personnes. « Oui, Monsieur, disait-il à quelqu'un, je suis l'homme le plus orgueilleux de France. » Son orgueil était si grand qu'il ne pouvait supporter une critique. « Tenez, on a dit que ma *Femme au perroquet* avait les cheveux trop longs : voyez plutôt... » et il se mit à les mesurer, — « mettons ça de plus à cause des ondes de la chevelure; ils viennent au bas des reins, ces cheveux-là. Eh bien toutes les femmes ont des cheveux jusqu'au bas des reins. »

Pour Monet, Courbet était le grand aîné, celui qui tire toute sa force de sa foi et que l'incompréhension des autres ne fait que stimuler. A Courbet, Monet devra les joies de la liberté, la confiance individuelle et ce sentiment qu'en s'abandonnant sans réserve à son tempérament, l'artiste finit par avoir raison contre la foule et même contre les spécialistes hargneux. Chez Courbet, malheureusement, les passions politiques, où l'engageaient son esprit chimérique, avaient un peu obscurci la joie de vivre : « Ils m'ont tué, mon pauvre Monet, ils m'ont tué, ces gens-là; je le sens, je ne ferai plus rien de bon. » Sa candeur éclatait jusque dans ses gamineries, qui plaisaient tant à Monet. Un jour, au Louvre, ils s'étaient arrêtés longuement devant le portrait de Raphaël par lui-même; soudain, Courbet, interrompant sa profonde méditation, ce long regard de l'artiste à l'artiste, s'écria : « Mossieu Raphaël n'a qu'à bien se tenir. » On connaît cet autre mot du maître d'Ornans. Il avait peint, avec admiration et reconnaissance, la patronne d'une brasserie de la rue Hautefeuille, la Mère Grégoire, dont la sollicitude s'étendait à tous les jeunes artistes. Il l'avait peinte magnifiquement et dans la plénitude de son rôle, au milieu de tous les ustensiles de son métier. Très fier de cette œuvre, il s'écria un jour au beau milieu du Salon Carré : « Qu'on apporte la mère Grégoire, et tout ce qu'il y a ici foutra le camp! »

Mais à cette brutalité savoureuse, Courbet joignait une réelle bonté. « Courbet m'a toujours aidé dans les circonstances les plus pénibles de ma vie », dit un jour Monet à un de ses amis. Au surplus, il recevait de lui de grandes leçons de technique. Par la juxtaposition des tons partiels, Courbet

s'achemine déjà vers la division de la lumière dont l'impressionnisme fera la doctrine essentielle de la peinture. Dans sa correspondance avec Boudin, Monet se montre grand admirateur du réalisme de Courbet, tâtonnement vers un art nouveau. L'intimité de trois êtres comme Courbet, Boudin et Monet se comprend ainsi tout naturellement. Le maître d'Ornans aura un goût tout particulier pour ces rencontres avec les deux amis. A Saint-Siméon, ils se virent souvent, et à Deauville, chez le jeune comte de Choiseul, d'où Courbet écrivait naïvement : « J'ai reçu plus de mille belles dames dans mon atelier... En un mois, j'ai fait trente-cinq toiles, ce qui a étourdi tout le monde. J'ai pris quatre-vingts bains de mer. Il y a six jours, nous en prenions encore avec le peintre Whistler qui est ici avec moi. C'est un Anglais qui est mon élève. »

Pendant un séjour de Courbet au Havre se place la rencontre des deux peintres avec Dumas père. Ce fut Courbet qui suggéra, jovial : « Si on allait voir le père Dumas? — Mais je ne le connais pas, dit Monet. — Moi non plus, répondit Courbet, nous nous sommes toujours côtoyés, mais jamais rencontrés. »

Ils allèrent donc chez Dumas qui, après une vie fastueuse, en était réduit à travailler dans les journaux locaux. La lingère qui le logeait vint ouvrir.

— Monsieur Dumas?

— Il est occupé.

— Quand il saura qui le demande, il nous recevra.

— Qui dois-je lui annoncer?

— Annoncez-lui le maître d'Ornans, — dit Courbet avec emphase.

Dumas apparut presque aussitôt, très grand, débraillé, ses cheveux blancs auréolant sa tête.

— Dumas!

— Courbet!

Et ils s'embrassèrent. « Je vous assure que c'était « émotionnant à voir », racontait Monet plus tard.

— Tu vas dîner avec moi, et le jeune homme aussi, — déclara Dumas.

Ils dînèrent et formèrent le projet de partir tous trois, le

lendemain, pour Saint-Jouin, chez la Belle Ernestine. A l'heure dite, Monet et Dumas attendaient Courbet. Comme il tardait, Monet dut aller chez lui le réveiller, tandis que Dumas, un peu impatient, disait : « J'ai fréquenté des rois, ils ne m'ont jamais fait attendre. »

Ils partirent enfin. Dumas, avec son brio coutumier, animait la conversation de récits plus ou moins exacts, mais incomparables; Courbet, bavard aussi, intervenait de temps à autre par une robuste plaisanterie franc-comtoise.

On imagine facilement le trio : Dumas et Courbet, très vivants, très bruyants, parlent sans arrêt, chantent ou font la cuisine; Courbet explique des recettes de Franche-Comté : Dumas connaît la cuisine du monde entier. Monet, silencieux, regarde. Il est peintre, cela lui suffit et, parfaitement certain de pouvoir un jour exprimer ce spectacle changeant qu'il enregistre, à chaque minute, de ses yeux largement ouverts, il reste, avec un plaisir muet, spectateur de la joie robuste de ses amis.

IX

L'ENTRÉE DE MONET

Courbet, nouveau maître de Monet, critiqua vivement *Le déjeuner sur l'herbe*, et peut-être fut-ce pour lui plaire que Monet exécuta en quatre jours la célèbre *Dame à la robe verte*, portrait de la charmante Camille. Ce magnifique tableau, acheté 800 francs par Arsène Houssaye, fut beaucoup plus tard revendu par Henri Houssaye à Durand-Ruel, qui devait le céder pour 30 000 francs au musée de Berlin.

La vigilante tante Lecadre ne vit pas sans inquiétude son neveu Monet lier son sort à celui de Camille! Elle avait écrit à son confident Armand Gautier pour le prier de veiller sur le travail de son neveu et sur sa conduite. Mais Camille n'était pas dangereuse. Cette femme exquise, dont Monet fixa à jamais la fragilité dans une évocation fugitive, appartient à la catégorie des femmes-fleurs. Sa petite main gantée, son profil doux aux yeux baissés, sont les seuls points d'humanité touchante dans cette gamme superbe de tons qui a été pour Monet un « prétexte à couleurs. »

La beauté éphémère de cette jeune femme, qui devait disparaître si tôt, avait laissé chez Boudin des souvenirs attendris : « Je vous vois encore, écrivait-il à Monet, avec cette pauvre Camille dans l'hôtel de Tivoli : j'ai même conservé de ce temps un dessin qui vous représente sur la place. Elles sont là trois femmes en blanc, jeunes encore. La mort en a emporté deux : ma pauvre Marie-Anne et la vôtre. Il en est resté une des trois encore vaillante. Le petit Jean joue dans le sable, et le papa est assis par terre, un carton à la main... et ne travaille pas. C'est un souvenir de ce temps que j'ai conservé pieusement. »

Dans la *Dame à la robe verte*, Camille disparaît sous les plis lumineux d'une soie lourde et traînante : l'étoffe qui la recouvre est d'un vert profond, nuancé, à la Véronèse.

Cette nouvelle conception du portrait, aussi éloignée des procédés classiques qu'il est possible de l'être, ne fut pas toujours favorablement accueillie par la critique. Edmond About n'admet pas qu'un portrait ne soit pas un portrait : « Que m'importe la vie, si je n'y devine pas un corps bien modelé, ni même le contour banal du mannequin; si la tête n'est pas une tête, si la main n'est pas une patte. » Et devant cette prédominance de la couleur sur la forme, il s'écrie : « On peut chiffonner la soierie avec une certaine adresse et pourtant avoir tout à apprendre. »

Par contre, Zola montre un enthousiasme ardent :

J'avoue que la toile qui m'a le plus longtemps arrêtée est la *Camille* de M. Monet. C'est là une peinture énergique et vivante. Je venais de parcourir ces salles si froides et si vides, las de ne renconter aucun talent nouveau, lorsque j'ai aperçu cette jeune femme traînant sa longue robe et s'enfonçant dans le mur comme s'il y avait un trou. Vous ne sauriez croire combien il est bon d'admirer un peu, lorsqu'on est fatigué de rire et de hausser les épaules.

Je ne connais pas M. Monet, je crois même que jamais auparavant je n'avais regardé attentivement une des ses toiles; il me semble cependant que je suis un de ses vieux amis. Et cela parce que son tableau me conte toute une histoire d'énergie et de vérité.

Eh oui! Voilà un tempérament, voilà un homme dans la foule de ces eunuques. Regardez les toiles voisines et voyez quelle piètre mine elles font à côté de cette fenêtre ouverte sur la nature. Ici, il il y a plus qu'un réaliste : il y a un interprète délicat et fort qui a su rendre chaque détail sans tomber dans la sécheresse.

Monet se montre, dans *Camille*, un paysagiste par cette combinaison des coloris et des effets de lumière. Bien que traitée très différemment, l'idée appartenait déjà à Manet. C'est probablement ce qui explique le dessin-charge que fit André Gill : « Monet ou Manet? Monet. Mais c'est à Manet que nous devons ce Monet. Bravo Monet! Merci Manet!

Le déjeuner sur l'herbe avait assuré à Monet l'amitié de Courbet. *La dame à la robe verte* lui amena Manet.

Pourtant le premier contact ne fut pas bon. Manet était excédé de son insuccès au Salon. Personne ne le comprenait. Son art demeurait fermé aux gens du monde, ce qui pour lui, dandy soucieux de succès académiques, était pénible. Les artistes eux-mêmes le méconnaissaient. Courbet, regardant ses toiles, disait : « Moi, je ne suis pas de l'Institut, mais la peinture, ce n'est pas des cartes à jouer! » Or, à l'exposition de 1866, le jour du vernissage, Manet, pour la première fois, avait été accueilli dès l'entrée par des cris d'enthousiasme : « Excellent, mon cher, ton tableau! » Malheureusement, il y avait méprise sur le nom. La colère de Manet fut à son comble quand un ami l'amena devant la *Femme en vert*. « A-t-on idée d'un animal comme celui-là? Prendre mon nom et se tailler un succès sous son couvert, tandis que moi, on me jette des pommes? » Quelque temps plus tard, Monet ayant exposé chez un marchand une peinture refusée au Palais de l'Industrie, un groupe de quatre artistes s'était arrêté devant cette toile, et le plus exubérant des quatre, qui était Manet, s'était écrié : « Voyez-vous ce jeune homme qui veut faire du plein air, comme si les anciens y avaient jamais songé! »

Enfin, dans l'atelier de la rue Guyot, Zacharie Astruc présenta les deux peintres l'un à l'autre et ce fut le début d'une amitié qui devait se continuer dans les réunions du Guerbois.

Ainsi, peu à peu, les peintres qui devaient former une nouvelle école se groupaient, attirés lentement les uns vers les autres par de mystérieuses affinités. Après le Salon de 1867, Bazille écrivait : « Nous avons donc résolu de louer chaque année un grand atelier où nous exposerons nos œuvres en aussi grand nombre que nous le voudrons. Nous inviterons les peintres qui nous plaisent à envoyer des tableaux. Courbet,

Corot, Diaz, Daubigny et beaucoup d'autres que vous ne connaissez pas, approuvent beaucoup notre idée. Avec ces gens-là et Monet, qui est plus fort qu'eux tous, nous sommes sûrs de réussir. Vous verrez qu'on parlera de nous. »

***

Monet avait entrepris d'exécuter dans son jardin une nouvelle grande toile. A cette intention, il avait fait creuser une tranchée parmi ses plates-bandes et, par une poulie, manœuvrait sa toile pour peindre la partie supérieure. Ce procédé tout nouveau provoquait au Café de Bade de nombreuses railleries. Manet s'en amusait tout particulièrement et, cependant, il devait recourir au procédé de Monet pour certaines de ses toiles de plein air.

Les femmes au jardin, refusées au Salon, furent exposées chez un marchand de la rue Auber nommé Latouche. Une fois encore le pauvre Monet devait subir une cruelle humiliation : Corot, passant un jour devant la boutique, s'arrêta : « Dites-donc, Latouche, enlevez cette saleté que vous avez là dans votre devanture. » Quelques minutes après, Diaz, passant à son tour, disait à Latouche : « Eh bien, voilà un jeune homme qui ira loin. Cela, c'est de la peinture. » Mais Monet, à la différence de Renoir, appréciait peu le talent de Diaz et, par contre, il admirait passionnément Corot. La déception pour lui fut vive.

Cependant l'idée qu'il pût se tromper ne lui vint pas un instant. Au contraire, plus il travaillait, plus sa technique s'affirmait originale et puissante. Il ne savait pas que l'objet de ses recherches s'appellerait plus tard l'impressionnisme. Mais il savait que lui et ses amis étaient en train de créer une peinture nouvelle.

X

L'IMPRESSIONNISME

« Comment êtes-vous devenu impressionniste? » demandait-on un jour à Monet. « Je ne le suis pas devenu, répondit-il, depuis que je me connais je l'ai toujours été. »

C'était vrai. Le désir de renouvellement était dans l'air. Une mode avait passé, il fallait en créer une autre afin de compter dans l'histoire. L'impressionnisme est né de lui-même; à l'origine, il n'était qu'une recherche de « Nouvelle peinture. »

Les écrivains poussaient les peintres dans cette voie. Baudelaire cherchait une formule. En 1866 parut *Manette Salomon*, panégyrique de cette « vie moderne » que tout le monde alors voulait exprimer. Le réalisme de Courbet avait montré le chemin. On voulait être plus hardi encore. Boudin s'étonnait d'avoir osé mettre en tableau des choses et des gens de notre temps, d'avoir trouvé le moyen de faire accepter le monsieur en paletot et la dame en waterproof. Mais il se demandait pourquoi les bourgeois n'auraient pas le droit d'être tirés à la lumière puisque, après tout, les paysans avaient eu leurs peintres? La « Lise » de Renoir (exposée un an après l'admirable « Saint-Germain l'Auxerrois » de Monet) est une manifestation très suggestive de l'époque. Toute l'esthétique du pré-impressionnisme pourrait se résumer dans une lettre adressée par Bazille à sa mère, après un envoi au Salon d'une *Jeune fille au piano.*

J'ai cherché à peindre de mon mieux un sujet aussi simple que possible. A mon avis, le sujet importe peu, pourvu que ce que j'ai fait soit intéressant au point de vue peinture. J'ai choisi l'époque moderne parce que c'est elle que je comprends le mieux et que je trouve la plus vivante pour des gens vivants, et voilà ce qui me fera refuser. Si j'avais fait des Romaines ou des Grecques, je serais bien tranquille, car nous en sommes encore là; on apprécie certainement les qualités que ma peinture peut avoir dans un peplum ou un tepidarium, mais on me refusera, j'en ai bien peur, ma robe de satin dans un salon... Les avis sur mon tableau sont diamétralement opposés, ce qui me fait grand plaisir... Si je suis reçu, je serai certainement discuté, tout le monde me le dit; ce qui me le fait croire, c'est que personne ne m'a jugé avec modération.

Ce texte symbolique par sa naïveté même souligne les contradictions des novateurs du groupe Monet. D'une part ils nient le sujet et semblent restaurer la notion de peinture pure; d'autre part, par la manière systématique dont ils nient certains sujets (les antiques), ils en reviennent à restaurer le sujet (le sujet moderne). Ils y tiennent de la même

manière que l'École tient aux sujets antiques. Ce sont des jeunes gens amoureux de la gloire, et formés dans l'atmosphère romantique; ils ont beau prétendre ne chercher qu'un art de bon sens, ils veulent le scandale. « Je serai discuté... On me refusera... mais je serai parvenu à m'imposer. »

L'obsession toute littéraire de faire moderne, en ralliant des peintres très différents, comme Stevens, Nittis, Carolus Duran, Fantin Latour, Legros et Bracquemond, a brouillé toute l'histoire proprement dite de l'impressionnisme. Henner côtoie Monet et on fera de Degas un impressionniste, alors que Bastien Lepage ressemble bien davantage à ce que cherchaient les impressionnistes.

Les créateurs de la peinture de plein air s'étonnaient des effets de leurs toiles. Renoir était surpris par une transparence dorée, par les reflets lumineux des arbres et par un bleu qui, magnifique sur la toile en plein air, était devenu presque terreux dans un éclairage d'atelier. « Je me rappelle un jour, dit-il, le reflet d'un mur blanc sur ma toile : j'avais beau monter de ton, tout ce que je mettais était trop clair; mais rentré dans l'atelier, c'était tout noir. » Il faisait part de ses détresses à Corot, et de sa difficulté à rendre les lumières extérieures : « C'est que, lui dit Corot, on ne peut jamais être sûr de ce que l'on fait; toujours il faut repasser par l'atelier. »

Cette réalité de la nature devait s'étendre aux personnages, qui faisaient corps avec elle. C'était une des grandes nouveautés de Manet que d'avoir su rendre l'aspect des gens dans leur simplicité, libérés des entraves du vêtement d'apparat. Monet et Renoir devaient le suivre dans cette voie. C'est à la Grenouillère, près d'Argenteuil, qu'ils furent séduits par l'allure pittoresque du restaurant Fournaise. On s'amusait bien chez le père Fournaise! Les superbes filles à peindre! Renoir rendit à jamais célèbres les scènes de la Grenouillère, en peignant le restaurateur avec sa veste blanche de limonadier devant un verre d'absinthe. Madame Papillon ne fut pas oubliée. Quant à Monet, il se mit, comme Renoir, à peindre des scènes d'actualité.

Un nouveau genre était créé : la peinture banlieusarde, celle de la vie sans façons, gaie. Amusement du rire et de

l'endimanché. Clapotement de l'eau. Vie joyeuse, reposante, « bon enfant. » Douceurs d'Argenteuil et de la vie dominicale du fleuve.

***

Si le repos hebdomadaire réunissait les peintres impressionnistes à Argenteuil, dans la semaine ils se retrouvaient avec joie au Guerbois, 9, avenue de Clichy, ou au café de la Nouvelle Athènes, place Pigalle. On grimpait sur la colline, joyeux à l'idée de se rencontrer et de bavarder quelques heures. Les ratés se levaient à l'entrée des maîtres : Manet, Degas, Pissarro, Sisley. Cézanne se refusait à venir, sous prétexte que les habitués du Guerbois étaient des « salauds aussi bien habillés que des notaires. »

Dans un angle de la pièce, deux tables étaient réservées, pour Manet, Degas et leurs admirateurs. Manet, avec ses épaules carrées et sa taille mince, ses phrases loyales, claires comme de l'eau de pluie, dures mais lumineuses, faisait contraste avec Degas, l'homme aux épaules rondes, aux yeux petits, aux paroles ironiques, mélange de cynisme et d'esprit. Monet apparaissait parfois après de longues randonnées dans la campagne. Il apportait avec lui des fragments d'atmosphère captés sur la toile : peupliers en perspective rangés comme des armées, pans coupés de vieux ponts argentés de lumière, chemins perdus sous la neige ou collines ballonnées dans de grands espaces vides.

Le vendredi soir était le jour des grandes réunions. Les habitués se retrouvaient tous. Manet était le centre du groupe en formation. Son intelligence, son génie de peintre, et sans doute aussi la haine qu'avait de lui le public, faisaient converger vers lui l'admiration et l'enthousiasme. En 1870, le groupe est définitivement constitué.

Si cette vie en commun rendait l'existence plus supportable, — et même agréable, — la vie matérielle restait dure pour ces jeunes peintres. Renoir écrit à Bazille : « Je suis presque toujours chez Monet, ousqu'on se fait entre parenthèses assez vieux; on ne bouffe pas tous les jours, seulement je suis tout de même content parce que, pour la peinture, Monet est

une bonne société. Je fais presque rien, parce que j'ai pas beaucoup de couleurs. »

Monet implore la tante Lecadre par l'entremise d'Armand Gautier : « Il paraît décidément que certaines personnes cherchent à me nuire à ses yeux. » Puisque Monet écrit et travaille bien, pourquoi Gautier ne l'écrirait-il pas à la tante?

Madame Lecadre, qui s'intéresse toujours au neveu prodigue, remercie Gautier de l'avoir rassurée :

Je vous remercie mille fois pour l'intérêt que vous me témoignez ainsi qu'à ce pauvre garçon qui en a grand besoin, en ce moment. C'est un agneau pour la douceur, il reconnaît ses torts. Il se doit ranger à tous les conseils. Dieu veuille que cela dure! Il est fort tourmenté en ce moment. Il est traqué, dépisté par quelques créanciers qui ont pris ombrage de ce qu'il a quitté Paris pour se retirer à Ville d'Avray. Ils menacent de saisir même les tableaux de l'exposition.

Elle l'informe également qu'elle ne peut ni ne veut payer ses dettes :

J'ai déjà passé par là. Mon intention est de lui fournir pour la vie de chaque jour. Ce mois-ci j'ai dépassé le chiffre habituel. Il espère se tirer d'affaire, ce pauvre garçon. Si je le pouvais, bien certainement, je n'attendrais pas qu'on le demande. A l'impossible nul n'est tenu.

Gautier est un bon intermédiaire; d'autre part, Monet vient d'être reçu au Salon. Une fois encore, la tante se laisse fléchir. « Elle m'écrit pour me dire qu'elle consent à me faire une pension. » La tante est enchantée, car de tous côtés elle reçoit des félicitations. L'*Événement* parle de son neveu; c'est le début du succès. Et Monet écrit avec un enthousiasme charmant à Gautier : « Depuis que vous êtes absent, j'ai fait huit cents francs. J'espère que, quand je serai en relations avec plus de marchands, cela ira mieux encore. »

Cet instant de joie est un bien court répit dans les tourments incessants du pauvre Monet. Une lettre du 2 juin 1862, adressée à Arsène Houssaye, nous montre toutes les souffrances et tous les découragements du peintre :

Monsieur Houssaye,

Lorsque j'ai eu l'honneur de vous voir pour vous demander votre appui pour obtenir une permission de travailler au Salon, vous me

donniez le conseil de venir me fixer à Paris où il me serait évidemment plus facile de tirer parti de mon petit talent. Mon refus au Salon m'a complètement décidé, car, désormais, après cet échec, je ne devrais plus prétendre m'en faire, au Havre. Gaudibert vient d'avoir encore l'obligeance de me mettre à même de m'installer ici et faire revenir toute ma petite famille. L'installation est faite et je suis dans de très bonnes conditions et plein de courage pour travailler, mais, hélas, ce fatal refus me retire presque le pain de la bouche et, malgré mes prix bien peu élevés, marchands et amateurs me tournent le dos. Cela est attristant surtout de voir le peu d'intérêt qu'on porte à un objet d'art qui n'a pas de cote.

J'ai pensé et j'espère que vous m'excuserez, que, puisque vous aviez déjà trouvé de moi une toile à votre goût, vous voudriez peut-être voir les quelques toiles que j'ai pu sauver de tout, car j'ai pensé que vous seriez assez bon pour me venir un peu en aide, car mon état est presque désespéré et le pire est que je ne puis même plus travailler.

Inutile de vous dire que je ferai n'importe quoi et à n'importe quel prix pour sortir d'une pareille situation et pour pouvoir dès maintenant travailler à mon Salon prochain pour que pareille chose ne se renouvelle plus.

C'est donc encore la misère, mais la misère au sein d'un groupe cohérent et qui sent déjà sa force. Il est curieux de jeter un regard en arrière et de voir, peu à peu, sous une forme inéluctable, ces peintres de même tempérament, appelés les uns vers les autres, s'associer naturellement comme les éléments cristallins dans une eau-mère. Monet, dès le Havre, s'est solidement lié avec Boudin et Jongkind. Chez Suisse, il a fait la connaissance de Pissarro, qui lui a amené plus tard Cézanne. Chez Gleyre, s'est formé le beau quatuor Monet, Sisley, Renoir, Bazille. *Le déjeuner sur l'herbe* a amené Courbet. Manet, plus défiant, est venu lentement, mais il est maintenant un ami. Enfin, Manet a amené Degas.

Par les réunions du Guerbois et de la Nouvelle Athènes, le groupe devient une famille. Manet, puis son élève Berthe Morisot, en seront les centres mondains, tandis que Monet demeurera le grand inventeur solitaire, qui apparaît, de temps en temps, au milieu de ses camarades, tout chargé de ciel et tout imprégné d'air.

XI

VARIATIONS SUR LA MISÈRE

Le groupe des jeunes peintres qui s'était formé pendant les dernières années de l'Empire fut dispersé par la guerre de 1870. Ce n'est pas qu'ils aient eu à répondre à des obligations militaires. Le service militaire n'était pas obligatoire. Cézanne repart pour Aix; Monet gagne l'Angleterre, laissant de nombreuses toiles à Pissarro.

De ce voyage date le célèbre portrait de Camille que possède M. Raymond Koechlin. Vêtue d'une longue robe vert sombre, la jeune femme est étendue sur un canapé à petites fleurs. Sur ses genoux, un livre d'un rouge vieille laque, — seule note vibrante dans tout ce tableau de tons purs et foncés. Ses yeux vagues regardent au loin. Elle baigne dans une atmosphère de calme et de repos. C'est un petit chef-d'œuvre de vie d'intérieur, digne des meilleurs maîtres hollandais.

Pissarro était resté à Louveciennes, avec l'intention d'y passer la guerre. Mais la France fut envahie, le peintre troublé dans sa retraite : les Prussiens installèrent une boucherie dans sa maison, arrachant ses toiles de leurs cadres pour les maculer de sang. Il s'en fut dans la Mayenne, puis à Londres où il retrouva Monet, installé à Piccadilly Circus.

La lumière et le paysage des environs de Londres étaient faits pour plaire à Monet. Cette brume de songe qui enveloppe les hommes et les maisons, les revêtent d'une apparence fantômale, était attachante par la difficulté même de l'exprimer.

En compagnie de Pissarro, il fréquenta aussi les musées. On a dit que Monet avait subi l'influence de Turner. On n'a pu l'établir. Certes, Turner lui aussi était un impressionniste avant l'invention du mot. Mais Monet, déjà tout formé, n'avait plus grand'chose à apprendre du peintre anglais. Georges Moore raconte que, devant une toile de Turner, Monet s'était écrié : « Alors, cette chose brune... c'est ça votre grand Turner? » Et devant une autre, « Le matin glacé », il aurait dit simplement que « pour une fois, Turner, ce jour-là, avait

peint les yeux ouverts. » Plus tard Renoir reprochait à Turner de peindre avec du chocolat; reproche injuste, mais qui tend à montrer que les impressionnistes ne reconnaissaient pas en lui leur maître. Toute sa vie Monet répéta que Turner était un mauvais peintre.

Le succès, pour les deux artistes, ne fut pas plus grand à Londres qu'à Paris. Que pouvaient faire deux jeunes inconnus réfugiés dans une grande ville? On a une lettre de Pissarro à Duret qui montre leur désespoir :

Je ne suis ici que pour bien peu de temps. Je compte retourner en France aussitôt que possible. Oui, mon cher Duret, je ne resterai pas ici et ce n'est qu'à l'étranger que l'on sent combien la France est belle, grande, hospitalière. Quelle différence ici! On ne recueille que le mépris, l'indifférence et même la grossièreté : parmi les confrères, la jalousie et la défiance la plus égoïste. Ici? Il n'y a point d'art, tout est affaire de commerce.

En fait d'affaires, de vente, je n'ai rien fait, excepté Durand-Ruel qui m'a acheté deux petits tableaux. Ma peinture ne mord pas, mais pas du tout, cela me poursuit un peu partout.

Je vous prie de serrer les mains du père Martin de ma part, ainsi qu'à sa dame. Qu'il me tarde que tout soit arrangé et que Paris recouvre sa suprématie!

La guerre terminée, Monet fit un séjour en Hollande avec quelque argent qu'il avait reçu de Durand-Ruel. D'Estournelles de Constant se plaît à raconter comment il avait été responsable de cet événement. Il avait été ébloui par la beauté des tulipes : « Quel peintre, se disait-il, pourrait rendre de pareilles merveilles? » Il pensa soudain à Monet et l'invita à passer quelques jours auprès de lui. Monet ne répondit pas. D'Estournelles écrivit de nouveau puis, se faisant plus pressant, envoya une dépêche. Après de nombreuses hésitations, Monet se décida.

Ce fut pour lui un séjour très riche en enseignements, car il découvrit non seulement les grands Hollandais, mais aussi les grands Japonais, dans les circonstances curieuses que rapporte Octave Mirbeau :

« J'ai souvent pensé à cette journée féerique où Claude Monet, venu en Hollande pour y peindre, trouva, en dépliant un paquet, la première estampe japonaise qu'il lui eût été donné de voir. »

L'épicier hollandais qui avait enveloppé ses marchandises dans une estampe avait été ce jour-là agent de liaison inconscient, mais utile, entre deux grands artistes. L'émotion de Monet était telle, « devant cet art merveilleux », qu'il ne pouvait plus l'exprimer que par des cris. Il retourna à l'épicerie, vit sur le comptoir une pile d'autres estampes et l'emporta chez lui, fou de joie, à la grande stupéfaction de l'épicier.

Pendant les années 1872 et 1873, Monet va s'installer à Argenteuil, continuant d'ailleurs à faire la navette entre la France et la Hollande. Il avait trouvé au bord de l'eau une maison, autrefois occupée par Théodule Ribot. Calfeutrée de partout pour ne laisser passer que d'anémiques clartés, la maison de Théodule Ribot ressemblait aux sombres tableaux de ce peintre. Monet ouvrit toutes grandes les fenêtres et fit entrer la lumière, à flots.

Il était là avec sa famille : la douce Camille et ses deux enfants. Malgré la grande pauvreté, on pendit la crémaillère. Boudin vint, admira beaucoup les tableaux rapportés de Hollande. Il commençait, lui, à connaître le succès : « Nous vendons notre marchandise dès le déballage. On nous courtise comme un gros bonnet de la peinture. » Mais le charmant Boudin n'était pas homme à se laisser enivrer par la gloire. Toujours généreux, il s'occupait surtout de sauver ceux de ses amis qui étaient trop malheureux. Courbet, compromis dans la Commune et prisonnier sur parole, avait été transporté dans la maison de santé du docteur Duval, à Neuilly. « Je peins des fruits, pour le moment, écrivait-il à Boudin. Venez avec Gautier, Monet et même les dames si le cœur leur en dit. » Et Boudin répondait au maître d'Ornans par une lettre pleine de délicatesse, en son nom, au nom de Monet et d'Armand Gautier.

A Argenteuil, Monet passait ses journées dans une péniche dont l'arrière portait une sorte de cabane, abri du peintre et de sa femme.

Plusieurs amis choisirent pour modèle ce couple heureux et solitaire. Manet les fixa sur sa toile. Renoir vint prendre avec eux sa part de bonheur et, sous les yeux ironiques de Manet qui trouvait Renoir un peintre détestable, il peignit

Monet en jardinier, une cloche de paille sur la tête, un arrosoir en main. Près de Monet, dans une gamme blanche et vaporeuse, était Camille. Le soleil se jouait dans la légèreté des tissus et dans la transparence des feuilles. Une gaieté apaisante régnait dans l'air. La charmante toile de Renoir montre ce que put être alors la douceur de cette vie, malgré la misère.

Un souvenir de M. Clemenceau permet d'imaginer une des journées de Monet. Aux premières heures du jour, il va peindre à Vétheuil. Autour de lui, sur la Seine, une brume bleuâtre enveloppe toutes choses. Puis le soleil se lève et l'on voit apparaître au-dessus de la brume, vaguement, des toits blanchissants, un bout de ciel, des formes caressées par le soleil, à peine indiquées, mais admirables. De tout cela, Monet fait une toile, où il n'y a presque rien et qui est un chef-d'œuvre. Puis, comme il faut vivre, il se demande à qui la vendre.

De ses rares clients, le meilleur alors était le baryton Faure, à qui il cédait ses toiles cinquante francs. Monet lui porte son Vétheuil et Faure, devant cette esquisse presque immatérielle, se met fort en colère :

— Ah! ça, non, mon cher! Il n'y a pas de peinture là-dessus. Moi, ce que j'achète, c'est de la peinture, ce n'est pas un bout de toile.

Et Monet repart sans ses cinquante francs.

Quelques années plus tard, le baryton trouvera dans un coin de l'atelier de Monet ce même bout d'étude de Vétheuil :

— C'est très bien, ça, Monet. Je prends ce petit bout d'étude. Qu'est-ce que vous en voulez? Six cents francs, mille francs?

— Ah! non, Faure; vous n'avez pas de mémoire, mon ami. Ce tableau-là, vous l'avez autrefois refusé pour cinquante francs. Vous aurez tous les autres si vous voulez, mais celui-ci, vous me le paieriez cinquante mille francs, que je ne vous le donnerais pas.

Un autre client était le père Martin, protecteur de Boudin, mais il n'avait pas d'argent. Monet lui avait offert un tableau pour cent francs. Le père Martin apprécia la marchandise : il donnerait cinquante francs et un petit Cézanne. Monet accepta.

Il y avait d'ailleurs une grande solidarité entre les peintres du groupe et, quand un camarade était malheureux on allait voir les rares amateurs de la peinture nouvelle pour essayer de les entraîner au secours de celui qui sombrait.

Je suis allé voir Monet hier, écrit Manet à Duret. Je l'ai trouvé navré et tout à fait à la côte. Il m'a demandé de lui trouver quelqu'un qui lui prendrait au moins dix ou vingt tableaux à raison de cent francs l'un. Voulez-vous que nous fassions l'affaire à nous deux, soit cinq cents francs pour chacun?

Bien entendu, chacun, et lui le premier, ignorera que c'est nous qui faisons l'affaire. J'avais pensé à un marchand ou à un amateur quelconque, mais j'entrevois la possibilité d'un refus.

Il faut malheureusement s'y connaître comme nous pour faire, malgré la répugnance qu'on pourrait avoir, une excellente affaire et en même temps rendre service à un homme de talent. Répondez-moi le plus tôt possible ou assignez-moi un rendez-vous.

Monet n'était pas le seul à se débattre dans la misère. Sisley écrivait à Duret :

Avant votre départ de Paris et à la suite de la vente Hoschedé, vous avez pu constater, j'en suis sûr, le pas que j'ai fait dans l'opinion. Je n'ai donc pas besoin de vous faire l'article. Voilà l'été qui s'en va et je perds un temps qui m'est plus que jamais précieux.

Parmi vos amis de la Saintonge, ne pourriez-vous pas trouver un homme intelligent qui aurait assez de confiance dans vos connaissances artistiques pour se laisser convaincre par vous qu'il ne ferait pas une mauvaise affaire en plaçant quelque argent dans l'achat de tableaux d'un peintre sur le point d'arriver?

Si vous le connaissez, voilà ce que vous pourriez lui proposer de ma part : cinq cents francs par mois, pendant six mois pour trente toiles. A l'expiration des six mois, comme il peut n'être pas disposé à garder trente toiles du même peintre, il pourra en distraire une vingtaine, risquer une vente, rentrer ainsi dans ses débours, et avoir dix toiles pour rien.

Cette dernière combinaison m'a été suggérée par Tual, le commissaire-priseur, successeur de Boussaton, que j'ai vu ces jours derniers et auquel j'ai vendu une toile. Il m'a engagé fortement à faire une vente, l'hiver prochain, en m'assurant du succès. Vous voyez, mon cher Duret, que l'affaire que je vous propose est tout à fait pratique et a toutes les chances de réussir. Tâchez donc de me trouver ce commanditaire.

Il s'agit pour moi de ne pas laisser passer l'été sans travailler sérieusement, sans préoccupations, pour pouvoir faire de bonnes choses, persuadé qu'à la rentrée on marchera. Petit ne sera pas éloigné à ce moment de me donner un coup d'épaule.

Persuadé que vous ferez votre possible pour la réussite de ce que je vous propose, et en attendant votre réponse, je vous serre la main d'amitié.

Sisley, toujours correct, britannique, avait la misère hautaine.

Renoir étalait avec bonhomie sa pauvreté. Présenté par Degas à Duret, il engagea l'amateur à venir voir sa concierge, « car, dit-il, elle possède en gage mes plus belles toiles. » Duret accepta l'offre, acheta la *Lise* de Renoir pour quinze cents francs, ce qui parut un acte de folie, et un grand nombre d'autre tableaux. Très bohème, désordonné, et bon enfant, Renoir pouvait du moins aller manger chez sa mère, qui possédait de petits revenus. « Je me bourrais, pendant le manger, les poches de pain pour le porter à Monet. » Entre temps, il acceptait de faire des portraits à n'importe quel prix, réclamant leur prix sur du papier de concierge, quadrillé de rouge, et signant : « Votre peintre ordinaire », ou « Le membre de l'Institut. » Son orthographe est aussi savoureuse que son style :

Mon cher ami. Que je vous demanderai si c'est dans la possibilité nonobstant la somme de trois cents francs avant la fin du mois. Si c'est possible, que je suis bien désolé que ce soie la dernière fois et que je n'aurai plus à vous écrire que des lettres banales, toutes bêtes, sans rien vous demander parce que vous ne me devrez plus rien excepté le respect, que je suis plus vieux que vous, je ne vous envoie pas ma facture parce que je n'en ai pas.

Maintenant mon cher ami, soyez assez aimable pour bien remercier madame Charpentier de la part de son plus dévoué artiste et que je n'oublierai jamais que si un jour je passe la corde que c'est à elle que je devrai, car moi seul, je n'en suis certainement pas capable. Je voudrais y être pour pouvoir plus vite lui procurer toute ma reconnaissance.

Il n'ose plus s'adresser à Duret parce qu'il sait d'avance que « c'est un four » et du reste il ne doit plus revenir à Paris, car il prend décidément la succession de son père : « Il se fait bouilleur de crû, si ça peut lui mettre plus de braise dans sa poche, et par conséquent dans la mienne, je serai ravi. » Ses lettres sont ornées parfois de croquis fantaisistes et charmants.

De tous ces peintres, seul le tendre Boudin jouissait alors

d'une prospérité relative. Mais, d'une nature profondément romantique, il restait tourmenté, plein d'inquiétude et de tristesse. « Plus on avance dans cet avenir obscur et plus on cherche à porter la main sur les fleurs qui bordent le précipice dans lequel nous entrons. Folie de condamnés. A l'intérieur, un détachement curieux de mes affections et je ne sais quoi d'attractif au dehors, l'inconnu. Une sorte de fatalité roule en moi et m'effraie. Le travail est nerveux, machinal, mais n'amène plus le calme et cette sérénité si nécessaire. Tout ce qu'il y a en moi de sympathique et de bon s'éteint. Je me surprends des instincts mauvais, des duretés de cœur qui m'effraient. C'est un dégoût, une indifférence des choses de la vie que je n'avais pas jadis. Je voudrais je ne sais quoi, me laisser glisser tranquillement sur cette pente qui est vertigineuse. Il y a des résistances qui m'en empêchent. »

Il demeure timide devant les forces nouvelles, tout en voulant cependant « marcher de pair avec les jeunes, les ardents. »

« Humer le bon air salin des plages, tout en suivant les nuages, le pinceau à la main, » voilà son désir, mais aussi sa mélancolie.

Enfin, pour compléter l'histoire du groupe vers ces années qui vont de 1872 à 1875, il faut parler de Caillebotte.

Caillebotte était assez riche, ce qui lui permettait de se consacrer entièrement à ce qu'il aimait, le jardinage, la philatélie, le bateau et la peinture. Il vivait au petit Gennevilliers, c'est-à-dire tout près d'Argenteuil, et devint, en qualité de voisin, le meilleur ami de Monet. C'était un homme d'un raffinement extrême. Célibataire, donc égoïste; égoïste, donc assez heureux. Il tenait à ce que tout ce qui l'entourait fût parfait. Son jardin contenait les essences d'arbres les plus variées, les fleurs les plus rares. Il parcourait ses allées en gros sabots de paysan, tout fier des résultats de son travail. Sur la Seine il avait un petit ponton avec une flottille de voiliers. Il était architecte naval assez réputé et beaucoup de ses plans avaient été exécutés en France et à l'étranger.

Le peintre même n'était pas médiocre. On connaît ses *Raboteurs de parquet*, qui sont au Luxembourg. Ses vues de Paris, prises du haut des balcons, sont ingénieuses et neuves.

Il eut quelque peine à apprivoiser les Monet, les Renoir, les Sisley, êtres assez frustes et méfiants, naturellement portés à tenir à l'écart un amateur riche. Mais la bonhomie, la loyauté, la grande modestie de Caillebotte vinrent à bout de toutes les résistances. Il acheta un grand nombre de toiles que ses amis ne pouvaient arriver à vendre et forma la collection qui est maintenant au Luxembourg, sous son nom.

Un autre amateur de peinture impressionniste dont il est important de noter ici le nom, parce que sa famille va jouer un grand rôle dans la vie de Monet, c'est Hoschedé, marchand de cachemirs fort riche, qui avait un château aux environs de Paris. Monet allait y faire des portraits et madame Hoschedé le recevait avec plaisir.

XII

EXPOSITIONS

La guerre, la chute de l'Empire, la naissance d'une France nouvelle, rien n'avait pu créer une nouvelle équipe de critiques; rien n'avait pu vaincre l'hostilité que continuait à rencontrer la jeune peinture. Que faire pour s'imposer, malgré tout, à l'attention? Le Salon leur étant fermé, les jeunes peintres avaient repris leurs projets d'avant 70. Ils essayaient de s'entendre avec d'autres peintres, fût-ce de tendances quelque peu divergentes, pour organiser des expositions et mettre en commun frais et bénéfices.

Dès 1873, Monet voulait réunir dans une même salle des peintres ayant au moins entre eux des affinités communes. Manet se montrait hostile. Curieux révolutionnaire, dont l'âme demeurait officielle, peintre original sans le savoir et contre son gré, il rêvait de succès de Salon. Degas fut un élément de division, qui désirait secrètement l'échec de la tentative. Pissarro, lui, estimait simplement qu'il était indispensable de former une association coopérative calquée sur celle des ouvriers boulangers.

En juillet 1874, une première exposition s'ouvrit à la galerie Nadar. Ce fut un succès de fou rire. Tous les jours,

entre 10 heures et 5 heures, se pressait une foule compacte qui venait là pour se divertir. La joie était générale, mais le scandale tel que bientôt Nadar fut obligé de fermer ses portes. Pierre Véron publia dans le *Charivari* le compte rendu de cette exposition de 1874. Sous le titre « Exposition des Impressionnistes », il imagine une visite en compagnie d'un Monsieur Joseph Vincent, paysagiste élève de Bertin. Le malheureux M. Vincent est épouvanté! Continuant sa visite parmi les fous, il arrive devant une toile intitulée *Impression*. Il était réservé à Monet de lui donner le coup de grâce.

« Ah! le voilà, le voilà! s'écria-t-il devant le numéro 98. Je le reconnais, le favori de papa Vincent! Que représente cette toile? Voyez au livret : *Impression* : *Soleil levant*. Impression... J'en étais sûr. Je me disais aussi : « Puisque je suis impressionné, il doit y avoir de l'impression là-dedans » Et quelle liberté, quelle aisance dans la facture! Le papier peint à l'état embryonnaire est encore plus parfait que cette marine-là! »

Le *Charivari*, très lu sur les boulevards, fit la fortune du mot. Les « Impressionnistes » furent tout étonnés d'être ainsi baptisés.

Impression : *Soleil levant* représente deux petites barques qui sortent seules d'une brume enveloppant le ciel et l'eau. Leur profil estompé met en valeur la clarté très intense du premier plan à gauche. Mais qu'y avait-il de si étonnant à appeler un tableau : Impression?

Pour nous qui la jugeons avec un recul suffisant, cette résistance, cette incompréhension hostile du public nous semble presque folle. N'existait-il donc pas, en 1874, d'amateurs intelligents? Il y avait pourtant alors un groupe d'amateurs et de critiques très bien organisé, celui qu'on aurait pu appeler les « Boulevardiers ». Mais le « Boulevard » du *Figaro*, d'Aurélien Scholl, d'Albert Wolff, de Chincholle, de Claretie, avait son Salon : celui du palais de l'Industrie. Il avait le cercle Volney. Il s'était formé une esthétique qu'il croyait extrêmement nouvelle : l'esthétique de « la vie moderne ». Il s'agissait d'exprimer par la peinture, la sculpture, et en ces illustrations d'une sécheresse si acérée dont les journaux se remplissent, la prestesse de cette vie, l'atmosphère « gri-

sante » du Paris tant aimé, aimé pour lui-même, non comme prétexte à de véritables œuvres d'art. Dans une peinture, il fallait trouver un aspect de la vie parisienne souligné d'une intention « spirituelle » et non pas une peinture. Comme ce public était frivole, il s'en tenait aux apparences extérieures de la vie et les aimait sans transposition poétique ni plastique, sans résonance; en art, son idéal ne pouvait être que photographique (songer au succès monstrueux des petits Hollandais). Le malentendu apparut dès que des artistes qui étaient peintres avant d'être boulevardiers s'intéressèrent au boulevard ou à la vie moderne en général, non pour l'anecdote, mais pour la source d'inspiration qu'ils en tiraient. Pareils aux Vénitiens du XVIe siècle, si l'on veut, ceux-là firent enfin de l'art avec les spectacles que leur offrait leur ville.

On traitait l'impressionnisme avec mépris; quelquefois avec la sympathie de l'amusement, une nuance de pitié devant ces grands naïfs. Mais il est curieux de constater que les plus ardents militants de l'impressionnisme n'osaient se prononcer devant le public. C'est ainsi que Duranty, dans sa célèbre brochure sur la « nouvelle peinture », écrivait :

J'ai vu une société, des actions et des faits, des professions, des figures et des milieux divers. J'ai vu des comédies de gestes et de visages qui étaient vraiment « à peindre. » J'ai vu un grand mouvement de groupes formés par les relations des gens, lorsqu'ils se rencontrent sur différents terrains de vie : à l'église, dans la salle à manger, au Salon, au cimetière, sur le champ de manœuvre, à l'atelier, à la Chambre, partout, les différences d'habit jouaient un grand rôle et concouraient avec des différences de physionomie, d'allure, de sentiment et d'actes.

J'entrevoyais la peinture abordant de vastes séries sur les gens du monde, les prêtres, les soldats, les paysans, les ouvriers, les marchands, séries où les personnages varieraient dans les scènes communes à tous : les mariages, les baptêmes, les naissances, les successions, les fêtes, les intérieurs de famille; surtout des scènes se passant souvent et exprimant bien par conséquent la vie générale d'un pays.

J'aurais cru qu'un peintre qu'eût séduit ce spectacle immense aurait fini par marcher avec une fermeté, un calme, une sûreté et une largeur de vues qui n'appartiennent peut-être à aucun des hommes d'à présent, et par acquérir une grande supériorité d'exécution et de sentiment.

Mais, me demandera-t-on, où donc est tout cela?

Ah! bien, voilà le malheur! C'est que « tout cela, » il ne le voit pas chez les impressionnistes. « Des originalités avec des excentricités et des ingénuités, des visionnaires à côté d'observateurs profonds, des ignorants naïfs, à côté de savants qui veulent retrouver la naïveté des ignorants : des vraies voluptés de peinture pour ceux qui la connaissent et qui l'aiment, à côté d'essais malheureux qui froissent les nerfs : l'idée fermentant dans tel cerveau, l'audace presque inconsciente jaillissant sous tel pinceau, voilà la réunion. »

Duranty consent, mais avec de grandes réticences, à trouver que les impressionnistes sont les primitifs d'un grand mouvement d'art. Chez lui, ce jugement est presque péjoratif. Ses théories, plus littéraires que plastiques, enveloppent aussi bien Zandonerghi, ou Degas, que Monet, Renoir, Pissarro et Sisley.

Quant à Huysmans, il a bien repéré « le faux modernisme » de Nittis, Stevens, Bastien Lepage, mais il n'a pas compris Manet, et moins encore Monet, Renoir, Pissarro et Sisley. Il note « de touchantes folies qui s'étalèrent lors des premières expositions chez Nadar et chez Durand Ruel. L'étude de ces œuvres relevait surtout de la physiologie et de la médecine. » Pourtant, Huysmans admire Caillebotte, « un grand peintre, » et Raffaëli, « un des plus puissants paysagistes que nous possédions aujourd'hui »!

Jules Claretie est plus indulgent!

Ne protestons pas trop! Peut-être sortira-t-il de là un absolu progrès. La science de ces intransigeants est nulle, mais leurs procédés, je le répète, sont curieux, et qui sait s'ils ne seront pas appliqués, un jour, par quelque maître savant, qui unira du moins la solidité de l'étude à la curiosité de ces essais d'artistes, dont l'excentricité a pour excuse et pour mérite qu'ils tentent du moins quelque chose de nouveau et qu'ils combattent à l'avant-garde.

Les expositions suivantes ne réussissent pas mieux. En 1875, Durand-Ruel réunit à l'Hôtel Drouot des œuvres de Monet, Sisley, Renoir, Berthe Morisot. Échec complet. Certains tableaux magnifiquement encadrés s'achètent cinquante francs pour le cadre. Il y a de véritables bagarres. La police est obligée d'intervenir contre des gens qui brandissent cannes et parapluies pour crever des toiles. *Paris-Journal* publie

la note suivante : « On s'est beaucoup amusé des campagnes violettes, des rivières noires, des femmes jaunes ou vertes et des enfants bleus que les pontifes de la nouvelle école avaient légués à l'admiration publique. »

En 1876, autre exposition sans plus de succès. Il y a même moins de monde. Renoir, sur la demande de ses amis, va trouver Gambetta à la *République Française* pour lui demander son appui. Il est reçu par Challemel-Lacour.

— Quoi! vous me demandez de parler des impressionnistes dans notre journal! C'est impossible; ce serait scandaleux! Mais vous ignorez donc que vous êtes des révolutionnaires?

Renoir, sous le porche, rencontre Gambetta qui éclate de rire :

— Il vous dit que vous êtes des révolutionnaires? Eh bien, et nous, qu'est-ce que nous sommes?

C'est après cette exposition de 1876 que fut publié le trop fameux article d'Albert Wolff :

« La rue Le Peletier a du malheur... Cinq ou six aliénés, dont une femme, un groupe de malheureux atteints de la folie de l'ambition, s'y sont donné rendez-vous, pour exposer leurs œuvres... »

Puis viennent une série d'inventions où Wolff reproche à Pissarro de peindre les arbres violets, le ciel beurre frais, pendant que Renoir fait d'un torse de femme « un amas de chairs en décomposition, avec des taches vertes, violacées, qui dénotent l'état de complète putréfaction dans un cadavre. »

Après ce torrent d'injures, les appréciations pleines de goût et de bon sens d'un Georges Rivière frappent par leur pondération. Dans une misérable feuille de chou, *L'Impressionniste*, journal d'art, qui n'a eu que quatre numéros, Georges Rivière s'adresse courageusement à Monsieur le rédacteur du *Figaro*, c'est-à-dire à « Albert Wolff, qui a des prétentions de connaisseur et qui ne trouve pas de termes assez grossiers dans son fertile cerveau pour accabler les artistes qui luttent courageusement contre la mauvaise chance. » Il prétend que

l'exposition a un immense succès. Tout le monde a répondu avec empressement à l'invitation des exposants. Ses sympathies étaient nombreuses et, jeudi matin, c'est avec une profonde tristesse que j'ai

lu les critiques ridicules et odieuses dirigées contre les impressionnistes. A part le *Rappel*, l'*Homme libre*, et quelques autres, les journaux ont été unanimes dans leurs récriminations. Dans le *Figaro*, entre autres, la critique est indigne de l'homme de talent qui l'a signée... Il est réellement déplorable de donner au monde le spectacle inou de débiter des choses idiotes, maladroites et haineuses contre des gens de talent, et juste au moment où le succès couronne leurs efforts. Car une chose remarquable, c'est que la Presse est toujours en retard... Mais le public se moque d'elle en venant en foule admirer les œuvres que des gens de talent soumettent à son jugement plus sain parce qu'il est plus impartial que celui des quelques vaniteux qui rient toujours de ce qu'ils ne comprennent pas.

Mais Georges Rivière n'a pas de mordant et ses articles ne portent pas sur la foule. Le ton général de l'opinion publique est donné par un article de la *Chronique de l'art et de la curiosité*.

MM. Claude Monet et Cézanne, heureux de se produire, ont exposé le premier trente toiles, le second quatorze. Il faut les avoir vues pour s'imaginer ce qu'elles sont. Elles provoquent le rire et sont cependant lamentables. Elles dénotent la plus profonde ignorance du dessin, de la composition, du coloris. Quand les enfants s'amusent avec du papiers et des couleurs, ils font mieux. MM. Levert, Guillaumin, Pissarro, Cordey, etc., ne méritent pas qu'on s'arrête devant eux.

A la vérité l'impressionnisme n'a pas trouvé son critique, comme les écoles précédentes avaient eu les leurs en Baudelaire, en Silvestre et en Thoré. Geffroy n'apparaît que vers 1883. Fénéon publie sa remarquable brochure en 1886, mais il est l'homme du néo-impressionnisme. Il aurait fallu un homme d'esprit, correspondant au goût de l'époque, un « boulevardier » connu, qui aurait su imposer ses idées et guider un public ignorant, épris de formes d'art périmées et désuètes.

En 1877, les « Impressionnistes, » — car ils avaient adopté le nom qu'on leur avait imposé par dérision, — voulurent frapper un grand coup. Ils avaient loué le premier étage d'un magnifique appartement rue Le Peletier. Les toiles impressionnistes ornaient les cadres de boiseries anciennes. Chacun avait exposé ses plus belles œuvres. Mais l'échec fut lamentable. Un très riche banquier, entouré d'hommes bruyants, manifesta son indignation. « On devrait rendre l'argent! » criait-il. Et il se précipitait à la porte pour réclamer les cin-

quante centimes qu'il avait payés à l'entrée. Ludovic Halévy montra bien quelque sympathie, mais on eut bientôt l'explication de ses visites : il écrivait pour les Variétés une pièce. intitulée *La Cigale*, dont le principal personnage était un peintre impressionniste, pauvre homme qui cherchait dans le brouillard le sens de sa toile pour l'expliquer au public.

Du monde des critiques professionnels, comme du monde des écrivains, aucun encouragement n'était venu à tout ce groupe pourtant si sincèrement et si religieusement épris de son art.

MARTHE DE FELS

(A suivre.)

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

Mélo, de M. Henry Bernstein, présente d'abord cette particularité d'être une pièce en douze tableaux et de poser la question des deux modes possibles d'agencement dramatique. Vaut-il mieux condenser la pièce en trois, quatre, cinq actes, ou la morceler en un grand nombre de tableaux? Le premier système s'autorise d'Eschyle, Sophocle et Euripide, de Plaute et de Térence, de Corneille, Racine et Molière; le second, des mystères du moyen-âge, de Shakespeare, de Calderon et de Gœthe. On ne peut donc *a priori* condamner aucun des deux. A première vue, l'un paraît classique, l'autre romantique, et au fond c'est vrai, malgré bien des exceptions. Hugo est romantique apparemment, et Wagner aussi. Cependant *Hernani*, *Marion Delorme*, *Ruy Blas* sont en cinq actes tout comme *Polyeucte* et *Athalie*. Les drames lyriques de Wagner sont tous en trois actes, tout au plus avec un quatrième tableau : *Tristan et Isolde*, la *Walkyrie*, *Parsifal*, sont plus ramassés qu'une tragédie française, bien que beaucoup plus longs et durant (sans coupures) environ cinq heures au lieu de deux. Peut-être Hugo et Wagner étaient-ils classiques à certains égards, et je l'ai toujours soutenu, pour ma part, en ce qui concerne Hugo. Ou du moins leur romantisme ne les empêchait pas de reconnaître au classicisme certains avantages. Moréas n'hésitait pas, tout en admirant profondément le génie de Shakespeare, à proclamer la supériorité intrinsèque de l'art grec et français. Je crois qu'il dogmatisait un peu trop, et qu'on peut accorder à chacun des deux systèmes la préférence selon les cas, la nature du sujet et le dessein du poète. Observez que Gœthe a suivi l'un dans son *Faust*, l'autre dans son *Iphigénie*.

La composition serrée, suivant la tradition classique qui interdit même les changements de décor que se permettent Wagner et Hugo, répond à une conception abstraite et logique de l'âme et de la vie, où l'on considère que tout s'enchaîne, s'harmonise et s'unifie, même les plus violentes passions et les plus effroyables catastrophes. Si poétique et pathétique qu'il puisse être, ce théâtre est d'abord conçu par la raison, conforme à ses lois, et lui soumet l'art parce qu'il suppose que le monde et l'homme lui sont soumis foncièrement, même dans leurs crises apparentes.

La composition dispersée répond, aussi normalement, à la conception contraire, d'après laquelle l'homme n'est ni fidèle à sa raison ni maître de sa volonté, mais le jouet des impressions du moment, des rencontres, des paysages et des milieux, de sa folle imagination ou des événements fortuits. C'est pourquoi cette forme convenait seule à Shakespeare, qui s'y fût certainement tenu même s'il avait mieux connu l'autre. Car Shakespeare fait dire à Macbeth :

Life's but a walking shadow, a poor player
That struts and frets his hour upon the stage,
And then is heard no more; it is a tale
Told by an idiot, full of sound and fury,
Signifying nothing.

« La vie n'est qu'une ombre qui marche, un pauvre comédien qui gambade et s'agite une heure sur le tréteau et dont on ne parle plus; c'est un conte dit par un idiot, plein de tapage et de fureur, ne signifiant rien. » Mais l'empereur Auguste proclame dans Corneille :

Je suis maître de moi comme de l'univers.

Ce sont deux philosophies opposées, auxquelles s'adaptent respectivement deux dramaturgies diverses. S'il y a de l'ordre dans l'univers et dans l'esprit humain, c'est celle de la tragédie cornélienne et racinienne qui s'impose; c'est au contraire celle de Shakespeare, s'il n'y a que désordre, illogisme, fantaisie ou folie, et pur hasard.

Ajoutons que si un Shakespeare n'a pas de supérieurs et justifie à lui seul sa manière par une sorte de droit divin, qui tient lieu de tout argument et soutient toute comparaison

il est juste d'observer — en rejoignant ici Moréas — qu'en général la composition synthétique et rigoureuse suppose plus de substance et contraint à plus d'effort vers la perfection, tandis que l'éparpillement et le papillotage offrent d'extrêmes facilités, qui abaissent un peu la qualité de l'œuvre. Il est bien commode de changer le décor à tout bout de champ, et l'on amuse ainsi le spectateur à bon compte. Le succès est alors dû au talent du machiniste plus qu'à celui de l'auteur. C'est pourquoi les opéras comportaient habituellement — avant Wagner — de nombreux tableaux, et de même naturellement les féeries du Châtelet, qui n'étaient faites que pour cela, et aussi les mélodrames de la Porte Saint-Martin et de l'Ambigu, de Dumas père et d'Adolphe d'Ennery. Goncourt, dans *Germinie Lacerteux*, suivait son principe d'impressionnisme et de pittoresque; Musset se flattait de rappeler Shakespeare; mais l'un et l'autre, Edmond et Alfred, n'étant pas des esprits très constructifs, allaient avec soulagement au moindre effort. D'ailleurs, les charmantes comédies de Musset ont gagné aux arrangements du comédien Régnier, qui les rapprochait de la formule classique, et *On ne badine pas avec l'amour* fait beaucoup moins d'effet, à la Comédie-Française, depuis que l'on y a restitué exactement le texte original. Mais Musset, malgré ses airs dégagés et son dandysme, était en réalité fort traditionnel et même fort sage. Il n'avait aucun besoin de libertés dont s'est passé son vrai maître Marivaux.

Et M. Henry Bernstein? La coupe de sa nouvelle pièce en douze tableaux, inusitée chez lui, correspond-elle à une nécessité intime? et à laquelle? Car nous avons vu qu'il y en avait au moins deux. En d'autres termes, procède-t-il cette fois de Shakespeare ou de d'Ennery? Il a loyalement et avec crânerie noté lui-même ces deux noms dans une avant-première.

Je vais peut-être étonner plus d'un lecteur en disant d'abord qu'un rapprochement avec d'Ennery ne me paraîtrait pas du tout déshonorant. On a pris de telles habitudes d'hyperbole et de flagornerie qu'on passe pour injurier un auteur si on ne le compare pas pour le moins à Eschyle ou à Dante. Mais ce n'est pas si mal d'être d'Ennery, et je m'en contenterais fort bien pour ma part, si je faisais du théâtre. Ce d'Ennery était un habile homme, possédant éminemment son métier, et qui

a diverti les gens pendant des milliers de représentations. Moi-même j'ai trouvé un réel plaisir aux fréquentes reprises qu'on faisait encore de ses principaux drames, il y a une trentaine d'années. Après une si longue et florissante carrière, il est enfin démodé. Sans doute, mais Dumas fils, qui passait pour infiniment plus littéraire, ne l'est guère moins. Et combien y a-t-il d'auteurs immortels, depuis Thespis jusqu'à nos jours?

On peut donc bien avouer qu'au premier abord la pièce nouvelle de M. Henry Bernstein fait surtout songer à d'Ennery. Oh! oh! c'est une empoisonneuse, disait-on volontiers de l'héroïne, et voilà qui nous rajeunit jusqu'à la belle époque des boulevards du Crime ou du Temple. Pourquoi est-ce là du mélodrame? Parce que s'il y a eu des empoisonnements dans la fable et la légende, dont peuvent user sans déchoir — comme du philtre de *Tristan* — les auteurs de tragédies en vers ou en musique nettement mythiques et symbolistes, cette pharmacie n'existe plus à notre époque que dans la basse classe sociale ou intellectuelle, et la pièce de ton réaliste, à costumes modernes, qui en fait état, prend une couleur de gazette des tribunaux et des faits divers pour presse d'information. Ce qui distingue la littérature du reportage, et la tragédie du mélodrame, c'est d'abord la qualité d'esprit des personnages; d'où tant de rois et de princesses, dont le rang figure symboliquement une psychologie un peu relevée et prête au grand style la même vraisemblance que l'éloignement légendaire aux aventures étranges et aux noirs forfaits.

Les deux violonistes de M. Henry Bernstein, le mari et l'amant, et la petite femme, épouse du premier, maîtresse du second, sont bien de notre temps, c'est-à-dire médiocres, et destinés à le rester même ou surtout si par impossible ils en viennent à risquer la cour d'assises. Nous pensons donc bien assister purement et simplement à un mélodrame, différant de ceux de d'Ennery surtout par la simplicité de l'intrigue, autrefois beaucoup plus compliquée et féconde en coups de théâtre chez les maîtres du genre. C'est pourquoi sans doute j'entendais à l'entr'acte une dame dire à son compagnon : « C'est creux, mais c'est bien joué. » Creux, c'est-à-dire que cela manquait de quiproquos, reconnais-

sances et autres péripéties : mais bien joué par l'auteur, et non pas seulement par les comédiens. Le tableau capital, nœud ou pivot de l'action, celui de l'empoisonnement du mari par la femme, qui se sent devinée par un médecin et s'enfuit affolée, est vraiment un petit chef-d'œuvre d'habileté scénique. Ceux du petit café où Romaine, dite Maniche, écrit une suprême lettre à l'époux qu'elle voulait dépêcher *ad patres*; des berges de la Seine, où elle se jette à l'eau; du cimetière, où nous voyons sa tombe, ne relèvent plus que du cinéma, c'est-à-dire du mélodrame muet. A peine le silence est-il rompu dans celui du café par deux comparses. Pour le surplus, pas un mot. Cela peut émouvoir, mais on ne saurait dire que ce soit par des moyens littéraires.

M. Henry Bernstein se rattrape au dernier tableau, qui dure plus de trente-cinq minutes et que remplit une de ces scènes uniques, fameuse spécialité de l'auteur, où deux personnages parlent tout le temps. Ici ce ne sont que deux hommes, ce qui rend encore plus ardu ce tour de force où M. Bernstein a toujours excellé. Il y triomphe cette fois encore à la satisfaction générale. Je vois pourtant une objection. Le veuf, rétrospectivement jaloux, soupçonne l'amant, qui reste discret et disculpe la défunte comme il sied. Mais le mari lui récite la lettre affectueuse qu'elle lui a écrite avant de se précipiter dans la Seine. L'amant, lui, n'en a reçu aucune. Alors il s'écrie à peu près : « C'est donc toi qu'elle aimait! » et ainsi il la compromet gravement : cela n'a-t-il pas toute la portée d'un aveu? Mais le mari aura mal entendu ou mal compris. Il ne parle plus de la morte, et propose à son ami et rival de jouer une dernière fois une sonate avant son départ pour Tunis où, remarié, il va refaire sa vie.

Qu'est-ce que tout cela veut dire? Pour le spectateur un peu distrait et qui s'attache aux apparences, cela ressemble bien à un mélo, où tout consiste dans une action plus ou moins captivante et poignante en soi, sans autre source d'intérêt ni prétention idéologique ou esthétique. A la rigueur, M. Henry Bernstein pourrait avoir eu la fantaisie de s'essayer à ce genre comme exercice d'assouplissement ou preuve de sa virtuosité technique. Il y a probablement un peu de cela, et l'ironie

évidente du titre *Mélo* peut s'expliquer dans ce sens. Mais je crois qu'il y a autre chose, et que les ambitions habituellement très hautes de M. Bernstein ne se sont pas donné tant de relâche, jusqu'à condescendre à une amusette.

Et, en y réfléchissant, je flaire dans ce prétendu *Mélo* des intentions subtiles. M. Bernstein veut certainement souligner le désarroi et le mystère des âmes, dans la personne de cette petite femme, ballottée entre deux hommes et si incapable de mettre au net sa comptabilité sentimentale en partie double qu'elle se dérobe à ce casse-tête par le suicide. Ce ne sont pas tant les exigences des rivaux que le fouillis de ses propres sentiments qui lui donnent ce tintouin. Elle prend un amant, et elle l'aime, mais elle ne cesse pas pour si peu d'aimer son mari. Et c'est par amour, ou tout au moins par bonté et tendre prévenance, qu'elle l'empoisonne avec des gouttes d'arsenic, pour lui épargner le chagrin de la voir partir avec un autre. De même Torquemada brûlait les gens tout vifs pour leur bien et par charité chrétienne, afin de les envoyer purifiés au ciel.

Il y a, me semble-t-il, dans la pièce de M. Henry Bernstein un humour immanent et très philosophique, qui s'esquissait déjà dans un tableau (inutile à l'action) de dancing, montrant l'aspect funèbre de ces lieux de plaisir. Et cette confession de la seconde femme, à qui le vieux prêtre conseille de ne pas révéler à son mari le crime de la précédente, parce que, s'il savait qu'elle a voulu l'assassiner, il ne l'en aimerait que davantage! Et cette exhibition de la tombe, qui provoque dans la salle des protestations, n'est-ce pas aussi le fait d'un humoriste qui se plaît à ces défis? Et cet aveu implicite de l'amant à la dernière scène, n'est-ce point par ironie, bien plutôt que par inadvertance, que M. Bernstein a voulu que le mari n'y comprît rien? Et la mort de la petite femme ne prend-elle pas une valeur comique du fait des vaines agitations de la pauvre enfant, de son étourderie, de l'ingénuité qu'elle porte dans la faute et jusque dans le crime?

Ce n'est pas assez de demander, comme les romantiques, qu'il y ait du tragique et du comique dans la même pièce, si c'est dans des scènes différentes. Le fin du fin, c'est de rendre à la fois tragiques et comiques les mêmes événements et les mêmes personnages. Je crois que c'est la pensée profonde et

dominante de Shakespeare. Il me semble l'entrevoir ici chez M. Bernstein. J'en suis pourtant moins sûr, parce que son texte n'est pas absolument décisif et pèche par un excès de discrétion. D'ailleurs, il m'est revenu que je l'avais désobligé en montrant le comique essentiel du *Secret*, où il ne veut voir qu'un drame sérieux. A-t-il tellement changé, compliqué et contre-pointé sa pensée en si peu de temps? et ne risqué-je pas de lui déplaire gravement encore une fois? Alors, je ne sais plus, et j'hésite entre Shakespeare et d'Ennery; autrement dit entre les deux interprétations possibles de *Mélo*, soit dans le sens littéral comme une pièce adroite, mais un peu pauvre, soit dans un sens plus ésotérique comme une œuvre riche et savoureuse, dont le défaut ne serait qu'une certaine inégalité de l'idée et de l'expression.

Peut-être la lecture du texte m'éclairera-t-elle décidément. Car, si remarquables que soient les comédiens, — et on ne saurait l'être plus que madame Gaby Morlay, MM. Charles Boyer et Pierre Blanchar, — les nuances trop fines et que n'illumine pas un verbe shakespearien disparaissent souvent à l'audition, surtout depuis que les meilleurs artistes estompent leur diction et suppriment les effets sous prétexte de naturel.

***

M. Joseph Bédier a écrit sur *Tristan et Iseult* un très beau livre, en butinant la fleur de Béroul, de Thomas et de Chrétien de Troyes, pour en composer un miel exquis. Cette œuvre vraiment originale et d'un style admirable a fourni à M. Joseph Bédier lui-même et à son collaborateur M. Louis Artus les éléments d'un drame des plus captivants, qui a brillamment réussi au Théâtre Sarah-Bernhardt. Assurément on ne peut oublier le sublime chef-d'œuvre de Wagner, dont le classicisme certain a simplifié la légende pour n'en garder que les points fondamentaux, et l'honnête musique de scène due à M. Paul Ladmirault pâlit inévitablement. Mais les aventures plus variées et plus romantiques que nous conservent MM. Joseph Bédier et Louis Artus ont un charme indéniable, auquel le public a paru très sensible. Un magnifique volume à images se déroule sous ses yeux. Tout cela parle à l'imagi-

nation et au cœur. C'est toute la grâce chevaleresque du moyen âge, côté trouvères et cours d'amour, et aussi le grotesque des gargouilles et des danses macabres, bref une évocation qui touche, qui amuse et qui enchante. Je n'ai goûté qu'à demi M. André Brûlé et même madame Madeleine Lély, qui manquent tous deux d'ardeur et de force, mais les décors sont superbes.

Inutile d'insister sur le *Marchand de Paris*, de M. Edmond Fleg, pièce puérile et médiocrement divertissante, qui prétend s'opposer au *Marchand de Venise*. Un rien! Ce n'est qu'une erreur de plus; la Comédie-Française n'en est plus à les compter. M. de Féraudy est de premier ordre, comme toujours, mais le plus grand comédien ne peut sauver une mauvaise pièce.

J'ai été ravi du *Marius* de M. Pagnol, qui triomphe au Théâtre de Paris. Je n'avais aimé ni *Jazz*, ni *Topaze*, du même auteur, qui abordait là des sujets trop forts pour lui et les traitait dans un esprit vulgaire. Cette fois, il n'a plus de ces prétentions, et ne songe qu'à nous égayer avec des histoires de Marseillais. Son *Marius* équivaut à *Beulemans*, et Marseille est encore beaucoup plus joyeux que Bruxelles. Le quatrième acte de M. Pagnol est ou était un peu long (depuis la répétition générale il a pu faire des coupures); mais les trois premiers nous font librement humer l'air du vieux port : c'est un délice. MM. Raimu et Fresnay sont inénarrables; et tous les autres excellents.

Le Théâtre Michel a repris la *Dame de compagnie* d'André Picard et Robert Laveline. C'est la pièce-cocktail, comme dit spirituellement M. Pierre Brisson. Mademoiselle Spinelly et M. Le Gallo y introduisent tous les piments désirables.

PAUL SOUDAY

TABLEAUX DE PARIS

L'ADIEU AU CHEVAL. — Ce n'est heureusement qu'un titre. Mais il fallait le trouver! Comme tant de choses faciles.

Le cheval reste cheval, il semble même que, de n'être plus attelé à des fiacres, il ait repris un rang perdu. Ni les lourds charrois, ni le cavalier ne le font déchoir. Si le cavalier est bon, — le cheval redevient dieu. A l'avant du chariot il représente la puissance populaire, dans son épais collier orné de laine bleue. Mais, avec un fiacre derrière lui, il n'était plus que misérable, domestiqué, bureaucratisé. Il faisait penser à la misère qui nous étreint le cœur devant certains individus qui ne sont pas à leur place ou déchus, vivent de privations, sous le signe *moins* (—) alors que, dans la nature, celui du vivant est le signe *plus* (+).

L'adieu au cheval est une exposition de peinture où ne figurent que des chevaux, par des artistes fort différents de la première moitié du XIXe siècle à nos jours, de Géricault, à Dunoyer de Segonzac. Il y avait eu, paraît-il, récemment, à la galerie Charpentier, celle des Oiseaux. Mais j'étais loin d'ici. Ces groupements d'un même sujet, différemment interprété, permettent d'oser certains voisinages qui seraient difficiles autrement.

L'organisateur de ce salon, M. Théophile Briant, est de ceux dont les initiatives intelligentes ont souvent réussi. Les dpeintres nouveaux ont besoin d'être découverts — mettons encouragés. Mais il y faut un flair particulier, car, s'il ne s'agissait que d'être *nouveau* pour plaire d'abord et ensuite pour durer, la peinture serait morte et il faudrait lui dire, comme M. Briant au cheval, un bel adieu.

J'écoutais récemment, dans un grand port tout frémissant d'une vie secrète, car il était si vaste que l'être humain n'y paraissait plus à son véritable plan; j'écoutais, à la terrasse poussiéreuse et ensoleillée d'un de ces petits bars fréquentés par des noirs à foulard rose et des blancs à chandail gris, pour qui les jours ne sont que ce qu'ils sont, détachés les uns des autres, nécessitant l'effort pour le pain, l'alcool et le sommeil de vingt-quatre heures; j'écoutais parler deux jeunes peintres, avec lesquels j'avais déjeuné. Moi, j'étais tout à la douceur de l'air, à la vaporisation brûlante du soleil, à cette sorte d'enivrement que cause le départ et l'arrivée des bateaux, le glissement des coques de bois frottées par l'eau. Je redevenais, un instant, éternel. Car c'est le don que nous fait la contemplation et que traîne jusqu'à nous le silence, cette impression d'avoir toujours été ou d'être toujours, — lorsque le corps est sans souffrance et la vue rassasiée.

> Un port retentissant où mon âme peut boire
> A grands flots le parfum, le son et la couleur[1].

Mes deux jeunes peintres (vingt-quatre et vingt-cinq ans) ne regardaient rien qu'eux-mêmes. Ils se fixaient des yeux, parlaient avec lenteur, parfois laissaient tomber un regard glacé jusqu'au petit filtre de nickel d'où s'égouttait le café dans un verre. Ils épuisaient un sujet dont un de leurs confrères faisait tous les frais.

Je n'avais pas l'air d'écouter.

Au fait je *n'écoutais* pas. Mais, comme j'étais à l'un de ces instants de béatitude où l'on voit et entend tout, même ce que, de l'autre côté du port, en ligne oblique, à cinq cents mètres, se disent deux petits personnages qui semblent des fourmis, *j'entendais* toute leur conversation, d'ailleurs hachée, inquiète.

— Croyez-vous, — disait l'un, parlant de l'absent, — croyez-vous qu'il soit *exactement de notre génération*?

— Je ne le crois pas, — répondait l'autre... Et, après un silence nouveau, il ajouta : — Je pense qu'il doit avoir bientôt trente ans.

— Ah! c'est bien ce que je croyais! — répliqua le premier,

1. Baudelaire.

dont le visage se colora passagèrement, et dont les yeux brillèrent d'une clarté électrique.

Cinq ans, à peine, les séparaient de leur petit camarade. Et ils discutaient gravement, pour savoir s'ils allaient tolérer qu'il appartînt ou non à leur *génération*.

Mon Dieu! avez-vous créé l'homme si solitaire, si égaré — et si faible, qu'il soit sans cesse tenté de se grouper, non pas même par races, par pays, par familles. Mais par générations — de cinq ans!

Et cela, au cœur resplendissant d'un de ces après-midi de mars, entre la Méditerranée d'un bleu de cobalt et des montagnes qui s'inclinaient à l'horizon sous des voiles lilas. Et moi, pendant ce temps, qui n'attendais pas que mon café eût refroidi et qui me sentais éternel!...

Doit-on marquer, par des excès non justifiés, qu'on est plus ou moins jeune, ou s'efforcer de traduire, selon son tempérament et aussi fortement que possible, ce qui est éternellement *jeune* dans la nature?

La manière dont les hommes s'expriment varie, mais la nature demeure. Depuis la guerre, les jeunes gens ne se sont-ils pas beaucoup trop préoccupés de prouver uniquement la *génération* à laquelle ils appartiennent? Ils en ont oublié le modèle placé devant leurs yeux.

Mes deux compagnons — d'ailleurs charmants, lorsqu'ils veulent oublier leur *génération*, — dirent encore, à propos d'un jeune écrivain qui connut de nombreux succès depuis cinq ans :

— Ce qu'il fait est tellement *démodé*!

Je continuais de regarder le mouvement des bateaux et de suivre les allées et venues d'hommes portant sur les épaules des paniers chargés d'oranges.

Le danger d'être trop d'une *génération*, lorsqu'on n'en a pas été le précurseur, c'est de perdre toute individualité et de ne plus compter que dans la collectivité. La vie, la nature n'existent plus sous leur aspect réel, mais sous celui que leur donne la mode à nos yeux. La mode passée, la *génération* supplantée par une autre, que reste-t-il de ces jeunesses trop exclusives, à qui la satisfaction d'affirmer un fuyant millésime a fait négliger et oublier tout le reste[1]?

1. Je me rappelle avoir vu dans ma grande jeunesse des toiles d'un peintre

Les *générations* laissent un ou deux noms, c'est déjà beaucoup.

Surtout que les générations ont pris le coefficient 5 à rebours. Elles étaient de vingt-cinq ans autrefois. Elles ne sont plus que de cinq ans, désormais. C'est peu.

Les verrons-nous n'être que d'une année? — Comme les modèles des couturières et des grands magasins!

Nous voici loin des chevaux de la galerie Briant! Pas si loin. Allez regarder, rue de Berri, ce que certains peintres qui veulent aller trop vite et marquer leur *génération* finissent par laisser, après Delacroix et Guys, de cet animal harmonieux, élégant, — et qui fut la plus belle conquête de l'homme!

***

Ossit. — Cette morte récente, dont je voudrais esquisser le portrait, et que la jeune génération ignorait, je fis sa connaissance à dix-huit ans. J'étais enthousiaste et timide,

Et elle, qui en avait dépassé trente, était considérée, à tort d'ailleurs, comme la personne la plus audacieuse qui fût. Cependant, comme tous les êtres exagérément imbus du sentiment de leur personnalité, elle éprouvait une gêne évidente en pénétrant au milieu d'une réunion où elle souhaitait de régner. Mais ces personnages, en réalité si peu adaptés aux convenances humaines, n'usent de leurs pires audaces qu'envers soi-même. Prenez-les au milieu du monde, vous les trouvez désemparés... En dépit de tout ce qu'ils vous racontent entre quatre z'yeux de leurs succès, partout où ils se sont montrés!

Elle avait un passé déjà, un mari oublié, un divorce, une annulation à Rome, un second très jeune mari, prince rencontré dans un des plus célèbres châteaux de la Loire.

Elle avait son portrait par Burne Jones, qui ne datait pas d'hier. Oscar Wilde, avant le malheur, était venu chez elle. Barrès y avait été attiré ensuite, mais je ne pense pas qu'il fût jamais venu aussi fréquemment qu'elle le laissait

qui s'appelait Zandomeneghi. La galerie Durand-Ruel en avait l'exclusivité. Ce Zandomeneghi faisait du Renoir, comme un autre, appelé Moret, faisait du Monet. La fortune, l'engouement public ne s'y sont pas trompés. On multiplierait ces exemples à l'infini.

entendre. Elle avait reçu Forain et Jean Lorrain, dont elle semblait avoir impressionné les princesses d'ivoire et d'ivresse et les madames Baringhel. Puis Henry Bataille et Marcel Proust, ces contemporains qui ne se rencontrèrent jamais[1].

Pour un jeune homme qui portait sa première jaquette — bordée — et qui se croyait obligé d'arborer un œillet rose à la boutonnière — et qui suivait les expositions — (alors le Vernissage était une cérémonie!) — pour un jeune peintre qui tenait son journal en secret — la baronne Deslandes, représentait la personne en compagnie de qui il était particulièrement souhaitable de visiter le salon ou de prendre le thé rue Cambon, chez Flavie. En ce temps-là, les dames n'osaient point sortir seules avec des jeunes gens. Mais celle-ci avait un cab, ce qui n'était peut-être très élégant que dans nos imaginations. Mademoiselle de Malakoff, alors, possédait aussi le sien. On les comptait. C'était un peu de Londres qui stationnait à la porte du petit hôtel de la rue Christophe-Colomb.

Lorsque j'évoque ce passé, je crois l'avoir lu dans un roman d'auteur oublié.

Jamais, pourtant, je ne me suis rendu depuis rue Christophe-Colomb, sans jeter un regard à ce petit hôtel qui portait le numéro 7. Dès le vestibule, les tapis étaient de peau d'ours blanc. Toute la maison était liliale : les sièges du XVIIIe siècle, les murs, les tapis, comme pour faire un fond à la maîtresse du logis, lorsqu'elle paraîtrait, ce qui n'était jamais immédiat. A la manière de Marcel Proust, qu'elle intéressait, madame Deslandes se levait tard, vers trois heures. Il fallait attendre dans la pénombre du salon blanc, entre des gerbes de lilas et de fleurs entêtantes, narcisses ou tubéreuses, selon, tandis que se fanait l'œillet à la boutonnière et que le temps de la jeunesse passait.

Une compagnie était offerte au visiteur : celle d'une licorne... Elle était de taille humaine. Elle avait été rapportée

1. Bataille m'interrogeait évasivement sur Proust dont il avait entendu parler comme d'un mondain, d'un snob et d'un malade. Peut-être leurs « maladies » les eussent-elles rapprochés. Mais c'est peu probable. Proust ne me parla jamais de Bataille, car tout ce qui était théâtre lui demeurait étranger.

de Chine et vous regardait de ses yeux d'émail, sa corne au milieu du front[1].

Au bout d'une petite heure de retard, paraissait enfin madame Deslandes. Elle avait le col, la poitrine et les bras nus. Sa robe était en harmonie avec la saison. Ciel gris, traversé de soleil et taché d'azur : écharpe de crêpe de chine, mousseline d'or, turquoises aux doigts. Elle était menue, et presque blafarde, les cheveux coupés, mais ondés et longs, en comparaison de ce qu'ils sont aujourd'hui. Je m'aperçois que madame Deslandes fut sur bien des points un précurseur. Cheveux coupés, bras nus, sortir seule, maison blanche, une licorne de bronze au milieu du salon. Et elle écrivait!

... Elle entrait. C'était une *entrée*. Elle escomptait le « ah! » que le visiteur juvénile allait lancer. C'était une Sarah Bernhardt d'intimité. Elle portait à une chaîne un monocle d'or et la prononciation était martelée, nuancée d'accent anglais... Elle croyait aux présages, aux jours égyptiaques, à la *jettatura*. Elle allongeait l'annulaire et le petit doigt et touchait du bois en s'écriant à tout propos : UNBERUFEN!

Elle croyait aux démons. Elle croyait aux fées. Elle en était une.

J'avais fait relier, avec un fragment de peau de serpent qu'elle m'avait donné comme fétiche, l'un des petits volumes qu'elle avait écrits et qui portait ce titre : *Il n'y a plus d'îles bienheureuses*. Je l'enfouissais dans la poche gauche de ma jaquette lorsque j'allais la voir. Je l'annotais dans les marges, en l'attendant. Elle prenait son monocle et demandait à lire. La tunique d'or resplendissait sur le corps de la fée qui était très peu vêtue dans ses écharpes couleur de nuage. Car elle avait inventé, déjà, de supprimer corset et jupons...

Quel scandale, aussi, que de se promener avec elle, un jour d'été, au Bois, ou de paraître à quelque exposition! D'abord, il fallait sortir du cab... Elle eut une victoria, ensuite; c'était déjà moins amusant.

Elle signait Ossit, anagramme de Tissot, James Tissot, le peintre, qui avait été séduit par sa grâce et son imagination. Mais il était mort, comme Burne Jones, comme Oscar Wilde, comme Lorrain.

1. Elle est devenue, paraît-il, la propriété de la marquise Casati.

Au premier étage, dans le petit salon blanc et dont les tapis étaient aussi de fourrure blanche, un trumeau de Boutet de Monvel représentait des paons blancs (*le père de Bernard B. de Monvel*). Dans le cabinet de toilette, une des pièces capitales de l'installation était un immense crapaud de céramique, dont Jean Lorrain avait fait la célébrité, en prétendant qu'il servait d'ustensile de toilette.

Madame Deslandes ne pouvait s'endormir que le matin. Les insomnies l'épuisaient. Mieux équilibrée, elle eût été sans doute une femme de lettres dont on aurait beaucoup parlé, car elle avait plus d'intelligence et d'imagination que la plupart de celles qui voulurent briller depuis. Mais cette intelligence était comme certaines fleurs, stérile. Elle ne put jamais s'organiser dans sa propre existence. Sa personnalité lui était un obstacle qu'elle aurait pu tenter de vaincre. Au contraire, elle lui accordait tout : le temps, les veilles, les jours, l'argent. Un déplacement devenait une complication comme pour l'*Irène*, de La Bruyère, qui « se transporte à grands frais en Epidaure. » Elle ressemblait par bien des points à Robert de Montesquiou. L'un et l'autre se couvraient de quolibets et d'anathèmes, sans cesser d'être préoccupés de leur existence. Leur fluide se repoussait, ils avaient les mêmes défauts et la même sorte d'originalité.

Comme lui, elle aimait, jusqu'à la monotonie, le beau, l'imprévu et le luxe. La licorne vivait au milieu des fleurs. Dès qu'on était plus de trois, ça devenait une fête, mais toujours manquée. Elle avait dormi jusqu'à huit heures du soir, changé cinq fois de robe. Reçu une lettre de quelque vieille pairesse qui l'appelait *mon enfant*. Elle apparaissait enfin, moulée dans les étoffes légères, le bras allongé vers ses hôtes, décomposés par les tiraillements d'estomac et auxquels on servait froid ce qui devait être mangé chaud.

Je cessai peu à peu de fréquenter l'auteur d'*Ilse*. Elle n'était plus de ce temps. Le dernier soir que je la vis, elle m'avait demandé d'aller dîner avec elle, villa Guibert, car, depuis longtemps, elle avait quitté la rue Christophe Colomb. Nous nous mîmes à table, tête à tête, vers dix heures et demie, ainsi que je m'y attendais. Elle fit encore une de ces entrées faussement radieuses désormais,

qui évoquaient lady Hamilton à travers Sarah Bernhardt.

La table étroite et longue de chêne lustré ressemblait à celle des disciples d'Emmaüs sur un primitif. La pénombre était pesante. Une grille de bois nous séparait du salon, où la licorne de bronze continuait de dresser sa défense. La fée avait gardé le même rire, le même martellement des mots, les mêmes curiosités d'une vie qui, désormais, s'écoulait loin d'elle, le même besoin de faire des projets d'installation, de changer des portes et des rideaux et le même culte d'une beauté qui n'était qu'un souvenir. Une princesse russe lui servait de femme de chambre.

Vers une heure et demie du matin, lorsque je l'entendis de sa voix chantante dire à la domestique :

— Princesse, voulez-vous aller chercher un taxi pour monsieur Flament, — je m'élançai dans l'escalier...

***

SHANGAÏED. — Si l'on peut grouper une exposition de peinture sous le titre de l'*Adieu au cheval*, l'on peut dire qu'au cinéma le public découvre la navigation.

Chaque fois qu'il y a le *Bonjour au navire*, les spectateurs français se montrent ravis. Nous devenons navigateurs, tout au moins dans les salles au plancher immobile des cinémas. C'est un commencement. Après *Une femme dans chaque port*, voici *Shangaïed*. A San Francisco, peut-être aussi sur les océans qui baignent les rives évasées de l'Amérique du Nord, *Shangaïed*, signifie en langage de marin, embarqué de force. Moi qui ne suis ni marin américain ni américain, je m'étais figuré que *Shangaïed* avait quelque rapport avec la Chine. L'écran devrait même, dès le début, donner l'explication de ce mot. Il faut observer, d'ailleurs, que ce film charmant, évocateur et vigoureux par tant de points, est présenté avec des textes aussi peu modernisés que possible et qui desservent ce qu'il peut y avoir d'originalité dans le film.

Il faudrait beaucoup renouveler sur ce point. Dans presque tous les films, le texte semble avoir été rédigé à la cuisine. Les phrases sont toujours trop longues. La brièveté n'est cependant nulle part aussi indispensable. L'effet littéraire

doit être proscrit. Écrire *cinéma*, comme le metteur en scène pense *cinéma*, tout est là, dans des phrases de trois mots et de promptes et indispensables répliques. Et non les tartines beurrées d'incidentes inutiles, qui alternent avec les vues animées. Ceci ne s'adresse pas uniquement à *Shangaïed*, car il y a très fréquemment pire. Mais il est certain qu'avec un texte plus nerveux et original, le spectacle pourrait gagner.

Nous n'aimons pas seulement la mer en tant qu'élément. Le monde contemporain a le *sédentaire* en aversion. Les civilisés des deux hémisphères sont également attirés par le pittoresque des lieux fréquentés par le marin, le voyageur, l'homme qui passe.

Cette disposition de l'esprit n'est pas que française, d'ailleurs. Tous les courants d'opinion et de mode, aujourd'hui, deviennent continentaux, avec la rapidité d'une traînée de poudre, puis *universels*, en moins de deux mois. Ne pensons donc pas, comme je l'ai laissé entendre avec trop de négligence, un peu plus haut, que les Français aiment la mer. Disons : tout ce qui va au cinéma, dans le monde entier, tout ce qui lit un roman, un journal, une revue, est attiré par le voyage... Nous n'ouvrons pas les fenêtres que pour dormir. Nous voulons qu'elle soient ouvertes dans nos livres, ne serait-ce que sur un bras de rivière où le soleil de Monet colore un mât. Le cinéma ne l'avait pas compris tout de suite, ce mouvement, car ce n'est pas lui qui l'a commencé, loin de là... Il remonte à Stevenson et à Jules Verne, il est dans Baudelaire et dans Gauguin et même dans ce James Tissot, auquel la baronne Deslandes avait pris son nom pour en faire un anagramme, Tissot qui avait peint une série de toiles sur l'enfant prodigue, la vie du marin, — célèbre en Angleterre — avant de se risquer à celle de Jésus.

Shangaïed, — des visages dont l'horreur fait la beauté. Le metteur en scène, pourtant, n'insiste pas. Mais dans le bar, à San Francisco, nous voyons passer quelques prostituées tombées au rebut, alcooliques par nécessité. Sur le bateau, des masques hideux, déformés par la vie, épaves. Peut-être même pouvait-on profiter davantage de la vue de ces horribles trésors que le metteur en scène, ce Ralph Ince, qui joue le rôle principal, est allé, comme le plongeur s'enfonce dans la

mer, à la conquête d'une perle, arracher aux bas-fonds du peuple. Pas un rôle qui ne soit tenu par un type excellemment adapté.

Peut-être aimerait-on qu'un visage pur et jeune traversât, de temps à autre, les seconds plans du drame. Au fond des océans, — parmi les monstres emprisonnés sous d'épaisses carapaces, couvertes de parasites, des monophthalmes pétrifiés, des crustacés gênés par leurs pinces géantes, — vivent et s'épanouissent de radieuses anémones, des fleurs marines tremblantes de fragilité, de fraîcheur et de lumière. Ainsi, à la surface de la terre, parmi les forçats en liberté provisoire que sont les hommes, paraissent, brandis par la jeunesse éternelle, quelques visages qui ne font pas seulement *valoir* la laideur environnante, mais réhabilitent le *Créateur*. Nous avons trop souvent compromis son ouvrage par le souci de faire *vrai* qui nous dévore. Les hommes, pour dépasser Dieu, prétendent séparer le grain de froment de l'ivraie.

Laissons-les tous mêlés, comme ils sont dans la terre. Et cultivons la bonne graine. Dans le champ de blé, c'est tout de même, presque partout, l'épi qui domine.

***

M. Jules Romains. — Dans la forêt de Saint-Germain. Un dimanche où l'on voit, à l'ombre des murs, d'épaisses banquettes de neige et de glace non fondues, tandis que rayonne dans un ciel sans nuage un soleil quasi d'été. L'adaptateur de *Volpone*, d'après Ben Johnson, m'avoue qu'il n'a rien gardé du dialogue contemporain de Shakespeare, les grâces en étaient trop lourdes, les images disproportionnées, outrancières. Rien ou à peine n'eût porté. Il a fallu, sinon rajeunir, du moins approprier, — à d'autres temps, une autre race, — une forme de théâtre qui n'aurait plus trouvé son public. Les recettes de *Volpone* se sont maintenues avec une telle régularité malgré les rigueurs de l'hiver, qu'il faut bien en conclure que le remaniement de M. Jules Romains fut ce qu'il devait être. Le soir glacial où je me rendis au théâtre de l'*Atelier*, la salle était comble. M. Dullin excelle à donner de l'homogénéité à une troupe. Lui-même forme ses *vedettes* —

c'est un procédé qui a ses difficultés et ses risques. Mais celui qui peut y réussir connaît une sorte de succès qui ne se rencontre pas sur les scènes où tout est subordonné à une ou deux étoiles. La troupe de Molière ne devait pas être très différente. Les artistes jouaient toujours ensemble, des rôles pour lesquels, il faut bien le dire, l'auteur avait pensé à eux en les écrivant, même pour les moindres emplois.

Mais, dans cette translucide journée de mars, par ce limpide et doux après-midi de dimanche succédant à des froids si vifs, à travers les sentiers de la forêt de Saint-Germain, nous ne parlons plus théâtre. M. Jules Romains est de ces esprits modernes qui ne sont point spécialisés, qui étaient aptes à d'autres réalisations, — l'auteur de *Knock* n'était-il pas médecin? — qui ne se cantonnent point dans un milieu. Et puis, cet observateur de si grande qualité est modeste — ce qui est rarement une parure d'auteur dramatique. Il regarde la vie pour en faire du théâtre. Il ne combine pas, d'après la vie, quelques scènes dont on sait toujours l'issue d'avance et à quelle esthétique elles sont empruntées. Il a voyagé. Il est allé faire des conférences à peu près dans tous les pays d'Europe et jusqu'à New-York. Il a regardé. Il n'est pas parti à l'étranger pour exhiber une gloire dont ceux qui en recueillent les bénéfices font souvent plus de cas qu'il n'est juste et nécessaire, car elle n'attend presque jamais, pour se ternir, qu'ils aient disparu. Il est allé se renseigner, voir et apprendre.

On peut toujours se réjouir à l'avance de passer quelques heures agréables en compagnie de ces hommes qui ne se sont point pris pour centre du monde et n'accablent pas leurs auditeurs du seul récit de leurs malheurs imaginaires ou d'une résussite personnelle sans laquelle le monde ne cesserait pas de tourner.

... Nous ne parlons point des Parisiens — mais de Paris.

Nous l'évoquons hier — et demain, et nous nous plaisons, parce que nous le connaissons bien, à imaginer ce qui aurait dû être fait, ce qui pouvait être prévu et ce qui est irrémédiablement compromis.

Ces bois encore dépouillés, mais transpercés de lumière, baignés d'un soleil si radieux qu'il ne semble fixé nulle part dans un ciel liquide, mais l'emplir tout entier, ont leur mélan-

colie. Le printemps qui, d'ailleurs, est la plus enivrante des saisons, la plus heureuse à vivre, n'est pas exempt d'angoisses. Peut-être en est-il le plus traversé. Mais quelle saison n'est pas, à certaines heures, abreuvée de désespérance?

Nous pensons aux jours où peut-être ces bois eux-mêmes auront été vendus, morcelés, où Paris, s'étendant toujours, n'en gardera plus que des squares. Certaines municipalités, Berlin par exemple, ont acheté *tout* ce qu'elles pouvaient acquérir alentour de la ville, afin qu'on n'en puisse disposer que selon des plans établis par elles. Les usines ne se sont pas logées, comme autour de Paris, où bon leur a semblé. Quelle préservation et quelles économies pouvaient être réalisées, si l'on avait créé, à peu de distance, mais dans une seule région, une grande cité industrielle, reliée à la capitale par les moyens de communication les plus constants et les plus perfectionnés!

— Comment — demande M. Romains — la ville de Paris, qui a construit son métro longtemps après celui de New-York, n'a-t-elle pas prévu l'extension des lignes et commencé par l'établir sur quatre voies au lieu des deux que nous possédons et qui empêchent de lancer jamais de trains directs, à certaines heures, de la banlieue au cœur de Paris? Nous allons étendre le métro jusqu'au delà de Saint-Cloud et de Vincennes, etc... mais il faudra toujours que les convois s'arrêtent à toutes les stations. Combien de temps mettront-ils pour couvrir le trajet! Le Français, et particulièrement celui qui se fixe à Paris, est l'être le moins prévoyant du monde....

Nous laissons l'urbanisme et je lui demande ses impressions de conférencier à l'étranger. Il a rapporté des souvenirs de ses tournées. Il les raconte avec un sourire qui montre des dents blanches, sans méchanceté, ce qui n'exclut ni la critique ni les regrets. C'est à Madrid, je crois, qu'il assista à un congrès où, les Allemands avaient envoyé Einstein, qui fit trois conférences admirables, et nous un membre de l'académie de médecine... mais qui entreprit de parler pendant ses trois séances de l'efficacité des différentes sources d'eaux minérales en France, comme s'il eût été payé par elles.

***

Le musée du Luxembourg vient d'être transformé. — Il n'en est pas à sa première ni à sa dernière opération. Sa véritable destinée est de varier sans cesse. Mais est-il bien encore un musée? N'est-il pas, plus exactement, une simple exposition de peinture? Ces galeries n'offrent guère, en effet, ce que l'on avait pour habitude d'entendre par le mot *musée*, qui reculait dans le passé les talents et les œuvres et ne les sélectionnait parmi les vivants qu'avec beaucoup de prudence. Le Luxembourg remanié, c'est une sorte de vestibule à deux entrées. L'une ouvre sur le chaos des salons annuels, l'autre sur un avenir plus hasardeux qu'il ne le fut jamais. Le passé le plus immédiat n'y figure qu'à la cantonnade, sans précision, chronologie ou respect des influences. On n'y voit plus un seul de ces peintres qui ont été les maîtres enseignants de ceux qui figurent là.

Tout fil est à peu près rompu. N'est-ce pas une erreur? Et puis, pourquoi repousser Jean-Paul Laurens et garder Aimé Morot? Pourquoi ne voit-on plus un seul Bonnat ni un Jules Lefebvre? Ceci dit sans aucun parti pris, au nom de la simple justice puisqu'il y a des Carrière, des Raffaelli ou des Ch. Cottet, peintres décédés. D'un autre côté, si nous devons voir au Louvre, prochainement, tout ce qui vient d'être retiré du Luxembourg, nous avons quelque raison d'être effrayés... Car, si le Luxembourg n'est que provisoire, le Louvre est définitif. Que l'on trouve Utrillo, Dunoyer de Segonzac, que Matisse, que Marie Laurencin soient au Luxembourg, que Lebasque et Braque et Vuillard et Bonnard s'y trouvent représentés. Qu'on y ait placé Louise Hervieu. Qui donc y serait!...

Mais, ceux qu'en 1914 on nous imposait en si grand nombre, comme Carolus Duran, Jules Lefebvre, Roybet, Henner, Ziem, Benjamin-Constant, s'ils n'avaient aucun talent, pourquoi remplissaient-ils tant de salles et avaient-ils eu tant d'élèves?... Pourquoi, lorsque Renoir était encore en pleine production, n'osait-on montrer que les toiles de la *collection Caillebotte*, reléguées à l'écart dans une petite salle?... Il n'y avait point de Degas, un peut-être, il n'y avait de Sisley,

de Monet, que rien ou presque rien. Nous eussions aimé les voir au Luxembourg, alors, nous qui courions les cimaises de Durand-Ruel et de Bernheim, au lieu de nous rendre à l'académie Julian.

Aujourd'hui, table rase. Pas davantage d'impressionnistes, mais plus un Henner et pas un Jean-Paul Laurens. Comment peut-on se faire une idée raisonnable de la production de ces vingt-cinq ou trente dernières années? Je me plais à penser que l'on s'apercevra qu'il y a autant inconséquence, de parti pris, de légèreté ou de lourdeur dans le classement nouveau, que dans l'ancien.

La vérité, c'est *avant tout* que le musée du Luxembourg est indigne de la Ville de Paris et de la France, puisqu'il est le musée *officiel, national,* des artistes *contemporains.* Qu'on l'agrandisse, qu'on empiète sur le jardin, qu'on bâtisse un premier étage, que l'on s'y prenne comme l'on voudra, mais que l'on fasse quelque chose, quelque chose qui soit en rapport avec le temps présent. S'il s'agissait de capitaux à verser pour alimenter des caisses de désorganisation nationale, les fonds afflueraient. Mais il ne s'agit que d'art!

Personne à la Chambre ni au Sénat ne se doute, évidemment, — sauf peut-être M. Albert Sarraut, — et ne se souciera jamais de savoir que la France, en dépit de tout, est encore le pays où l'on trouve la meilleure peinture et où vient s'approvisionner le monde entier. Ceci devrait être quand même à considérer. Plus développé, le Luxembourg pourrait offrir, non pas cet échantillonnage restreint qui nous est donné aujourd'hui, mais un ensemble qui maintiendrait la ligne d'une cinquantaine d'années et permettrait de comprendre et de discerner quels courants se sont partagé l'art français et de juger de sa vigueur dans sa diversité.

Et puis, quelques trop jeunes talents, et même quelques trop vielles absences de talent, pourraient ne pas figurer là. Si l'on pouvait sentir des complaisances faites à des marchands de tableaux qui ont de la mauvaise marchandise à écouler, tout l'intérêt de certaines innovations nécessaires et appréciables se dégonflerait à l'instant. Soyons des fonctionnaires hardis, mais ne soyons pas des conservateurs trop complai-

sants. Personne, à la direction du Luxembourg, ne peut se laisser prendre à certaines *hardiesses* de seconde main, sans valeur aucune. Il y avait, dans l'ancienne collection, des sous-Bouguereau et des sous-Chaplin qui n'étaient ni plus ni moins dépourvus de talent que les sous-Vuillard, les sous-Matisse et les sous-Braque d'aujourd'hui. Pourquoi s'en encombrer?

Et puis, certaines présentations qui visent à l'harmonie sont déplorables, comme pour le Gauguin, auquel on a choisi des satellites *dans la note*, au lieu de l'isoler. Il est d'ailleurs déplorablement sacrifié, si l'on songe à la place que tient Gauguin dans l'art contemporain et aux emprunts qui lui ont été faits.

On nous révèle cette fois le jeune talent de M. Henri Gervex, avec sa *Rolla*, son *Charcot* et son portrait de *Madame Valtesse de la Bigne*, personne séduisante de l'après-guerre de 70, pour la salle à manger de qui Detaille avait peint une dizaine d'ancêtres bardés de fer ou de velours, entre les Croisades et la Restauration. Ces toiles de M. Gervex ont fait jadis sensation. On ne pouvait mieux faire que de les bien présenter. Mais il fallait en souligner les qualités et les défauts, par des voisinages de contemporains. L'*Olympia* de Manet ne doit pas avoir été peinte beaucoup plus de vingt ans avant que M. Gervex peignît sa *Rolla*. Pour être logique, c'est cependant la toile de M. Gervex qui devrait être au Louvre et celle de Manet au musée des artistes vivants.

Faute de place au Luxembourg, nous verrons bientôt au Louvre, ou nous ne verrons plus nulle part, — qu'en province, évidemment, — une armée d'ombres de peintres qui furent commandeurs et grands-croix de la Légion d'Honneur et qui enseignaient et qui exerçaient une influence despotique sur les Salons annuels et qui obligeaient, pour y être reçus, de jeunes artistes à peindre selon leur esthétique.

Aujourd'hui, tout est bouleversé. Les ombres ci-devant augustes sont balayées. Le Louvre est bien grand pour elles, déjà; le Luxembourg est rempli, les Invalides ont d'autres destinées. Pourtant, il faudrait un stage intermédiaire pour les tableaux de moins de cinquante ans.

L'orangerie des Tuileries était indiquée pour les morts;

il fallait y installer un purgatoire, où l'on fût venu de temps à autre prendre un nouvel élu, avec discernement, pour l'introduire au Paradis du Louvre. Mais cette Orangerie de la terrasse des Tuileries, le long de la rue de Rivoli, a été accordée (ou abandonnée) aux artistes étrangers *vivants*!

Des vivants on a donc fait deux lots, ceux de chez nous, ceux d'ailleurs, — en un temps où l'on compte à Paris autant d'artistes étrangers que de français, vivant parmi nous tout mêlés! Pourquoi reléguer à part, loin de leurs contemporains français, Sargent, qui fit toutes ses études à Paris, à l'école des Beaux-Arts, ou Boldini, qui n'a jamais quitté le boulevard Berthier, et qui eut pour modèles, en son temps, les plus jolies femmes de Paris? Cela est stupide. Il fallait séparer les vivants d'avec les morts, non les vivants des vivants. En 1929!

Ne sachant plus où placer les Bonnat, les Jean-Paul Laurens, les Ziem, les Cabanel, les Hébert, les Gustave Moreau, les Carolus Duran, les Benjamin Constant, les Henner, les Chaplin, on en a préparé une fournée pour le Louvre, toute une série de charrettes.

Le Louvre est un organisme jamais purgé, à qui l'on fait tout ingurgiter. Il montre aux visiteurs des kilomètres d'Italiens de l'école Andréa del Sarto ou Bronzino, devant lesquels personne ne s'arrête. Mais allez voir où l'on a placé récemment le portrait de Charles Ier par Van Dyck, Allez voir le cas que l'on fait de Philippe de Champaigne!

Il est vrai que, depuis l'institution d'une entrée payante, nous n'avons plus même assez d'argent pour habiler es gardiens, auxquels on n'a laissé que eur casquette! Avec un budget de quarante ou cinquante milliards! Aussi, à quoi bon parler de peinture, dans un pays dont le gouvernement s'en soucie certainement moins que celui des Soviets!

ALBERT FLAMENT

LE MARÉCHAL FOCH

Le grand soldat qui vient de s'éteindre dans sa gloire, universellement pleuré et respecté, a été un chef tour à tour admiré et nié, un maître ardemment écouté et violemment discuté, un général qui a passé des plus hauts commandements à des disgrâces déclarées; mais toujours il s'est trouvé là aux plus mauvaises heures, pour recueillir les héritages difficiles et accomplir les tâches désespérées. A ces moments-là, qui étaient les siens, il était incomparable. Sa fermeté d'âme allait jusqu'à l'optimisme héroïque. La fertilité d'inventions, qui était un don de son esprit, multipliait les moyens de tenir bon. Il improvisait des manœuvres magnifiques, où un autre se fût contenté de tenir sans espoir. On le croyait aux abois, il attaquait. L'énergie était une moitié de son génie; l'autre moitié était lucidité d'esprit, faculté de s'orienter, de simplifier et d'inventer.

***

On reconnaît, dans la façon dont un peuple fait la guerre, des traits de son génie national. Il existe un type de bataille proprement français, et qui est la bataille napoléonienne. Elle est marquée par la succession des temps. On se couvre, on prend des dispositifs de sécurité, on s'articule de façon à pouvoir manœuvrer, on se renseigne sur l'ennemi. Puis on s'engage partout, de façon à réduire la liberté de l'adversaire et de le contraindre à se dévoiler. Enfin quand on a vu

clair et discerné le point essentiel, on monte sur ce point-là la manœuvre décisive. Cette bataille méditée, échelonnée à la fois dans l'espace et dans le temps, commandée par un chef qui improvise la manœuvre selon la circonstance et sur la foi de son jugement, — c'est la forme de la guerre que le colonel Foch enseigna aux élèves de l'École de guerre de 1895 à 1901. Il a condensé son enseignement dans deux œuvres capitales : les *Principes* et la *Conduite de la guerre.*

Comment, dans les années suivantes, ces maximes parurent démodées; comment toute une génération de jeunes officiers s'engoua de méthodes opposées; comment à la doctrine napoléonienne succéda une doctrine inspirée des idées allemandes, et dont l'idée fondamentale était d'imposer à l'adversaire sa volonté par une manœuvre préconçue, brutale, dans laquelle on jetait toutes ses forces sans arrière-pensée et sans réserve : ce sont là des faits que connaissent bien tous ceux qui ont suivi l'histoire militaire de notre temps. A la veille de la guerre, toute l'armée française donnait dans ces maximes. Chose singulière, l'armée allemande, au contraire, en était déjà détachée et Hindenburg livrait à Tannenberg une véritable bataille napoléonienne.

Pendant ce temps, le général Foch était devenu, en 1913, commandant du 20e Corps, le corps de Nancy. A la bataille de Morhange, il est placé à l'aile gauche de l'action. Pendant la retraite, il est porté dans le flanc du prince Rupprecht, quand celui-ci essaie de déboucher par la trouée de Charmes. Mais ce ne sont là que des missions d'exécutant. Le 28 août, le général Joffre met sous ses ordres l'aile gauche de la 4e Armée, qui devient 9e Armée. Le 2 septembre, l'armée nouvelle a sa gauche au nord de Reims. Le 6 septembre, elle a reculé à travers la plaine de Champagne, au pied de la haute falaise d'Ile-de-France, qui domine sa gauche. Cette gauche est couverte par les marais que le Grand Morin forme au moment de pénétrer dans la falaise, et qu'on appelle les marais de Saint-Gond. Elle a devant elle la gauche de l'armée Bulow, la garde. La droite de Foch, au contraire, a devant elle la gauche de l'armée Hausen, qui forme le groupement Kirchbach. Le 8 à l'aube, les trois divisions de Kirchbach attaquent violemment les deux divisions du 11e Corps;

celui-ci cède le terrain; le 9, il est rejeté derrière le Maurienne. C'est alors que Foch a une idée de manœuvre d'une hardiesse brillante et singulière. Je l'entends encore, au printemps de 1916, l'expliquer au colonel Feyler. Le repli de sa droite lui avait donné un front en forme d'arc. Il eut l'idée de prendre à sa gauche la 42e Division, de la faire filer par la corde de l'arc derrière tous les champ de bataille, et de la jeter dans le flanc des Saxons qui pressaient sa droite. Tout en nous racontant cette manœuvre, qui rappelle celle du grand Condé à Rocroi, Foch griffonnait, sur une feuille à en-tête de la 8e Armée, un croquis, qui doit être encore entre les mains de Feyler.

L'efficacité de l'intervention de la 42e division a été vivement contestée par le général Canonge, avec des arguments qui ne me semblent pas certains. Je crois que ce scepticisme sur l'effet de sa manœuvre n'était pas sans agacer un peu le maréchal. On a su par la suite que, quel que fût le détail de son raisonnement, Canonge avait vu clair. Ce n'est pas devant l'attaque menaçante de la 42e division que les Saxons se retirèrent, mais sur la nouvelle qu'à droite, l'armée Bulow, bousculée par Franchet d'Esperey, était, comme disait le colonel Hentsch, en morceaux.

***

Le 4 octobre, le général Foch était nommé adjoint au général en chef, et chargé de coordonner l'action des troupes alliées dans le nord. Au fond, sans que le mot y fût, c'était le premier groupe d'armées qu'on créait pour lui. Il courut dans le nord où la situation était déjà difficile. L'aile gauche française, sans cesse prolongée vers la mer, était en contact, dans de durs combats, avec l'aile droite allemande, pareillement prolongée. Il avait fallu que Joffre maintînt par les ordres les plus formels l'armée Castelnau sur ses positions entre l'Oise et la Somme. Son extrême gauche, sur les ordres du général de Maudhuy, forma le 4 octobre la 10e Armée. Elle est vivement pressée par l'ennemi. On a raconté à plusieurs reprises, l'arrivée de Foch chez Maudhuy, le geste et le mot dont il invite l'état-major à se retirer, la délibération des deux chefs.

Mais un orage bien plus grave se préparait. Les Allemands, qui avaient manqué l'offensive de la Marne, préparaient dans le plus grand secret une nouvelle attaque de grand style dans les Flandres, et ils allaient, pour la faire réussir, jeter dans la balance la plus forte surprise dont dispose l'art de la guerre : l'apparition inopinée, sur le champ de bataille, d'une armée inconnue. Le coup est dur. Quatre corps d'armée, presque entièrement formés de volontaires, la fleur de la jeunesse allemande, pleins de bravoure et d'enthousiasme, débarquent le 13 octobre dans la région de Bruxelles, et, le 20, la bataille s'allume, de l'Yser à Ypres, sur un front de plus de 100 kilomètres.

L'Yser est tenu par les Belges et les Français; le front d'Ypres par les Français et les Britanniques. Mais Foch n'a aucun pouvoir, ni sur les Anglais, ni sur les Belges. L'armée belge est épuisée; sir John French est inquiet de tenir sur ce demi-cercle que font les collines d'Ypres. Mais Foch n'aime pas les manœuvres en retraite. On se bat où l'on est. Il anime tout de son énergie persuasive. Le roi des Belges, qui est la noblesse même, s'est lié avec lui d'une amitié profonde. Voici une page du colonel Révol, qui me paraît exposer exactement ces faits souvent mal présentés : « On connaît, dit-il, les circonstances tragiques dans lesquelles les deux hommes se sont trouvés pour la première fois en présence. Les débris de l'armée belge, échappant d'Anvers, refluaient en France dans le désordre d'une retraite précipitée. Il s'agissait de les arrêter et, si désorganisés qu'ils fussent, les remettre face à l'ennemi, sauver ainsi de la Belgique ce qui pouvait l'être encore : l'honneur des armes belges. L'activité de Foch s'employait, en cette heure grave, à contenir par des moyens de fortune la ruée germanique. Le premier, il voulut arrêter les Belges sur l'Yser; il le dit en termes émouvants, énergiques, au roi Albert, en même temps qu'il le réconfortait par l'annonce de l'arrivée prochaine de renforts alliés. Et le jeune roi de déclarer plus tard que personne ne lui avait jamais parlé avec autant de virilité, ne lui avait donné conscience de façon aussi héroïque de la véritable grandeur militaire. « Cet homme ferait battre des morts », disait-il encore, tout frémissant des « entretiens qu'il accordait au futur maréchal de France. »

Ce serait mal connaître Foch que de penser que dans ces circonstances dramatiques, persuadant l'un et l'autre, employant avec un art varié ses maigres ressources, animant tout de sa foi, il se soit borné à la défensive. Le 23, il prescrivait une attaque générale. Mais la disproportion des forces était trop écrasante. Du moins laissa-t-il, autant qu'il le put, à la défense une forme offensive. Il m'a dit à moi-même comment il avait essayé de varier chaque jour les thèmes tactiques, pour ne pas décourager les troupes en les relançant sur leur effort de la veille. Comment a-t-il pu réussir une pareille gageure? Pendant qu'il réconfortait tout le monde, il sentait derrière lui le grand quartier hésitant, inquiet de voir toutes les réserves dans le nord, persuadé dès le début de novembre que la bataille était finie. Au contraire, les Allemands, arrêtés en effet le 30 octobre, préparaient l'effort décisif. Le 11 novembre, le général Foch vit de ses yeux, du haut du clocher d'Ypres, les grosses masses du groupement Linsinger qui attaquaient à travers les bois. Il prit les dispositions d'artillerie pour foudroyer ces colonnes épaisses.

***

Jusqu'à la fin de 1916, Foch commanda le groupe des Armées du Nord. C'est lui qui monta les deux grandes attaques, de 1915 au nord d'Arras, en mai et en septembre. C'est lui qui en 1916, prépare la bataille de la Somme, avec des moyens progressivement réduits à mesure que l'armée française s'usait devant Verdun et dans un style si opposé à son propre caractère. Il ne tint pas à lui que la bataille ne se prolongeât. En fait elle ne donna pas les résultats qu'on avait attendus; ou plus exactement les résultats ne furent pas visibles d'abord, et aujourd'hui encore cette longue lutte d'où les Allemands sont sortis épuisés n'a pas la place qu'elle mérite dans l'histoire de la guerre. Quant à Foch sa disgrâce fut complète. On la masqua plus ou moins en faisant courir le bruit d'une maladie, d'une déchéance physique. En fait le maréchal n'a été arrêté que quelques jours par un accident d'automobile un peu avant la Somme. Il a montré durant toute la guerre, une énergie, une endurance, que bien des officiers plus jeunes

n'avaient plus. Au moment où je l'ai vu au printemps de 1916, il faisait tous les jours une demi-heure de pas gymnastique pour rester souple. Il était l'homme du champ de bataille, bien plus encore que l'homme de cabinet.

Pendant plus d'un an, il fut privé de tout commandement effectif. Naturellement, il ne s'agit pas d'un limogeage, comme on disait alors. Mais quels rôles dérisoires! De janvier à mars 1917, il est à Mirecourt, où il remplaça le général de Castelnau[1] à la tête de l'armée de Lorraine, devenue simplement le groupement Foch. Il fournit d'ailleurs pour la réorganisation de ce front un labeur immense. A Senlis, il avait un petit état-major, où l'on poursuivait les études de ce qu'on appelait l'affaire R, c'est-à-dire la violation éventuelle du territoire suisse par les Allemands. En mai 1917, quand le général Pétain fut nommé commandant en chef, le général Foch fut nommé chef d'État-major de l'armée, mais à Paris. Ce rôle en 1917 le tient éloigné des opérations. Il assiste aux conférences interalliées. Après Caporetto, il part pour l'Italie, avec les pleins pouvoirs du gouvernement pour l'emploi des divisions françaises envoyées sur ce théâtre. Naturellement son action déborde ce cadre. Dès le début, Cadorna avait pensé à limiter la retraite à la ligne du Piave. Foch l'y encouragea puissamment.

Sur ces entrefaites, le cabinet tomba. Foch brûlait de revenir en France. Il écrivait au nouveau ministre, M. Clemenceau : « J'ai besoin de m'occuper du nuage allemand qui s'amoncelle. » Quand la conférence de Rapallo créa un conseil suprême de la guerre, on pouvait s'attendre que le général Foch y représentât la France; mais M. Lloyd George, pour évincer, dit-on, le général Robertson, fit décider que les chefs d'État-major des armées ne pourraient être représentants militaires permanents auprès du Conseil. Foch fut donc écarté en même temps que Robertson, et c'est le général Weygand qui fut nommé colonel du 5e hussards au début de la guerre, le général Weygand était chef d'état-major de Foch depuis le 28 août 1914. — Foch a un autre titre : il est président du Comité exécutif de ces représentants. Subordonné jusqu'ici, il va maintenant pouvoir jouer un rôle conforme à ses idées

1. Le général de Castelnau était en mission en Russie.

personnelles. Celles-ci n'ont pas changé, et nous voyons avec lui une conception napoléonienne, telle que nous l'avons définie tout à l'heure, reparaître dans l'histoire compliquée de la guerre. Et tout d'abord il se préoccupe de composer une réserve interalliée. « Je ne rencontre, écrira-t-il, de difficultés ni au G. Q. G. français, ni au G. Q. G. italien. Par contre le G. Q. G. britannique ne peut souscrire aux demandes qui lui sont faites et son désistement est si catégorique qu'il me faut renoncer à mener à bien l'organisation de cette réserve. »

On sait la suite. Le 21 mars, la 18e Armée allemande écrase la 5e Armée anglaise. La situation est si grave que le 26 mars, à Doullens, sur la proposition de lord Wilner, Foch est chargé de coordoner l'action des armées alliées sur le front ouest. L'accord de Doullens n'est signé que par lord Milner et M. Clemenceau, mais deux jours plus tard, à Clermont, le général Pershing vient déclarer spontanément à Foch : « Il n'est pas en ce moment d'autre question que celle de combattre. Infanterie, artillerie, aviation, tout ce que nous avons est vôtre, pour en disposer comme vous voudrez. Je suis venu pour vous dire que le peuple américain serait fier d'être engagé dans la plus grande bataille de l'histoire. »

***

L'accord de Doullens avait été signé à deux heures et demie. Foch déjeune rapidement, et se met aussitôt à l'œuvre. « Mon plan est fait depuis longtemps, écrit-il. Il s'agit de rétablir immédiatement la liaison entre les armées britanniques et françaises et de couvrir Amiens. Pour cela deux conditions sont nécessaires : d'abord que les troupes qui se battent ne reculent plus et qu'en second lieu les divisions françaises arrivant en renfort soient aussitôt jetées dans la brèche pour l'aveugler. Ce sont ces idées simples que je vais porter moi-même aux différents chefs, à leurs quartiers généraux ou à leurs postes de commandement. Dans la soirée du 26 mars, tous ceux qui sont aux prises avec l'ennemi savent ce que désormais on attend d'eux, c'est-à-dire la résistance, toujours plus de résistance, la résistance à outrance ». Ainsi nous le retrouvons fidèle à lui-même dans son obstination à résister

sur place. Il ne l'est pas moins dans sa maxime de se défendre par l'offensive. Dès le 3 avril, il donnait une directive qui prescrivait une double attaque sur les deux flancs de la poche formée par l'avance allemande. Naturellement cette attaque n'eut pas lieu. Les détails en avaient été réglés le 8. Mais le 9, les Allemands déclenchaient une action sur la Lys. La défense sur la Lys fut organisée par Foch d'après les mêmes principes : ne se retirer sous aucun prétexte sur des positions de repli; tenir avec les divisions en ligne jusqu'à l'extrême limite de leurs forces; garder les divisions en réserve non pour des relèves, mais pour des contre-offensives.

Le 14, il a enfin le titre de commandant en chef des armées alliées en France. Dès le mois de mai, son plan d'opérations va entrer en exécution. Il comprend deux phases : la première est le dégagement des voies ferrées, afin d'assurer la rapidité des transports latéraux. Il la prescrit dans une directive du 20 mai. Une fois de plus, les Allemands le devancent en attaquant le 29 mai. Les voilà de nouveau sur la Marne. Il faut aveugler la brèche. Puis aussitôt on travaillera les Allemands dans les côtes, en pressant sur les flancs de la nouvelle poche. Pétain et Foch en ont l'idée à la fois, Foch donnant seulement plus d'ampleur au projet, le 9 juillet. Et de nouveau les Allemands le devancent en attaquant le 15 juillet. Mais l'offensive préparée n'en joue pas moins le 18. L'ennemi serré par Mangin et Degoutte, recule. Foch peut passer à la grande offensive. Le dégagement des voies ferrées se fait le 8 août devant Montdidier, le 12 septembre sur la Meuse. Et enfin l'attaque décisive, qui correspond à l'heure culminante des batailles napoléoniennes, à l'attaque de Pratzen à Austerlitz, à la charge de Ney à Friedland, est déclanchée le 26 septembre. Et elle est elle-même en trois temps : attaque sur la Meuse et en Champagne le 26, attaque au centre le 27, attaque en Flandre le 28. Telle est la bataille de Foch.

***

Au temps où l'on parlait le langage du général Bonnal, on eût dit qu'elle procédait de l'esthétique napoléonienne. Et, de fait, il y a une puissante, une dramatique beauté dans

ce rythme qu'on sent malgré les heurts, dans cet enchaînement logique, dans ce progrès implacable de l'action. L'adversaire qui s'est trouvé en présence de Foch avait lui aussi ce sentiment du grandiose dans le plan, et du ressort dans l'action. Comme Foch, Ludendorff a été à la fois homme d'exécution, l'audace folle du coup de main sur Liége le prouve assez — et homme de pensée. En comparant l'un à l'autre ces deux hommes de guerre, on voit plus nettement les traits du héros français. Avec les qualités de soldat, avec l'énergie et la clairvoyance, il a une figure plus humaine. Il est un diplomate subtil et d'une extrême finesse. Sans pouvoir sur les Alliés, il obtient d'eux la décision la plus héroïque, souvent aussi la plus sage, par la persuasion de l'esprit et la chaleur du cœur. Il a une ténacité et une hardiesse indomptables, mais aussi le sens du réel et le sentiment du possible. On admet communément que Ludendorff en 1918 a tenté d'abord une opération démesurée, et a vacillé ensuite. Le maréchal Foch n'aurait sans doute commis ni l'une ni l'autre de ces fautes. Aux heures les plus difficiles, ni sa fermeté, ni son jugement ne se sont démentis. Par le caractère comme par l'esprit, il a été le chef complet. Et cette alliance fait la vraie grandeur.

HENRY BIDOU

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Mémoires d'Auguste Gérard (*Plon*).

La carrière d'Auguste Gérard, ambassadeur de France, est de celles qui permettraient de prouver l'inanité du vieux dicton suivant lequel il est difficile, sinon impossible, à une démocratie d'avoir une politique étrangère. Ce qui est vrai, c'est que le régime républicain, tel surtout qu'il est pratiqué en France, rend singulièrement faciles et fréquents les brusques changements d'orientation. Mais, dans la mesure où la diplomatie est faite par les diplomates, et dans la mesure où une démocratie sait choisir les siens, le régime peut avoir une politique étrangère.

M. Gabriel Hanotaux a tracé, pour les lecteurs de la *Revue de Paris*, un tableau exact et saisissant de ce que fut l'activité d'Auguste Gérard au moment qu'on peut considérer comme le point culminant de sa carrière, et montré ce que le pays lui doit; profitant adroitement de l'heureux effet produit en Chine par l'intervention de la France, de l'Allemagne et de la Russie après le traité de Simonosaki, Auguste Gérard, notre ambassadeur à Pékin, réussit à conclure les conventions relatives à la frontière de l'Indochine, d'où date, en somme, notre établissement définitif dans notre colonie d'Extrême-Orient. Quand il n'y aurait que cela dans la carrière d'Auguste Gérard, ce serait suffisant pour que son nom mérite de passer à la postérité comme celui d'un des bons et utiles serviteurs du pays. Mais, partout où il avait passé antérieurement, partout où il passa ensuite, comme secrétaire ou chef de poste, Auguste Gérard déploya les mêmes qualités de clairvoyance, de justesse de coup d'œil et de sens de l'opportunité.

La lecture de ses *Mémoires* ouvre des aperçus nouveaux et augmente nos connaissances sur bien des points de la politique extérieure entre 1875 et la guerre mondiale. Deux traits sont particulièrement à retenir. Auguste Gérard entra dans la carrière, en quelque sorte, sur l'invitation de Gambetta : il avait connu le grand tribun par hasard, étant encore au collège, en lui demandant, un jour de sortie, de le faire assister à une séance du Corps législatif. Ce qu'il y avait d'insolite dans cette démarche semble avoir fixé

l'attention de Gambetta, qui s'intéressa au jeune homme, l'orienta vers la diplomatie après l'avoir placé comme lecteur auprès de l'Impératrice d'Allemagne, et le soutint à ses débuts. Grand exemple d'aide à la jeunesse, que nos hommes politiques pourraient suivre dans l'intérêt général.

L'empreinte laissée par ces faits dans l'esprit d'Auguste Gérard devait rester ineffaçable. Ce n'est pas sans quelque amertume que l'on constate combien ce souvenir lui fut nuisible par la suite : aux alentours de 1900, se produisit, dans la politique générale de la France, une cassure, une rupture d'équilibre, dont furent victimes, entre autres, les tenants de la tradition gambettiste. Parlant de l'Affaire, Auguste Gérard se demande ce qu'aurait pensé, ce qu'aurait fait Gambetta, s'il avait vécu à l'époque. Question angoissante, quand on voit ce qu'ont pensé et fait les hommes qui, croyant fonder ce qu'ils appelaient, et appellent encore, la vraie république, n'hésitèrent pas pour cela à paralyser, sinon à ruiner, les forces vives du pays. Aux hommes comme Auguste Gérard on doit le succès d'une politique étrangère qui nous permit malgré tout de n'être pas sans alliances au moment de la grande épreuve.

Walter B. Harris : Le Maroc disparu.
Traduit de l'anglais par Paul Odinot (*Plon*).

Quiconque s'intéresse, si peu que ce soit, aux questions marocaines, connaît le nom de Walter B. Harris. Ses souvenirs, dont paraît une remarquable traduction française, s'étendent depuis 1887 jusqu'à l'établissement de notre protectorat. Ils sont donc relatifs à la fin du règne de Moulay Hassan, et aux règnes d'Abd-el-Aziz et de Moulay Hafid. Il est difficile de donner une image plus vivante de ce qu'a été le Maroc sous ses derniers souverains indépendants. Et, si l'on comprend que certains Marocains regrettent cette époque, il faut bien convenir que c'est un regret purement sentimental, que ne peuvent partager les hommes qui ont quelque respect ou simplement quelque sympathie pour leurs semblables. De ce point de vue, Walter B. Harris rend hommage à l'œuvre accomplie par la France dans le vieil empire du Moghreb. On regrettera seulement qu'il n'ait pas donné plus d'indications sur ce que fut son rôle à lui-même : cela aussi est de l'histoire. Du moins les renseignements qu'il apporte sur les mœurs et le caractère des Marocains sont-ils du plus haut intérêt; c'est ce que suffit à indiquer le fait qu'un connaisseur comme M. Odinot ait jugé nécessaire de les rendre accessibles au public français.

Jean Bouruet-Aubertot :
Fleurs et Dieux à Nossi-Bé (*Baudinière*).

M. Bouruet-Aubertot écrit quelque part dans son livre qu'il serait bien désirable que les Français sortissent de l'ignorance où ils sont de la géographie coloniale, et qu'ils en sortissent de la façon la plus simple et la plus efficace, en visitant les colonies françaises. Il est bien rare en effet qu'un Français de la métropole qui, par hasard, va faire un voyage dans une de nos colonies, n'en revienne pas transformé en un propagandiste de l'idée coloniale; même ceux qui, dans des reportages rapides mais à sensation, croient pouvoir condamner telle ou telle chose, ne s'élèvent pas contre le principe. Quant aux vieux coloniaux désabusés, sinon dégoûtés, on en trouve de nombreux; mais ne trouve-t-on pas autant de « métropolitains », n'ayant jamais quitté la mère patrie, qui sont dans le même état d'esprit?

L'expansion coloniale est une manifestation de la vitalité d'un pays. Aussi doit-on accueillir avec faveur tout ce qui peut contribuer à susciter des vocations coloniales. Le livre de M. Bouruet-Aubertot entre dans cette grande catégorie, bien qu'on puisse se demander s'il n'y a pas quelque ironie dans son cas particulier. Il parle bien de Nossi-Bé; mais, s'il parle des fleurs et des dieux qu'il y a rencontrés, c'est surtout, semble-t-il, pour signaler, qu'il ne les a pas retrouvés à Madagascar. Son livre est principalement consacré à la grande île, qui est rapidement, mais sérieusement étudiée du triple point de vue historique, ethnographique et économique; le tableau n'est pas flatté. Tandis que, à Nossi-Bé, l'introduction de la culture de l'ylang-ylang par les Pères du Saint-Esprit doit provoquer un enrichissement, Madagascar semble plus malaisée à mettre en valeur. L'œuvre de Galliéni a été compromise par la négligence; elle vient seulement d'être reprise; mais, par une sorte de fatalité, les éléments paraissent maintenant vouloir entraver le travail des hommes. Pourtant ceux-ci persévèrent pour assurer à la grande île, en dehors même de ce que lui donne son riche sous-sol (mica, graphite, pierres précieuses, charbon peut-être), le développement général qu'elle peut recevoir.

René La Bruyère :
Le dernier voilier dans l'Océan Pacifique (*Pierre Roger*).

Si l'idée coloniale doit être propagée par tous ceux qui veulent l'expansion du pays, l'idée maritime doit l'être plus impérieusement

encore; car ceci commande cela. L'idée maritime est d'ailleurs d'une portée plus générale, et, en un certain sens, plus humaine; quand elle est répandue chez un peuple, elle l'aide à mieux comprendre ce qui se passe sur l'ensemble de la planète; et, loin de diminuer le patriotisme, elle le rend plus solide en le faisant plus clairvoyant. C'est un fait qui frappe aujourd'hui tous les observateurs, que l'opinion publique française s'intéresse plus volontiers aux choses de la mer et cherche à mieux comprendre les peuples étrangers. Effet transitoire des souvenirs de la guerre, ou point de départ d'une évolution? Il est trop tôt pour le dire. En tout cas il y a là une manifestation d'un état d'esprit qui, s'il est entretenu, peut aider la France dans sa marche vers de nouvelles destinées.

Le livre de M. La Bruyère est justement de ceux qui peuvent le mieux contribuer à entretenir cet état d'esprit. Cela, simplement (mais il n'y a là nulle critique) parce qu'il porte l'idée maritime à son niveau absolu. La croisière du dernier voilier dans le Pacifique (encore avait-il une machine auxiliaire) mena l'*Amiral Aube*, aviso de l'État à bord duquel se trouvait M. La Bruyère, dans les coins les moins fréquentés, les moins utilement fréquentables de l'Océanie : Calédonie, Nouvelles-Hébrides, îles Fidji, îles Wallis, Samoa, îlots plus écartés, moins connus encore, sont évoqués par l'auteur de façon vraiment vivante, et on a l'impression qu'il a su faire passer dans son récit quelque chose du charme un peu mélancolique dans lequel s'endorment ces contrées lointaines. La vie du marin de l'État qui bourlinguait d'île en île a aujourd'hui presque disparu, la vapeur a désormais triomphé de la voile, et M. La Bruyère a raison de dire que, bien que sa croisière date de moins de trente ans, elle appartient à une époque révolue. Et c'est pour cela que nous nous permettons de dire que son récit présente l'idée maritime *absolue*. C'est aussi parce que les populations océaniennes ont leurs mystères, dans leurs origines comme dans leurs traditions, mystères dont M. La Bruyère dévoile en érudit certains arcanes; par là encore, la croisière de l'*Amiral Aube* flatte les imaginations qui recherchent et que tente l'inconnu. Qu'elles se hâtent d'aller chercher ce qu'il en reste : car la race océanienne, dans l'ensemble, paraît supporter mal le contact avec les blancs; elle est en voie de régression, sinon de disparition.

J.-M. BOURGET

***

Au bal avec Marcel Proust,
par la **Princesse Bibesco** (*Nouvelle Revue Française*).

Il y a, dans l'œuvre de Proust, des soirées dont le récit occupe un volume. Ce bal, où Marcel Proust parut, où la princesse Bibesco le vit, ne prête pas à de pareils développements. Cinq pages et c'est en somme assez. Ce soir-là Proust, en dépit de l'orchestre, voulait parler. La princesse l'évita car elle voulait danser. Personne ne le lui reprochera. Il y a temps pour tout. Ce qui veut dire pour rien. Et la meilleure des preuves, ce livre-ci nous la donne : il témoigne d'une profonde et affectueuse admiration pour Proust, d'une vive intelligence de son œuvre. Mais le seul jour où il fut donné à son auteur d'avoir une conversation intime avec Proust, elle songeait au boston : c'est un excellent symbole de la vie — et qui fournit un bon titre de livre.

L'armature même de cet ouvrage ce sont les lettres écrites par Proust à Antoine et Emmanuel Bibesco, cousins de la princesse, qui la forment. Proust eut avec eux des relations suivies et leur écrivit très fréquemment. Non plus que les autres lettres de Proust publiées jusqu'à ce jour, celles-ci ne font une large place à l'expression ou à la discussion d'idées. Cette part-là Proust la réservait à son œuvre. En vérité, il parle surtout dans sa correspondance de menus incidents, de rendez-vous à organiser (pour lui une difficile affaire!) et enveloppe le tout de mille gentillesses. On est tenté de poser ici le problème de Proust et de l'amitié. Ces lettres-ci ne paraissent pas, d'ailleurs, le résoudre. Le ton est très affectueux, les prévenances innombrables; mais tous les biographes s'accordent à dire que Proust avait constamment cette attitude et toutes les lettres publiées jusqu'à ce jour frappent par le désir de plaire qui s'y manifeste. Ce ne sont qu'effusions Beaucoup d'effusions, beaucoup d'amis pour les provoquer : cela fait rêver. Qu'y avait-il derrière ces chaleureuses déclarations?

« Vous me lisez mal » ou « vous m'écrivez en style télégraphique », ce sont reproches que Proust prodigue à ses correspondants. Il se fait certainement une haute idée de l'amitié. Le mot revient constamment dans les billets adressés aux Bibesco. Proust interroge sur l'amitié Renan, Emerson et La Bruyère. Qu'est-ce que l'amitié? Pour lui — il le confie avec mélancolie à A. Bibesco — c'est « une chose sans réalité. » On trouve une déclaration semblable dans des lettres qui paraîtront bientôt. Faut-il entendre que, dans

le domaine psychologique et métaphysique, Proust juge que l'amitié n'existe pas, que ce n'est, non plus que l'amour, une puissance mystique, mais un faisceau de mouvements divers que l'on rassemble, pour la commodité du langage, sous un même vocable? Sans nul doute cela Proust l'a pensé, mais il n'y pensait pas lorsqu'il écrivait à ses amis qu'il n'y avait pas d'amis. Si l'on ne croit pas à la réalité transcendante de l'amour, on s'abstient d'en avertir sa maîtresse. Si on lui affirme que l'amour n'existe pas, il faut traduire : « Tu ne m'aimes pas ». Ainsi des amis. Puisque toutes les lettres qu'on publie maintenant ont pour but de nous faire connaître la vie intime de Marcel Proust, on nous excusera d'exprimer ici un soupçon (dont une publication nouvelle prouvera peut-être l'absurdité). Ayant la passion de l'amitié, Proust n'aurait-il pas ressenti quelque amertume de ne point trouver les amis qu'il souhaitait? Étant donné ce qu'il demandait, exigeait, on comprendrait parfaitement, d'ailleurs, que les intimes les mieux intentionnés, les plus fidèles, les plus affectueux, n'aient pu combler tout à fait ses espoirs. Qui sait au reste s'il donnait lui-même autant qu'il croyait? En tout cas, pour éclaircir quelque peu le problème, une donnée nous manque. Les réponses des correspondants du « pauvre Marcel ». On nous fait perpétuellement assister à un monologue. Pour saisir sa pleine signification, les réparties des partenaires ne seraient pas complètement inutiles.

La princesse Bibesco consacre une subtile analyse à la question du snobisme de Proust. Était-il snob? La princesse répond négativement. Et voici ses preuves : « Personne n'a parlé moins exclusivement des gens du monde que Marcel Proust... » Les portraits des Guermantes ne sont pas plus « fouillés » que ceux des « bourgeois, médecins, philosophes, serviteurs ». Et encore : « Tous les personnages de Proust défilent sur le même plan; le duc n'a, par rapport à l'auteur, pas plus d'importance que le bourgeois ou la concierge, beaucoup moins que la servante. » Ces arguments sont solides, mais ne convainquent pas tout à fait. Si Proust dans son œuvre avait accordé plus de valeur humaine au duc qu'au philosophe, il eût dépassé « du côté de la naïveté » les bornes mêmes du snobisme. Non, certes, Proust n'a jamais cru à la supériorité d'*essence* et l'on pourrait citer maints passages qui ne laissent aucun doute là-dessus[1]. La princesse Bibesco écrit très justement que « sur les sottises et l'ignorance des gens du monde il est intarissable ». Mais on peut passer la moitié de sa vie à dire du mal des femmes et consacrer l'autre moitié à les accabler de compliments. La

1. Voir, entre autres, *la Prisonnière*, II, p. 154.

lucidité ne tue pas le désir. Et le plaisir de fréquenter l'aristocratie est pour ceux des bourgeois qui le ressentent de nature affective plus qu'intellectuelle. Le fait que Proust a jugé avec impartialité les Guermantes ne nous interdit pas de penser qu'il les voyait avec un plaisir secret. Si c'est l'homme et non l'œuvre que nous considérons, la preuve que Marcel Proust n'était à aucun degré snob, paraît, si l'on se réfère aux seuls documents publiés, encore à faire. Et l'œuvre même nous fournit quelques indications de signe contraire : le jeune homme de *Swann* et des *Jeunes filles*, ne le voyons-nous pas convaincu qu'une atmosphère d'une qualité spéciale enveloppe les Guermantes? Ce mirage ne résiste pas évidemment à l'examen. Qui sait pourtant s'il s'évanouit jamais complètement? Quand Albertine a révélé ses plus bas instincts, qu'aucun doute ne subsiste sur l'étroitesse de son intelligence et l'impureté de ses mœurs, son amant l'aime encore. Le château d'illusions s'est écroulé, mais l'homme qui l'a construit, agit comme s'il était encore debout. Proust a jugé durement le « faubourg ». Quelque chose, dans ses livres, avertit pourtant qu'il n'a jamais cessé de le révérer en secret.

Bien qu'il n'eût rencontré que très rarement la princesse, Proust, qui admirait autant sa personne que les ouvrages qu'elle avait déjà publiés, lui écrivit à plusieurs reprises. Ces lettres, qui sont particulièrement intéressantes, ont pris place dans *Au bal*. — On retiendra surtout celle où, félicitant la princesse de la publication d'*Alexandre Asiatique*, Proust définit sa propre conception de la vie et de l'art. « Rien ne m'est plus étranger, écrit-il, que de chercher dans la sensation immédiate... la présence du bonheur... Une sensation, un parfum, une clarté..., s'ils sont présents..., sont trop en mon pouvoir pour me rendre heureux... C'est quand ils m'en rappellent un autre... qu'ils me rendent heureux. » Et plus loin il explique le plaisir ressenti à démêler les lois qui régissent nos souffrances. Il serait vain de souligner l'importance de pareils passages, auxquels les excellents commentaires de la princesse donnent toute leur valeur.

Noblesse de robe par la **Princesse Bibesco** (*Grasset*).

Dans un ouvrage consacré à la couture et à la mode parisiennes, la princesse Bibesco a célébré avec beaucoup d'esprit ce qu'elle appelle la *noblesse de robe*. Pour traiter un pareil sujet, il faut précisément toutes ces qualités de sérieux et de fantaisie que la princesse reconnaît aux grandes créatrices de la rue de la Paix — et

qu'elle possède elle-même. Le domaine s'étend de la philosophie à la poésie, de l'histoire à la frivolité... Nous menant, à sa suite, dans les salons des grandes maisons et les cabines d'essayage, la princesse nous montre « Mademoiselle », enfantant sa collection, et vivant « en recluse, comme la reine des abeilles dans sa ruche, servie par un peuple empressé », Fabienne, qui fait de l'impérialisme à sa façon en transformant — ô la toute-puissance du chapeau! — des étrangères en Parisiennes, Tote, l'illustre couturière dont la « clientèle commence là où naît la civilisation », Marguerite, petite ouvrière qui collabore, avec les modellistes, à renouveler les règles de la beauté, à stimuler les désirs et à donner aux hommes des occasions de dépenser de l'argent — dont ils se passeraient bien quelquefois. — Les clientes aussi, peuple moins industrieux mais non moins nécessaire, masse diverse, ardente et polyglotte, ont trouvé place dans la fresque. Passée de cet autre côté de la barrière, la princesse est moins indulgente. Sans doute elle admire la femme qui sait choisir, cette Claude « qui se connaît », mais elle a des flèches d'or pour cette abominable Odette qui copie toujours ses amies, achète leurs modèles, « braconne »... Et ce charmant voyage dans l'empire de la femme se termine devant l'écran où les modes d'hier font sourire, comme on sourira, demain, de celles d'aujourd'hui. Le tout a donné la matière d'un joli livre : mousse et ailes de papillons.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Vient de paraître :

RENÉ BAZIN

de l'Académie française

LE ROI DES ARCHERS

ROMAN

Un volume in-16 : **12** fr.

L'Édition originale tirée sur beau papier Outhenin Chalandre, à 1.000 exemplaires numérotés 1 à 1.000. . . . **15** fr.

Il a été tiré :

50 ex. numérotés 1 à 50 sur papier Vergé de Rives. **50** fr.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. **50**
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. **50**

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.